

565 d 101H

TULLIO MURRI

L'ENFER DU BAGNE



ÉDITIONS DE L'ÉPI

13, RUE DU CROISSANT — PARIS

BIBLIOTHEQUE ALEXANDRE FRANCONIE



20027575

Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

~~L 101A~~



L'ENFER DU BAGNE



~~21016~~
565
TULLIO MURRI

L'ENFER DU BAGNE

Traduit de l'Italien par Georges HERVO

PRÉFACE

DE

Renée DUNAN

QUATORZIÈME MILLE



LES ÉDITIONS HENRY-PARVILLE

35, RUE DES ACACIAS, 35

PARIS

MANIOC.org

Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et
U.R.S.S.

Copyright By TULLIO MURRI et HENRY-PARVILLE 1926.

~~L 1011~~

PRÉFACE

PAR

RENÉE DUNAN

Les livres sur le Bagne sont innombrables. Tout le monde en a fait : Les magistrats, parce que le Code Pénal leur donne le goût de l'humour — et rien d'humoristique comme la répression vue par un spécialiste —, les médecins, parce que le sans-gêne des dissections les autorise à en prendre à l'aise avec les convenances; les romanciers, parce qu'ils aiment exposer ce qu'ils ignorent, et les journalistes, d'autant mieux qualifiés, d'ailleurs, qu'ils transformeraient en drame ou en vaudeville un exemple grammatical de Lhomond. Loin de moi, certes, l'idée de refuser toute valeur à ces œuvres qui vont de M. Pierre Zaccone, lequel opina jadis dans les prétoires, en qualité d'Avocat Impérial, à M. Albert Londres, qui enquêta avec une maîtrise égale chez toutes classes de bipèdes humains. Je n'en dois pas moins avouer qu'il reste à dire. C'est qu'il subsiste deux sortes de gens n'ayant point livré leurs secrets jusqu'ici; et le bagne à leurs yeux aurait tout de même plus de réalité que devant quiconque : ce sont les prêtres et les bagnards.

Il ne faut guère compter sans doute sur une littérature ecclésiastique traitant des forçats.

Il y a toujours des curés galants, tout autant j'imagine qu'au XVIII^e, où ils étaient nombreux. Mais il n'en est point pour violer les secrets de leur office. Et, même au temps des prêtres athées, ils savaient se taire sur ce que décèle, des mobiles et comportements humains, l'acte nommé Tribunal de la Pénitence. Je le regrette, mais c'est ainsi.

Pour quant aux forçats ayant conté exactement et avec sincérité ce qu'ils virent dans les fers, ils sont en nombre infime. Nous avons juste deux magnifiques documents d'ancien-régime. Les mémoires des galères de Jean Marteilhe et les souvenirs de Bastille de Renneville. Sur les prisons révolutionnaires, la prose abonde évidemment, mais extrêmement menteuse, à la façon des charmants mémoires de Latude et de tous. Ce sont des grossissements fantaisistes de romanciers, de prétendus persécutés, ou de vaniteux. Au XIX^e siècle, enfin on évita de permettre, à quiconque avait traîné le boulet des bagnes, et plus tard voyagé en Calédonie ou à la Guyane, de dire ce qu'il avait vu. Une police bien faite sait éviter les indiscretions. La nôtre ne vaut pas celle qu'illustra le glorieux Gualbert de Sartines, mais elle est tout de même un peu

au-dessus de ce que Soulouque avait jadis organisé en ce genre ailleurs...

De nos jours, ce que les pensionnaires des prisons disparues, et, depuis, de la Petite Roquette, de la Santé, de Fresnes les Rungis, des maisons de force, de réclusion et autres, que j'oublie, ont pu conter sur l'intimité des geôles est également insignifiant. A vrai dire, savoir observer, retenir et transcrire n'est pas à la portée de n'importe qui, eût-il été détenu aux plus pittoresques lieux où s'exerce la justice des hommes.

Ce qui caractérise un vrai livre sur le bagne — ce mot englobant toutes les détentions longues, dures et inflexibles — c'est en quelque sorte la perception constante des grilles, des clôtures, des barreaux, des hottes et des verroux, ou alors des interdictions naturelles, mers, forêts, déserts, qui y encadrent tout. De même qu'un livre d'amour fait collaborer la syntaxe et les conjonctions à l'expression des sentiments amoureux, un livre sur le bagne doit, dans chacune de ses lignes, faire comprendre le caractère reclus et limité de tout ce qu'il décrit et analyse. Sentiments et passions, désirs, espoirs, affections, ambitions, volontés et ténacités persistent au bagne comme partout. Mais ces mobiles d'actes y ont un caractère spécial, replié, secret et en quelque sorte environné de hauts murs.

C'est dans l'expression de ce fait et de la force cachée, condensée et comprimée des instincts ou des tendances des personnages, que les vrais livres sur le bagne attestent leur sincérité, leur vigueur et leur profondeur.

VOICI UN VRAI LIVRE SUR LES BAGNES :

L'auteur est un écrivain aujourd'hui célèbre dans la Péninsule. Poète, auteur dramatique, romancier, il a touché avec bonheur à toutes les manifestations littéraires de l'intelligence.

Mais il a vécu dix-sept ans en prison...

.....

Je ne veux, ni ne saurais d'ailleurs, rappeler le drame tragique et étrange qui mena Tullio Murri dans la terrible geôle où il passa ce temps infini. Paix aux cendres d'un passé accompli! Mais il me suffit que cet homme ait vu ce qu'il raconte en ce livre farouche et tendre, qu'il ait su nous le transcrire avec une simplicité magnifique et hallucinante, et qu'on trouve dans l'Enfer du bagne le Bagne lui-même. Tous les bagnes du monde, où l'homme souffre et meurt au nom de la Loi sont donc ici. Nulle déclamation n'emplit d'ailleurs l'ouvrage, qui a la forme d'un roman, nulle emphase, et nul vain moralisme. Nul cynisme non plus. Cela ne vient ni de

chez les Anglo-Saxons, ni de chez les Russes, ni de chez nous. C'est en Italie que Tullio Murri a été emprisonné, et qu'il a vu vivre un à un les chapitres de cette histoire pareille à un supplément plus atroce de l'Enfer Dantesque. On ne songera donc pas en lisant ce qui suit aux Souvenirs de la Maison des Morts, ni à d'autres œuvres glorieuses. L'originalité réside chez Tullio Murri dans cette sensibilité unique, délicate et féminine, d'un écrivain qui pourtant reste toujours impassible. C'est qu'en dix-sept années il a appris à discipliner les émotions de son cœur. Pourtant il n'oublie jamais d'être poète et la pitié la plus émouvante transsude de son verbe.

Ce livre, en Italie, se nomme Galera. Une épouvantable face de damné, appuyée à des barreaux rouilleux, un masque glabre, gonflé et have ornait à Milan l'édition originale. On a craint que le public Français ne le pût supporter.

Mais j'espère qu'il supportera l'œuvre même, et saura admirer à la fois sa hideur et sa fraîcheur, sa loyauté, sa précision, sa force secrète, et la générosité redoutable qui l'anime.

Renée DUNAN.

AUX MINISTRES

AUX SÉNATEURS

AUX DÉPUTÉS

A TOUS LES HOMMES DE CŒUR

J'ai promis un jour aux proscrits, qui furent mes compagnons de douleur et de honte, de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour que le public entendît leur voix.

Voilà le seul motif pour lequel j'écris aujourd'hui, et je crois vraiment que jamais sacrifice plus grand n'a coûté à un homme pour tenir une promesse. Que le lecteur s'en souviennne, et qu'il juge par ces mots tout ce que j'éprouve en écrivant ici, car, *17 ans durant je fus, moi aussi, l'un de ceux qu'il apprendra à connaître* dans ce livre, auquel il ne doit attribuer d'autre but qu'un désir de miséricorde et de vérité.

TULLIO MURRI.



L'ARRIVÉE

A l'arrivée au pénitencier, Cesarino fut mené au bureau du gardien-chef.

Renversé dans un fauteuil, celui-ci le dévisagea sans intérêt ni bienveillance.

C'est l'habitude chez ces hommes. Ni la bonté native ni l'éducation n'adoucissent en eux ces manières traditionnelles envers les inférieurs.

Ce jeune homme remarqua que le gardien-chef avait la joue balafmée d'une longue cicatrice. Il reconnut là cette marque jugée dans l'Italie du sud comme infamante (1). Cela, avec l'air brutal et dur de celui qui l'observait, fit aussitôt deviner à Cesarino que cet homme devait être méchant.

— D'où êtes-vous ?

— De Livourne.

— Quel âge avez-vous ?

— Bientôt dix-huit ans.

— Et vous venez ?

— De la prison de Livourne.

— Avez-vous envie de travailler ?

— Oui, monsieur.

Le jeune homme hésita un instant. Puis, reprenant courage, il ajouta d'un ton suppliant :

— J'aimerais beaucoup à avoir un emploi de bureau. J'ai fait mes premières études.

(1) Dans toute l'Italie méridionale, ainsi que dans la Sicile, tout homme qui se croit victime d'un outrage immérité, se venge (lorsqu'il ne veut pas tuer son adversaire) en lui « coupant » la figure avec un rasoir.

— Des emplois de bureau pour vous, il n'y en a pas, interrompit durement le gardien-chef. Vous serez vannier.

— Vannier, moi? s'écria Cesarino étonné.

— Cela ne vous plaît pas? répartit l'autre, aussitôt agressif.

— Il me semblait que le règlement...

— Le règlement, ici, à l'intérieur, c'est moi!

— Mes mains me semblent impropres, monsieur, dit en manière d'excuse le jeune homme... il y faudrait des cals!

— Vous les ferez. Voilà le travail, et je ne vous en offre pas d'autre : ou vannier, ou au cachot. Allez.

Cesarino courba la tête, et, sans répondre quoi que ce soit, sortit, précédé par le gardien qui l'avait accompagné. Il devait aller prendre maintenant le bain de propreté, prescrit pour tous ceux qui entrent dans un établissement de détention, et changer ses vêtements civils contre la grossière et ridicule casaque du forçat. Préoccupé, il tournait les yeux çà et là, comme pour interroger les murs eux-mêmes de l'édifice et leur demander de lui révéler quelque chose sur son nouveau destin. Il traversait des grilles après des grilles, et des portes de fer après d'autres portes; de temps en temps, il rencontrait quelque détenu employé aux services intérieurs du pénitencier, et en observait curieusement la face glabre, au regard rusé et défiant, et surtout le costume aux rayures inégales, infamant et lugubre, qu'il n'avait encore jamais eu l'occasion de voir.

Le gardien descendit un petit escalier étroit, et il le suivit. C'était là, au fond, dans le souterrain, que se trouvait la salle de bain, humide et puante, avec une baignoire de métal sale dans un coin, car, depuis des années peut-être, elle n'avait jamais été nettoyée. A cinq doigts du rebord, en effet, elle

était marquée d'une sombre ligne horizontale, formée par la crasse qu'y avaient déposée les innombrables détenus qui s'en étaient servi.

Cesarino commença à se déshabiller. Au fur et à mesure qu'il ôtait ses vêtements, le gardien les lui prenait des mains, les fouillait avec soin, puis les déposait dans un coin. Quand il n'eut plus que sa chemise, le jeune homme s'arrêta.

— Allons, enlevez-la, ordonna le geôlier.

Cesarino obéit, mais avec la secrète répugnance que lui donnait sa pudeur naturelle d'enfant; et il resta au milieu de la pièce.

— Tournez-vous.

Le garçon se tourna. Le gardien le força à se courber, en arquant le buste. Puis, se mettant par derrière, de ses mains il élargit les fesses pour regarder au milieu. L'enfant se redressa brusquement.

— Mais que faites-vous?

L'autre ne répondit, ni ne se troubla. Il jeta, au contraire, la chemise qu'il tenait en main sur le tas d'effets appartenant au jeune homme et avec un flegme qui n'était pas exempt de mépris, dit en indiquant la baignoire :

— Allez, entrez.

L'eau était tiède, et Cesarino s'y plongea avec plaisir. Il s'y était à peine installé que survint dans la pièce un détenu attaché aux services intérieurs du pénitencier. L'homme lui jeta à terre, près de la baignoire, les effets prescrits à son nouvel état : une chemise rude, des habits usés et sales, des chaussures grossières et déformées, toutes crasseuses et rapiécées — épaves de vingt ou trente pieds différents, qui y avaient presque laissé la marque indélébile de leur saleté et de leur misère.

Cesarino ne put s'empêcher de les comparer mentalement avec les chaussures un peu usées, mais

propres qu'il venait de retirer de ses pieds, et il sentit alors (pour la première fois, depuis sa condamnation!) ses yeux se gonfler brutalement de larmes.

Tandis qu'il s'attardait dans cette comparaison, et dans le regret que le dégoût lui avait suscité dans le cœur, entra dans la pièce, accompagné par un second gardien, un vieillard de peut-être soixante-cinq ans, venu à la prison en même temps que lui, lié à la même chaîne. Il devait évidemment subir, à son tour, la perquisition qu'avait déjà supportée le jeune homme.

Pendant que ce dernier, muet et attentif, suivait des yeux les mouvements des geôliers, le vieillard avait fini de se déshabiller, et était resté nu à son tour au milieu de la pièce. Et, comme il tournait le dos à la baignoire, Cesarino s'aperçut, non sans étonnement, que du milieu des fesses du vieillard descendait, en pendant sur les cuisses, un petit morceau de linge, ou peut-être même un ruban, à demi caché dans la cavité naturelle que forme la chair en ce point.

Curieux, il se demandait à quoi cela pouvait bien servir; et il attendait que les gardes fissent la découverte de cette singulière contrebande. Peu après, en effet, l'un des agents, s'étant baissé, saisit de ses doigts le linge qui pendait.

— Mais qu'est-ce que cela?

Il tirait, mais avec une certaine précaution; et, chose étrange! au fur et à mesure que le chiffon sortait de sa cachette, il montrait des dimensions inattendues et la forme presque ronde d'une bourre.

— Mais qu'est-ce? répéta avec sévérité le gardien qui tenait avec le dégoût le plus manifeste le chiffon sale suspendu en l'air.

Le vieillard éclata de rire. Il commença à raconter;

et Cesarino, serré à la gorge par un immense étonnement, l'écoutait avide et attentif, sans perdre un seul de ses mots. Le vieillard, qui avait récidivé un nombre de fois infini, avait été interné pendant de longues années dans les îles Trénitis, où existe, creusée par les flots, une profonde caverne sur le rivage de la mer. Cette caverne — racontait-il — était destinée par les internés au plus immonde des vices : vice que lui maintenant, impudent et cynique, confessait en riant. Que faire sur cet écueil, où il n'y a de travail que pour un bien petit nombre ? Du travail, au reste, il ne voulait rien savoir : les quelques centimes fournis par le Gouvernement suffisaient à peine à rassasier la faim... Serait-il possible de vivre au monde sans ne jamais s'accorder un plaisir — aussi modeste fût-il — sans un verre de vin ou une pincée de tabac ? Et, précisément ; pour ne pas renouer à cette part de joie si nécessaire à la vie, le vieillard avait exercé très longtemps, aux Trénitis, pour un sou, le métier le plus ignominieux pour tous — même pour la femme.

Cesarino croyait rêver. Il n'avait jamais entendu ni rien imaginé d'aussi honteux, et le vieillard en parlait en souriant, comme d'une prouesse. Durant tout ce jour, même quand il se trouva seul dans sa cellule, il ne put chasser de ses yeux le ricanement triste et obscène de son immonde compagnon de douleur.

La cellule où il était enfermé, et dans laquelle il devait subir la réclusion cellulaire, avait trois mètres de long sur un et demi de large. Elle recevait la lumière par une petite fenêtre en gueule de loup, c'est-à-dire construite de manière (grâce à une défense par devant) à ne laisser apercevoir aucune perspective, mais à peine un petit pan de ciel. La vie, là-dedans, devait être monotone et infiniment triste, même pour

celui qui avait déjà fait son apprentissage de prisonnier en passant plusieurs mois dans la maison d'arrêt.

Là, du moins, il était permis aux détenus de vivre en compagnie, de recevoir des secours de leurs familles, de s'encourager réciproquement et même de fumer quelquefois. Dans le pénitencier, au contraire, chaque détenu était enfermé seul dans sa petite cellule, comme une bête fauve : il ne voyait âme qui vive, ne parlait jamais avec qui que ce fût. Une fois par jour, le geôlier ouvrait le guichet taillé dans la porte et y introduisait, sans mot dire, la miche quotidienne. Tous les ordres étaient donnés au son de la cloche. La propreté même était faite sans que le détenu vît quelqu'un : il introduisait le vase des immondices par un trou ouvert dans le mur, et, du dehors, une main inconnue le prenait en l'amenant à elle. Jamais un instant de distraction, jamais une minute de relâche dans les rêves effrénés et fatigants de l'imagination, jamais la vue d'une fleur, d'un vert feuillage, enfin d'une chose quelconque susceptible d'éveiller un sourire sur les lèvres. Comme il n'y avait dans la petite cellule aucune lumière, il fallait se coucher avec le soleil : l'hiver, les nuits étaient interminables, et blanches en raison du froid atroce, contre lequel les deux couvertures de laine grossière ne servaient de rien; l'été, au contraire, les jours étaient accablants et interminables, et les nuits agitées par des multitudes innombrables d'insectes les plus dégoûtants contre lesquels, dans les ténèbres, il était impossible de se défendre.

Le jeune homme n'était pas mou de tempérament. Cependant, il passa les premiers jours à pleurer presque constamment. Puis, pour tenter de se distraire, il trouva presque un plaisir dans son métier tout nouveau de vannier et se mit à tresser des paniers, et à empailler des chaises. Une fois tous les

deux ou trois jours entraît dans sa cellule le chef artisan, qui y demeurerait cinq minutes sous la surveillance du gardien pour lui apprendre le métier : c'était un condamné lui aussi, et si rustre dans ses manières, que Cesarino en avait presque peur.

Quelquefois, pareillement, l'aumônier de la prison, sans même ouvrir le guichet taillé dans la porte, mettait l'oreille au judas de cellule, et de sa voix un peu nasillarde mais douce, saluait le détenu qui ne pouvait le voir :

— Comment allez-vous, vingt-et-un ?

Cesarino portait sur la poitrine le matricule 4221, c'est-à-dire : *quarante-deux et vingt-et-un*. Ce dernier était devenu maintenant son nom.

Le garçon reconnaissant la voix, bondissait debout et accourait près du grillage, fiché dans le mur en deçà de la porte.

— Bien, merci, monsieur l'aumônier.

— Aimez-vous ce travail ?

— Comme ci, comme ça... Je fais de mon mieux. Mais la sparte me coupe les mains.

— Allons, soyez courageux. Voulez-vous un beau livre pour lire un peu ?

— Certes, monsieur l'aumônier.

— C'est bien, je vous en apporterai un sous peu.

Et il s'en allait. Le livre était invariablement la vie d'un bienheureux ou d'un saint que le garçon n'avait même jamais entendu nommer, vie éloignée de toute aventure, et écrite habituellement dans un style si prolixe et si fastidieux que Cesarino ne réussissait jamais dans la lecture à aller au delà de la troisième page. Toutefois les manières aimables de ce prêtre, et sa voix caressante restaient gravées dans son esprit. Il pensa que cet homme était le seul, peut-être, parmi tous ceux qui l'approchaient qui eût un peu de

cœur, et il résolut de s'adresser à lui pour lui demander protection et secours.

Un jour que soupirant et taciturne, il se promenait de long en large dans sa cellule, il entendit frapper légèrement avec les joints des doigts la paroi qui le séparait d'un de ses voisins. Il répondit aussitôt, et se mit aux écoutes : au moyen de l'alphabet spécial qu'aucun prisonnier n'ignore, le détenu d'à côté le pria de s'approcher de la fenêtre pour parler avec lui.

— Qui es-tu ?

— Je suis un nouveau venu, de Livourne. Et toi ?

— Je suis Sarde, de Muravera. Qu'as-tu fait ?

Ils se dirent, réciproquement, le crime commis et la peine infligée. Mais le Sarde se montrait découragé et las.

— Je n'arriverai pas au bout, dit-il en soupirant. J'ai peu de santé et depuis quelque temps, les glandes de mon cou s'enflamment. Si je meurs, c'est « deux mille cinq cent » qui m'aura tué.

— Qui est celui-là ?

— C'est le gardien-chef : le balaféré. Il est ainsi appelé, par les prisonniers, parce qu'on calcule qu'il commet deux mille cinq cents scélératesses par jour... Et celle qu'il m'a faite en est une, parmi tant d'autres!... Je suis assez malade, et faible de poitrine; malgré cela, il m'a contraint à faire l'empailleur, me donnant ainsi peut-être le dernier coup, par suite de l'humidité et de la puanteur que la paille mouillée entretient toujours dans ma cellule.

— Vrai?... Je métais bien rendu compte que ce devait être un bourreau : sa face l'indique bien... Figure-toi que l'autre jour, quand je suis arrivé, le gardien a prétendu me scruter jusque dans les fesses. Et de qui peut donc venir un tel ordre, sinon de lui ?

— Oh! ceci n'est rien; reprit le Sarde. A la maison

d'arrêt, tu as eu sans doute une bonne conduite, et cela t'a servi pour être assez respecté. Mais imagine-toi ce qui advient quand arrive quelqu'un qui est accompagné de renseignements peu favorables — qui passe, par exemple, pour revêche ou pour arrogant. A celui-là le gardien, — loin d'écarter un peu les fesses, comme il l'a fait pour toi, prétend introduire le doigt dans l'anus, pour voir s'il n'y a pas là quelque objet caché... Puis, cette épreuve terminée, « deux mille cinq cent » le fait conduire dans le souterrain où il se rend lui-même et commence par lui appliquer quatre soufflets des plus retentissants.

— Quatre soufflets? et pourquoi? s'écria Cesarino, qui sentait son cœur battre plus fort, à la pensée que pareille épreuve aurait pu lui arriver également.

— Pour rien; par méchanceté... Il dit qu'il fait cela pour connaître immédiatement le caractère du détenu. Si ce dernier, en effet, reçoit les gifles et se tait, la chose passe et s'arrête là; si, au contraire, comme il advient presque toujours, il réagit et se révolte, alors vingt gardiens sautent dessus, le rouent de coups de bâton, puis le mettent sur le lit de force, où ils le laissent lié, sans ne jamais le détacher, pendant dix, vingt, vingt-cinq jours continus!

— Et le médecin, le directeur ne disent rien?

— Le directeur n'est pas méchant, mais il est faible, sans volonté. C'est comme s'il n'existait pas. Quant au médecin, il s'en moque : il soigne bien les malades, mais il ne veut pas entrer en lutte avec les gardiens.

Cesarino se préparait à répondre, quand un bruit inopiné qu'il entendit derrière lui le fit tressaillir de peur. C'était le geôlier de service qui, ayant entendu bavarder, avait ouvert brusquement le guichet de la porte, et qui criait de sa voix rude et grosse de menaces :

— Est-ce fini? Il me semble que vous commencez mal. Si je vous prends à parler une autre fois avec des cellules voisines, je vous fais prendre vingt jours de souterrain.

Cesarino, épouvanté, ne souffla plus mot.

II

LA CONFESSION

Cesarino ne voyait même plus le maître vannier, car, connaissant déjà passablement son métier, il pouvait désormais travailler, sans autre aide, tout seul. Du reste, il avait les mains si déchirées et si gonflées qu'il passait des journées entières dans l'oisiveté la plus absolue et la plus déprimante, ne se sentant pas la force de supporter la douleur atroce que donnait à ses plaies l'effort nécessaire pour tendre la paille et la sparte.

Mélancolie et découragement; silence profond et solitude — solitude surtout, le jour, la nuit, implacable, sans réconfort, sans paix, sans pitié. Jamais un visage ami, jamais un sourire humain, jamais une bonne parole — jamais un seul rayon de cette vie commune, pour laquelle palpite uniquement le monde. Un isolement féroce, dans lequel les pleurs deviennent un soulagement; mais l'on ne peut pas toujours pleurer, même quand toute l'âme souffre comme une chair bleuie par les coups. Pourquoi une telle souffrance, si accablante, et cependant inutile? pensait Cesarino. Ne serait-ce donc pas une punition assez cruelle que de me tenir enfermé là-dedans pendant les plus belles années de ma jeunesse, et de m'ôter ma liberté, mes parents, le soleil, l'amour, tout pour que l'on doive encore m'infliger ce désespoir noir et aveugle, qui provient de l'isolement, et pour lequel la mort devient un soulagement?

Avec un vrai remords et un amer regret, il se

sentait devenir mauvais et méchant de jour en jour, comme il arrive toujours à qui est victime d'un long et immérité martyre : la joie d'autrui (chose qui ne lui était pas encore arrivée) le poussait presque à l'irritation et à l'envie. Il entendait tout le jour, au delà de la porte fermée, les allées et venues des balayeurs attachés au service du nettoyage intérieur de l'établissement; et il en éprouvait un sentiment de jalousie et presque d'angoisse. Comme elle devait être courte la journée, pour ceux-là! Pourquoi donc cette diversité de souffrances entre individus, tous condamnés de la même façon?

Le règlement voudrait que ces places constituassent une récompense pour la bonne conduite, pensait-il avec une immense amertume. Mais la loi, ici à l'intérieur, qui l'observe, dans ton intérêt? Qui t'écoute, si tu réclames? Qui te rend justice? Qui se préoccupe de toi, sinon pour te faire du mal? Vois plutôt : ces balayeurs, comme si on les avait choisis délibérément parmi cette catégorie de condamnés, sont tous des voleurs — ce qu'interdit précisément le règlement; et, en outre, ils n'auraient jamais obtenu ce privilège, s'ils n'avaient été des mouchards matriculés. Là, en effet, et là seulement est la « bonne conduite » pour l'Autorité...

Et c'était vrai. Mais Cesarino, qui était honnête et loyal, ne pensa pas un instant à atteindre le but par cette voie. Il songea, au contraire, à solliciter du directeur du pénitencier une audience, pour se recommander à lui. Avec son imagination d'homme « libre » il ne pouvait pas se le figurer différent des autres hommes que, libre, il avait vus par milliers. Il obtint l'audience. Mais quand il entra dans son bureau, il pressentit si bien que toute prière était vaine qu'il n'eut même pas le courage d'exprimer son désir. Debout, en effet, à côté du directeur, et comme pour

lui défendre toute faiblesse, « deux mille cinq cent » était là, qui scrutait maintenant le jeune homme, de ses yeux hostiles et méchants, enfoncés dans cette face répulsive et réfrognée de bouledogue.

— Que voulez-vous?

— Je voulais vous demander... monsieur le directeur... — balbutia Cesarino — si vous pouviez me permettre d'écrire, à titre exceptionnel, une lettre à ma pauvre maman.

— Mais, mon pauvre enfant, comment voulez-vous que je fasse? s'écria le directeur avec l'air d'un homme, à qui l'on eût demandé de monter dans la lune. Le règlement, vous le savez, ne vous permet d'écrire qu'un mois au moins après votre arrivée; et vous n'êtes là que depuis vingt-deux jours à peine.

— Vous le pouvez, si vous le voulez — aurait désiré répondre le pauvre garçon, mais il n'osa pas.

— Elle est si affligée, se contenta-t-il d'insister presque en pleurant. Elle est veuve. Elle n'a personne au monde, en dehors de moi. Elle est malade et devra rester plusieurs années sans me revoir...

Le directeur, un peu attendri par l'ardente prière leva les yeux vers le gardien-chef. Mais celui-ci, inexorable, faisait signe de la tête que non.

— Je ne puis pas, mon enfant, reprit-il encore. Au reste, une semaine passe vite : votre mère attendra. Avez-vous autre chose à me dire? Non?... Allez, alors.

Cesarino retourna dans sa cellule, et pleura longtemps. Une semaine passe vite, avait dit le directeur, — comme s'il ne savait pas que l'amour et le déchirement l'auraient faite éternelle cette semaine, pour la maman de Cesarino! La pauvre femme ignorait même, en effet, depuis plus de trois mois si son fils était vivant ou mort.

L'épuisement nerveux produit par les larmes lui

causa une espèce de fatigue, ou plutôt d'étourdissement qui le jeta, à peine couché, dans un profond sommeil. Le matin, il se réveilla plus reposé et plus calme, et se sentit presque joyeux par suite d'une idée qui lui était venue en ouvrant les yeux.

— L'aumônier, je ne l'ai presque pas encore vu, pensait-il, mais ce doit être un homme bon, il parle avec tant de douceur! Je demanderai à me confesser : avec lui, au moins, je pourrai m'entretenir seul à seul, sans cet odieux témoin. Qui sait, s'il ne pourra pas m'aider?

C'était le samedi, précisément; et, le lendemain, devait avoir lieu la messe. Pour les reclus, elle constituait presque une distraction, bien qu'ils y assistassent sans bouger de leurs cellules. Pendant les quelques minutes que durait l'office sacré, on ouvrait dans chaque porte un étroit soupirail, taillé de telle façon que par là, le réclusionnaire pouvait apercevoir de loin, l'officiant à l'autel placé au fond du corridor, sans découvrir ses compagnons de peine qui se trouvaient sur les côtés ou en face. Puis, à peine la messe finie, le soupirail se refermait inexorablement.

Cesarino, entendant la voix du sous-chef devant sa cellule, l'appela pour lui manifester son désir. Toute la journée se passa, pour lui, dans la fièvre de l'attente, parce que ce qui serait une chose de peu d'importance pour tout homme libre suffit, pour un reclus, à le faire penser pendant un mois. A l'approche du coucher du soleil, la porte s'ouvrit tout à coup, et, derrière la grille, apparut le prêtre du pénitencier, la tête découverte, pâle et un peu triste comme toujours, souriant avec une débonnaire affabilité.

— Bonsoir, *vingt-et-un*. Comment allez-vous?

— Bien, monsieur l'aumônier.

Déjà, il s'était approché du grillage pour saluer Cesarino; et le gardien qui lui avait ouvert la porte

la refermait derrière lui, le laissant ainsi encastré sous l'étroite architrave; puis, faisant mine de s'éloigner, le geôlier se mettait à faire résonner ses talons dans le corridor et à faire tinter les clefs suspendues à sa ceinture comme pour faire croire à ces deux hommes qu'il s'était éloigné.

— Que voulez-vous, vingt-et-un? vous confesser?

— Oui, monsieur l'aumônier. Mais pourquoi n'entrez-vous pas dans la cellule, et restez-vous debout ainsi, encastré entre le grillage et la porte?

— Que faire? dit ce dernier embarrassé. C'est l'habitude du gardien en chef de me faire confesser de cette façon... Au reste, faites de même... Vous pouvez vous agenouiller, si vous voulez.

Déçu, le jeune homme tenait les mains appuyées aux barreaux de la grille. Il lui paraissait étrange, inexplicable, que ce prêtre le confessât de la sorte : il ne pouvait, en effet, élever la voix au ton normal sans avoir la certitude d'être entendu de tous, ni la trop baisser, étant donné qu'il était à genoux et l'autre debout. Toutefois, il obéit. Mais, répondant au prêtre qui l'interrogeait, il avait à peine murmuré les premiers mots de sa confession, qu'il tressaillit : sur le plancher du corridor, éclairé par la lumière oblique du soleil couchant, il avait aperçu une ombre qui s'approchait de la porte entr'ouverte, tandis que ses oreilles percevaient, au delà de l'entrée, le léger piétinement d'un pas étouffé.

— Monsieur l'aumônier, s'écria-t-il en se levant irrité, là, derrière la porte, se trouve le garde qui écoute.

— Mais non, vingt-et-un! répondit le prêtre avec sa flegmatique douceur. Ne vous mettez pas pareilles idées dans la tête.

— Je vous dis que si! je l'ai vu! je l'ai entendu!

Son accent était si pénétrant, et sa conviction ap-

paraissait si ferme que l'aumônier fut contraint d'y prêter attention. Mais avant même qu'il pût se retourner, le gardien, qui avait compris que tout subterfuge était désormais vain, ouvrit toute grande la porte par derrière, et ayant saisi le prêtre avec peu de respect par son vêtement, le tira à lui et le força ainsi à sortir de sous l'architrave de la porte; puis la confession se trouvant coupée de la sorte dès son début, il referma brutalement la porte à la face du jeune homme.

Celui-ci, resté seul à nouveau, ne réussissait pas à recouvrer la paix. Il pensa toute la soirée et presque toute la nuit suivante à ce qui était arrivé, avec cette fixité obstinée qui est propre aux isolés et qui conduit si souvent à la folie. Le prêtre était-il complice, ou non? La vérité, bien triste, la voici : c'est que ce prêtre, tout en n'étant pas mauvais, était soumis, lui aussi, par lâcheté d'esprit, à la brutale prépotence du gardien-chef, qui affirmait qu'il ne devait pas être prononcé dans tout le pénitencier, un seul mot dont il ne fût exactement informé. Ainsi, la première fois qu'il s'était aperçu qu'il était épié dans l'exercice de son ministère, il avait tenté de réagir et d'en appeler au directeur; mais placé dans l'alternative, par la faiblesse de ce dernier, de subir l'affront ou de renoncer à son poste, il avait préféré éviter les scandales et se taire en faisant semblant de ne pas reconnaître l'outrage qui était fait à la religion et à lui-même.

Que faire? Cesarino sentit qu'il était tout à fait inutile de réclamer auprès du directeur : il était seul, indubitablement, en face de la toute-puissance d'autrui — seul, comme un homme perdu dans les solitudes de l'Océan? Si, en effet, le gardien pris sur le fait avait osé interrompre audacieusement la confession, cela prouvait de façon évidente qu'il n'avait

pas épié par curiosité personnelle mais bien par ordre supérieur. D'ailleurs, ou le prêtre était complice, et il aurait démenti son récit; ou il ne l'était pas, et il penserait à faire lui-même cette réclamation.

Le jeune homme finit par se résigner à se taire; mais la colère éprouvée fut si grande que pendant plusieurs jours il ne retrouva ni paix ni sommeil. Au reste, toute injustice à laquelle il était forcé de se soumettre, le rendait plus mauvais; et comme tous les méchants, il se consolait en pensant à la vengeance possible, même éloignée : c'est-à-dire au jour où un inspecteur des prisons viendrait visiter la maison de châtiment, et où il pourrait tout lui raconter.

Le hasard voulut que cette éventualité, attendue bien souvent en vain par les reclusionnaires pendant des années et des années, se réalisât quelques jours plus tard. Cesarino le pressentit, et en eut, pour ainsi dire, l'intuition, au matin même, dès son lever : c'était, en effet, un véritable remue-ménage dans tout le pénitencier. Les gardiens qui entrèrent dans sa cellule, ce jour-là, pour frapper les grilles de leur marteau de fer, endossaient leur meilleur uniforme; et le sous-chef, sous un prétexte quelconque, enjoignait à tous les reclusionnaires de nettoyer leurs cellules avec le soin le plus méticuleux. Dehors, dans le corridor, c'était un tohu-bohu de balayeurs qui astiquaient les planchers, blanchissaient les murs, vernissaient, frottaient. Certes, pas même pour une visite du roi, l'on n'en aurait fait autant : effet combiné de servilité et — surtout — de peur!

L'inspecteur fut sympathique à Cesarino dès le premier regard : il paraissait sérieux, sévère, mais humain. Le garçon lui parla longuement et lui dit tout. L'inspecteur l'écouta avec une indulgente attention, l'encourageant de temps à autre par de légers signes d'assentiment. Mais quand il eut fini, il

prononça un jugement qui, apparemment, n'était point juste

— Si ce que vous avez raconté est vrai, soyez bien certain que l'incident ne se reproduira plus. La confession doit être faite comme il faut, ou pas du tout.

— Et... le responsable du tort qui m'a été infligé? demanda timidement Cesarino.

Le visage de l'inspecteur s'obscurcit.

— Je parlerai au gardien, dit-il cependant d'un ton sec.

— Non pas le gardien, illustrissime...

— Non? ...et qui donc?

— Le gardien-chef, et le directeur.

Et il tenta de lui exposer les raisons évidentes de la culpabilité de ces derniers. Mais le fonctionnaire qui craignait, sans aucun doute, de voir affaibli le prestige de l'Autorité, et avec lui la rigueur de la discipline, l'interrompit brutalement.

— Mais croyez-vous? quelles sottises m'inventez-vous? Croyez-vous possible qu'un directeur, une personne respectable, commette une action semblable? Le gardien-chef, dites-vous? Mais quel intérêt ont pour lui vos pratiques religieuses?

Il feignait de ne pas comprendre, évidemment. Le garçon, mécontent, hochait la tête et regardait à terre, n'osant pas insister. Il pensait maintenant aux vengeance qu'allaient exercer sur lui ces deux hommes s'ils étaient informés de sa réclamation. Il hésita un peu; puis, avec des mots incertains, il commença à exprimer à l'inspecteur les préoccupations qui l'agitaient.

— Soyez sans crainte, lui répondit-il avec bonté. Je dois vérifier les faits. C'est nécessaire. Mais personne ne vous fera du mal, soyez-en sûr. Et si jamais l'on vous touchait un cheveu, écrivez-moi aussitôt.

Cesarino, déçu et mécontent, salua et sortit.

III

LA PERSÉCUTION

Ce fut comme si, sur sa tombe un instant entr'ouverte, était retombée la pesante dalle de marbre.

L'inspecteur à peine parti, la lâche vengeance de l'offensé « deux mille cinq cent », l'épouvantable représaille, commença.

Certains, bien loin d'imaginer les vraies vicissitudes de la vie des prisons, penseront peut-être que cette vengeance devait se manifester sous forme de cruautés matérielles, de coups, de jeûnes, d'ensevelissement de la victime dans quelque souterrain profond et fétide, semblable à ceux dont on parle parfois dans les romans.

Rien de tout cela. Les sévices matériels existent assurément, dans les prisons, mais ils sont plutôt l'exception que la règle. Ils laissent une trace sur le corps de la victime, et entraînent, par conséquent, le danger d'une responsabilité, qui fait peur à tous. Bien mieux valent les tortures morales, qui n'impriment pas de meurtrissures au corps, et qui échappent ainsi à la possibilité de toute épreuve. Si l'on torture moralement un prisonnier au point de le rendre fou — ce qui n'est pas rare! — le délit reste certainement impuni. Les gardiens — même ceux qui ne sont pas méchants — sont solidaires entre eux pour empêcher qu'à tout prix l'arme ne soit discréditée; d'autre part, les détenus ne voient jamais — et s'ils voient ils n'osent pas parler — et s'ils parlent, comme indignes, ils ne sont pas crus. Il arrive ainsi

que les cris de douleur les plus désespérés se brisent sur les tristes murs d'enceinte du pénitencier. Et si, par hasard, quelque criminel, ayant purgé sa peine, cherchait à renseigner les êtres libres de ce qui se passe à l'intérieur de ces murs, sa bonne volonté serait étouffée par l'impitoyable soupçon d'une triste vengeance personnelle.

Cesarino s'aperçut bien vite que la façon la plus cruelle et la plus facile de le torturer était d'accroître un peu la sévérité du règlement. Oter quelque chose à quelqu'un qui a beaucoup, c'est souvent moins que rien; mais ôter encore un peu à qui a déjà très peu, c'est le priver du nécessaire — qui est la vie. De plus, la sombre solitude où vit le prisonnier prédispose à la fixité des idées : aucune impression extérieure n'intervient, en effet, pour varier le cours de ses pensées. Que le lecteur imagine donc ce qu'il advient d'un malheureux chez qui, dix, vingt, trente fois par jour — à propos de faits de minime importance — s'insinue goutte à goutte dans son esprit la certitude qu'il lui est fait injustice — qu'on lui veut du mal — qu'on fait tout pour l'exaspérer, en lui infligeant, immérité et très cruel, un traitement de rigueur spécial, qui n'est écrit dans aucun code, et qu'aucune morale n'oserait défendre!

Que le lecteur imagine ce qu'il advient dans le cerveau et dans le cœur du malheureux, quand il s'aperçoit qu'il est un prisonnier plus prisonnier que les autres — qu'il subit une injustice odieuse qui dure et qui se renouvelle, minute par minute, pendant des années entières, sans arrêt et sans paix — contre laquelle il lui est impossible de se défendre, puisqu'il est dans l'impossibilité de communiquer sa peine à autrui — privé de tout réconfort — abandonné corps et âme à la merci de ses ennemis, sans autre compagnie que son propre ressentiment; — et qu'il voit au-

tour de lui ses compagnons de châtiment qui lui semblent presque heureux, parce qu'assujettis à la règle commune, égale pour tous — et qu'au delà du mur d'enceinte il sent frémir la vie des humains libres, qu'il entend rire les enfants, chanter les femmes, siffler les locomotives qui emportent les gens heureux dans les pays lointains, vociférer les bals publics où s'amuse les amoureux.

Et ainsi, continuellement, sans trêve ni repos, empoisonnant lui-même ses plaies, pendant vingt-quatre heures par jour, et cela pendant d'interminables mois continus, et même pendant des années et des années jusqu'au moment où la folie ou le suicide vient enfin rompre le nœud gordien de son malheur.

Le gardien-chef, pour torturer Cesarino, commença par renforcer son isolement déjà terrible; il vida de tout autre détenu les cellules situées autour de la sienne — à côté, au-dessus, au-dessous — afin qu'il n'entendit même plus s'agiter et vivre auprès de lui une créature humaine. Il lui retira absolument tout travail afin de lui supprimer encore cette distraction; et comme il s'était aperçu que le garçon s'amusait à mettre des miettes de pain sur la fenêtre pour y voir accourir les moineaux affamés, il le lui interdit, et munit la fenêtre d'un grillage métallique. Ayant remarqué qu'avec les quelques sous gagnés, il achetait uniquement des châtaignes, qui, en raison du bas prix, le rassasiaient davantage, il lui en rendit impossible l'achat qui était accordé à tous les autres. Cesarino, affamé, entendait passer par le corridor le lourd piétinement des détenus qui portaient la chaudière et s'arrêtaient à chaque cellule : et, de ses poings fermés, il se frappait le front, dans la fureur exaspérée de sa colère impuissante. La nuit, pour lui enlever tout repos et toute paix, les gardiens entraient huit, dix, douze fois dans sa cellule — mais

seulement dans la sienne — sous prétexte d'examiner si les barreaux étaient intacts, et frappaient dessus chaque fois avec une barre de fer. Et le malheureux jeune homme qui avait nettement conscience du sort inhumain qui lui était infligé, avait la sensation que chacun de ces coups tombait sur son crâne; et son cœur palpitait de rage avec violence, comme s'il allait se briser. Inutile de dire, d'ailleurs, que s'il avait tenté de protester, ou de se révolter, sa misère se serait encore aggravée.

Quelquefois, les geôliers feignaient d'oublier sa cellule à l'heure du nettoyage, une fois, deux fois, trois fois consécutives : le pauvre enfant, pour satisfaire ses nécessités corporelles, était mis alors dans l'alternative, ou de souiller le plancher, en s'attirant des punitions ou de nouvelles représailles, ou de se servir — comme il le faisait — de la cuvette et de l'écuëlle pour cet usage immonde.

Il n'y avait pas de minute du jour, où la tristesse de son état ne lui apparût, par mille côtés, plus misérable que celle de ses compagnons de peine. Il était devenu presque aphone par le très long silence; il avait des éblouissements et de fréquents évanouissements; il souffrait de l'estomac et de l'insomnie; et, cependant l'on continuait à s'acharner sans paix contre lui.

On lui supprima les quelques livres qu'il avait; on lui défendit d'en prendre à la bibliothèque de la prison, créée pour tous les détenus indistinctement. Le dimanche pendant la messe, de sa porte — et seulement de la sienne — le soupirail n'était pas ouvert, comme si l'on eût voulu rendre Dieu lui-même impitoyable à son égard. Quand, pendant une heure par jour, on le conduisait à la promenade dans les préaux, on le maintenait loin des autres,

toujours isolé comme un chien rogneux, dans un compartiment étroit et profond comme un puits, d'où il ne pouvait, pour ainsi dire, voir le ciel. Puis, commencèrent à pleuvoir les punitions, pour un rien, sous un prétexte quelconque; et le châtimement était toujours le même : souterrain et jeûne. La faim du pauvre garçon était si désespérée qu'un jour, passant auprès d'un tas d'ordures, il y prit des peaux de citron, et les dévora dures et âcres comme elles étaient; mais il ressentit nausée et dégoût tout d'abord, puis une violente douleur de ventre. Une autre fois, ayant trouvé deux punaises dans la soupe, il osa protester devant le gardien; il fut conduit immédiatement au cachot, sous l'accusation d'avoir jeté à dessein les insectes dans cette soupe quand, vraisemblablement, ceux-là mêmes l'avaient fait qui lui en attribuaient la faute.

Toutes ces tortures morales, et d'autres innombrables, par lesquelles se vengaient les gardeschourmes, à toute heure du jour et de la nuit, pour la réclamation qu'il avait osé faire auprès de l'inspecteur, ne manquèrent pas de troubler peu à peu dangereusement ses facultés mentales. Il avait de temps à autre de folles toquades, de profonds accablements, des émotivités exagérées et étranges. Il se surprenait souvent à gesticuler, à discourir à haute voix, tout seul.

Un jour, dans la petite cour du promenoir, il vit un petit oiseau entre les griffes du chat, et il en ressentit une pitié si exagérée qu'il se mit à pleurer plusieurs heures durant. Un autre jour, au contraire — il ne voyait jamais personne — il rencontra, dans le corridor, ce Sarde qui avait échangé quelques mots avec lui, dans les premiers temps : le pauvre malheureux, évidemment moribond, était transporté à l'infirmierie, les yeux vitreux, le visage

tuméfié et méconnaissable. Le regardant, Cesarino ne put se défendre d'une joie cruelle et méchante : cet infortuné était encore plus malheureux que lui ! Et, pendant plusieurs jours, cette pensée le rendit presque joyeux. Son sentiment s'égarait et se pervertissait. Il avait des hallucinations fréquentes, et croyait, la nuit, voir sa grand'mère se pencher vers lui : il invoquait le démon, avec lequel il avait entendu dire qu'on pouvait sceller des pactes secrets : — il blasphémait et priait Dieu.

Il était obsédé par l'idée que sa mère mourait. Et cette seule vision provoquait chez lui des crises de larmes si ardentes et si bruyantes qu'on les entendait des points les plus éloignés du pénitencier. Souvent aussi il était hanté par des images de suicide. Une fois, il jeûna pendant trois jours, au bout desquels il recommença à manger non par faim (car la faim il ne la sentait plus), mais uniquement pour atténuer l'ennui accablant de son éternelle solitude. Il tenta aussi de s'adresser au médecin, pour lui raconter les troubles psychiques qui l'affligeaient : celui-ci coupa court au discours en lui prescrivant une purgation. Il demanda une audience au directeur, mais personne n'y prêta attention ; il demanda l'aumônier, mais il ne fut pas écouté ; il dit vouloir écrire à l'inspecteur, et on lui rit à la figure. Et lui-même était si conscient de l'altération graduelle de ses facultés mentales, que souvent il en pleurait de douleur et d'épouvante.

— Je ne veux pas ! se disait-il à lui-même. Non, non, je ne veux pas devenir fou !

Un jour, il reçut une lettre désolée de sa mère, qui le jeta dans les plus mortelles inquiétudes. La pauvre femme avait entendu dire, par un Livournais libéré, que Cesarino donnait des signes de folie ; et elle se recommandait à son fils, dans les termes les

plus émouvants, pour obtenir du directeur l'autorisation de la rassurer par une lettre. Pour arriver à lui, cette prière, jaillie du cœur déchiré de sa mère, avait dû inévitablement passer sous les yeux du directeur, qui y avait apposé son visa : le jeune homme espéra donc qu'elle l'aurait apitoyé. Et, par écrit — puisqu'il ne pouvait le faire autrement — il implora la faveur de réconforter sa mère, qui était assurément en proie aux plus mortelles angoisses. Dans l'attente, il lui semblait entendre les larmes de sa chère maman, au loin. Parfois, s'imaginant son aveugle désespoir, il se figurait qu'elle allait se tuer pour échapper à la douleur de ne pouvoir secourir son cher enfant; et il lui semblait que seule, l'autorisation si désirée, et attendue de minute en minute, pouvait encore sauver la vie de cette pauvre femme.

Cependant, sa demande restait sans réponse. Un jour passa, puis deux : son angoisse devenait une véritable fièvre; il se sentait en proie à des cauchemars continus. Il pleurait et il priait : il se frappait violemment la tête, jusqu'à s'en étourdir, jusqu'à en perdre les sens. Sa douleur, sa piété filiale étaient si grandes qu'elles surmontèrent même sa juste rancœur, et les dégoûts qu'elle lui inspirait : sans retenue désormais, sans vergogne, il commença à se recommander à tous ceux qu'il pouvait voir, aux gardiens, aux sous-chefs, aux scribes — humble dans sa tendresse et dans sa passion — afin qu'ils sollicitassent du directeur une réponse; mais personne ne l'écouta.

Ainsi passa le troisième jour, puis le quatrième, puis le cinquième, et il n'obtenait toujours pas de réponse. Chaque soir, en se couchant, il espérait dans le lendemain. Son angoisse cependant s'avisait, et devenait de la fureur : le paisible garçon qui

n'avait jamais haï quelqu'un, grinçait des dents comme une bête sauvage, en pensant à la douleur de sa mère; et lui, qui avait supporté si courageusement les innombrables injustices dont il avait été la victime, sentait maintenant chanceler son âme, en pensant que sa faute était, encore et toujours, l'origine et la cause de ce désespoir maternel.

Enfin, le septième jour, la tempête éclata. Un sous-chef avait ouvert la porte pour lui servir la soupe quotidienne. Et, le voyant si sombre et si troublé, il lui demanda :

— Qu'avez-vous, vingt-et-un? Voici plusieurs jours que vous n'êtes plus de la même humeur!

Il avait dit cela, probablement sans réfléchir, mais Cesarino pensa qu'il voulait le provoquer.

— Vous ne le savez pas, vous? — cria-t-il d'une voix étranglée par la colère. Je vous ai mille fois supplié! Pourquoi me provoquez-vous? pourquoi me parlez-vous? Ma maman se meurt peut-être, et vous venez vous moquer de moi. Lâche!.... lâche!....

Il perdit la lumière des yeux; il se sentit le front enveloppé d'un vertige rouge. L'écuille qu'il tenait en mains, lancée avec une violence irréfléchie, se brisa sur les barreaux du grillage à quelques centimètres du visage de l'argousin. Mais le geste rebelle avait été à peine signalé qu'une foule de gardiens envahissait la cellule.

— Lâchez-moi, lâches.... lâchez-moi.

Il se sentit saisir par vingt mains furibondes et traîner çà et là à travers la cellule, durement, comme un chiffon, tandis qu'une grêle de coups l'accablait de tous les côtés. La plupart lui enfonçaient des coups de pointe dans les côtés et dans les flancs; d'autres lui assénaient des coups de pied dans les jambes; d'autres le frappaient à la nuque. Un violent coup de poing, venu s'aplatir par erreur sur

son œil lui fit perdre connaissance. Quand il revint à lui, il se trouvait dans le souterrain, lié solidement, sur le dos, sur le lit de force.

Le lendemain matin, quand sonna la cloche qui annonçait la visite du médecin, il était encore lié ainsi, immobile depuis vingt heures, les membres endoloris, à jeun. Il dit qu'il se sentait mal (et, certes il ne mentait pas!), et demanda la visite du docteur Pirotta, le médecin de l'établissement.

— Eh bien, qu'avez-vous? demanda ce dernier en entrant.

— Je me sens mal, monsieur le docteur, gémit l'infortuné. Hier, ils m'ont bastonné, à me faire mourir. J'ai tout le corps couvert de meurtrissures!

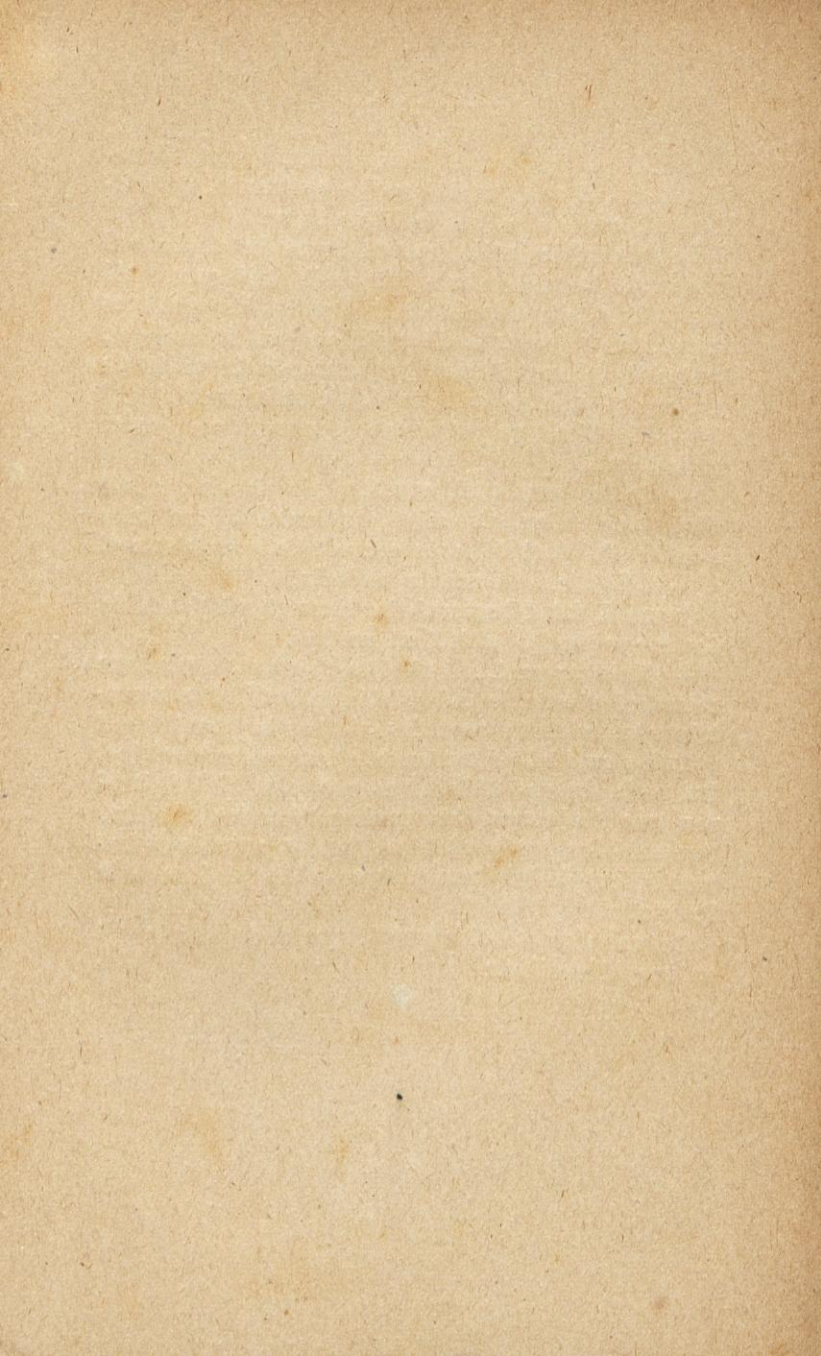
— Déliez-le, ordonna le médecin.

Quand il fut débarrassé des liens et mis à nu, le docteur se pencha un instant sur lui.

— Mais voyons!.... qu'est-ce que vous venez me raconter? s'écria le médecin impatienté. Des meurtrissures, cela? Ce sont des piqûres de moustiques!

Et il s'en alla, lui tournant le dos comme en colère. Du reste, le cas n'était pas nouveau. Il l'était si peu que les coups des gardiens (comme Cesarino l'apprit plus tard) n'étaient jamais appelés autrement, dans le pénitencier, que « les piqûres à la Pirotta! »

Ce qui prouve, évidemment, que ce médecin avait eu une idée géniale.



IV

LE MAITRE

Mais Dieu merci ! la réclusion elle-même prit fin, et, avec elle, cessa presque entièrement, pour Cesarino, la persécution qu'il subissait depuis de longs mois. La lâcheté de certaines scélératesses redoute la publicité. Désormais, le jeune homme ne devait plus être seul.

On le mit à travailler, durant le jour, dans la chambre des cordonniers rapiéceurs qui, comme l'indique le mot même, avaient pour tâche de réparer les chaussures de tout l'établissement. Dans un coin de la vaste pièce qui servait d'atelier étaient, entassées, une centaine de chaussures, de forme inimaginable, toutes sales et percées, qui exhalaient des odeurs atroces. Le dégoût de Cesarino en entrant là fut si grand qu'il regretta presque l'humidité et la puanteur de la sparte qui lui avait semblé cependant insupportable jusqu'à ce jour.

Pour la première fois, il se trouvait en contact avec d'autres détenus. Ils étaient quatre, y compris le chef artisan, et tous d'un âge déjà très mûr. A première vue, ils ne firent à Cesarino ni bonne ni mauvaise impression : les détenus étant, en effet, tous rasés et tous habillés de la même façon, sont difficilement, comme les êtres libres de la société, sympathiques ou antipathiques au premier abord : ils ne se différencient l'un de l'autre qu'après une

certaine fréquentation. En tout cas, celui qui fut le plus antipathique de tous à Cesarino, dès le début, ce fut précisément celui qui s'était chargé de lui apprendre le nouveau métier. Il s'appelait Nicolas, et était des Abruzzes; ses yeux gris et faux inspirèrent au jeune homme, sans qu'il sût pourquoi, une très vive répulsion.

L'homme le traitait très courtoisement, sans doute, mais à la fois trop mielleusement et trop familièrement : il se serrait toujours contre lui, voulait qu'il mangeât dans son écuelle, qu'il se promenât avec lui, toujours bras dessus bras dessous, dans le préau. Ces manières, qui avaient en elles quelque chose d'enjôleur et de faux, paraissaient faites précisément pour inspirer une défiance instinctive. Toutefois, Cesarino s'abstint dans les premiers jours, par un certain respect de jeunesse fait avant tout de timidité, de lui manifester son hostilité, et aussi parce que Nicolas ne négligeait jamais, dans les discours qu'il faisait, de magnifier sa propre origine. Le garçon se sentait intimidé par la « grandeur » de cet homme-là : l'argent, on le sait, impose toujours un certain respect.

Mais un jour que Nicolas, appelé par le gardien-chef, s'était absenté de l'atelier, il se résolut enfin à interroger les compagnons sur les vanteries de son « maître », qui commençaient à lui paraître, parce qu'excessives, quelque peu suspectes.

— Mais est-il aussi riche qu'il le dit, celui-là?

Les trois autres partirent d'un même éclat de rire qu'ils accompagnèrent d'une moue de dédain.

— Riche en poux!

— Riche en paroles!

— Penses-tu! Il est condamné pour escroqueries. Et quelles escroqueries mon Dieu! Il en a commis huit, pour une valeur totale de soixante lires!

— Et alors pourquoi parle-t-il sans cesse de grandeurs? demanda Cesarino stupéfié.

— Comme cela, par vice. C'est l'habitude au bague. Ici, dedans, tous sont comtes, marquis, grands seigneurs. Tu t'en apercevras en fréquentant les autres prisonniers. Qui n'est pas très riche est, pour le moins, un grand savant. Presque tous ont des parents haut placés : certains se vantent même d'être de sang royal....

— Mais pourquoi tout cela?

— Pour rien, te dis-je. Parce que tous, ici, nous sommes un peu fous : la misère et le malheur troublent nos facultés mentales. Il y a un Piémontais, parmi les menuisiers, qui affirme être le neveu de l'empereur Guillaume. Quatre ou cinq prétendent avoir résolu le problème du mouvement perpétuel — et ne savent même pas faire une addition! Des riches et des lettrés, il y en a par centaines. Au bague, on ne discute que de science et de littérature — entre illettrés : et, uniquement et toujours par folie des grandeurs! Mais Nicolas, ton maître est appelé *le millionnaire*, parce que le jour même où il entra au pénitencier, on ne l'entendit parler, avec tous, que de donner des millions!

— Le seul sans espoir, c'est moi, grommela maître Pa (1), le chef raccommodeur. Je n'ai d'autre propriété que mes bras.... Quand j'étais hors d'ici, j'ai tant bêché la terre, que l'échine m'en fait encore mal; ici, j'ai appris à raccommode les chaussures.... Oui, j'ai toujours été paysan, et je n'ai pas honte de le dire.... Mais j'ai toujours été un honnête hom-

(1) Diminutif de Paolo, Paul. Dans l'Italie méridionale, on appelle tous les ouvriers « *mastro* », c'est-à-dire « *maestro* », maître (dans son métier, bien entendu) par manière de courtoisie.

me, et je n'ai jamais eu besoin d'aller prendre le bien d'autrui, pour avoir le nécessaire chez moi!

Maître Pa était Pouillais, et un peu boiteux. Il paraissait peut-être cinquante-cinq ans, mais en réalité, il ne devait pas les avoir. Brave homme au fond, il était condamné à vingt-cinq ans pour avoir tué sa femme. Elle avait été le grand malheur de sa vie. Aussi, maintenant, il haïssait mortellement le beau sexe, et ne voulait pas en entendre parler, autrement que pour le maudire.

— On devrait les brûler toutes, s'écriait-il souvent, en grinçant des dents dans sa haine implacable. Oui, les brûler, toutes ces salopes!

Et si quelqu'un lui demandait le motif de l'assassinat commis, son visage s'assombrissait aussitôt :

— Elle avait un amant, et je ne le savais pas. Qu'imagine, cette salope, pour acquérir plus de liberté? Elle me dénonce secrètement pour un vol, que je n'avais même pas songé à commettre. Les magistrats ne lui prêtèrent pas attention; mais j'avais désormais les yeux ouverts, et, quand je revins à la maison, je l'attachai à un arbre, et lui tirai un coup de fusil dans le ventre. Meurs, sale chiennel! A qui t'ôte le pain, coupe les mains!

C'était là son refrain favori; c'était en lui qu'il résumait toute sa morale de demi-barbare. Incapable de faire le mal par pur plaisir, il croyait la vengeance un devoir, et un droit presque sacré.

Au bagne, il se conduisait bien : il respectait les autres, et il était respecté — peut-être même, un peu craint. Mais le gardien-chef lui en voulait, parce qu'il n'avait jamais pu l'amener à moucharder; ce qui constituait, dans l'appréciation de « deux mille cinq cent » une faute grave.

Maître Pa n'avait pas de famille : il avait, pendant toute la vie, peiné comme une bête de somme,

et jouissait en prison comme maître artisan, d'une liberté relative. Ainsi, il semblait s'y trouver presque bien : il ne désirait pas d'aisances, il ne regrettait pas son ancien métier trop fatigant de campagnard, il ne pensait pas aux femmes. Toutes ses tendresses, il les réservait maintenant à un petit oiseau qu'il avait pu recueillir encore sans plumes, et qu'il avait élevé avec des soins d'affection infinis : une fauvette, que la bonhomie du directeur, surprise dans un moment opportun, n'avait pas su lui refuser. Pour défendre cette bestiole, maître Pa aurait tué un homme sans hésiter; pour elle, il trouvait des paroles tendres, des sourires affectueux, des caresses enfantines. Elle était devenue la seule, la grande joie de sa vie. Pour elle, il dépensait les quelques centimes dont il pouvait disposer, il acquérait du sucre, et, toujours préoccupé de la rendre heureuse, lui faisait une douce pâtée à base de jaune d'œuf. Pour elle, également, il vivait les heures les plus tristes de sa misérable existence. Il suffisait, en effet, que le cher petit animal se montrât un jour moins éveillé, ou qu'il ne chantât pas, pour qu'aussitôt maître Pa fût tout inquiet à la seule pensée de le voir mourir.

La tendresse de cet homme rude et violent pour ce pauvre oisillon, qui n'était que douceur et grâce naturelle, avait des nuances de bonté et de passion qu'un homme libre ne pourrait jamais imaginer, parce qu'incapable de les sentir. A peine maître Pa avait-il une heure de loisir, il peinait à attraper des mouches pour en nourrir sa petite Ricci; puis, quand il l'avait rassasiée de choses friandes, il la berçait et la caressait, ramassée dans le creux de sa main, et l'endormait dans un pli de sa chemise, entre l'étoffe et la peau, avec une douceur infinie, sans ne jamais la négliger, sans ne jamais l'oublier.

— Comme tu es gentille, Rici, lui disait-il. Comme tu es belle! Est-il vrai que tu m'aimes un peu, toi aussi, chère petite?

Et le cher petit animal paraissait sérieusement l'aimer. Il ne se laissait jamais toucher par d'autres que par lui; et si quelqu'un réussissait parfois à le prendre, il tentait de se défendre avec son petit bec et ses petites griffes, tendres comme les cheveux d'un bébé. Mais pour son maître il n'avait que câlineries, et le reconnaissait entre cent : quand il le baisait, il semblait le payer de retour par des frémissements de plaisir, et, de son bec, lui picorait affectueusement les lèvres et les joues.

De ses quatre compagnons Cesarino préférait de beaucoup le chef-artisan, parce qu'il lui semblait plus sérieux, plus droit, et plus juste. Nicolas, « le millionnaire », son maître, lui devenait, au contraire, de jour en jour, plus désagréable. Il lui parlait toujours à l'oreille, lui racontant des obscénités, ou lui faisant des protestations d'amitié, mais sous une forme équivoque, qui lui faisait monter aux joues une rougeur, peut-être de mépris, et peut-être de honte : il se frottait contre lui comme s'il eût été une femme, et l'importunait en le comblant de petits cadeaux, faits avec un air si patelin que le garçon ne les acceptait qu'avec mauvaise grâce et défiance. Sous l'apparente cordialité de cet homme, et sous ses aspects de fausse tendresse, devait certainement se cacher quelque chose; quand Cesarino le regardait dans ses yeux gris et faux, il pensait toujours, et sans savoir pourquoi, au serpent.

Nicolas persistait néanmoins à se montrer l'ami sincère du jeune homme, et, en vain, l'on eût cherché à le prendre en faute. Il protestait toujours qu'il aimait Cesarino, en raison de sa jeunesse, à l'égal d'un fils; il l'instruisait et le réprimandait, comme

s'il eût été vraiment investi d'une autorité presque paternelle : surtout s'il le voyait se complaire à entendre des turpitudes. Un jour que le garçon, lassé de ces sermons continus d'une morale suspecte, lui reprochait les obscénités que lui-même lui chuchotait sans cesse à l'oreille, Nicolas lui répondit à voix basse :

— Sot que tu es ! Parler de cochonneries, m'amuse, moi aussi ; mais pas à haute voix, quand tout le monde entend ; mais en tête à tête, seul à seul, avec toi !

Ce langage ne plut point au jeune homme et le troubla quelque peu. Un autre jour qu'enlacé au bras de son « maître » il parcourait les couloirs de la prison pour se rendre à la promenade dans le préau il rencontra un groupe de menuisiers qui venaient en sens contraire ; et il lui sembla qu'ils le fixaient tous dans les yeux, les lèvres marquées d'un long sourire moqueur. L'un d'eux même s'écria, tourné vers son maître.

— Hé ! tu en as de la chance, Nicolas ! Tu as pris là un bel imberbe.

Ce jour là, à la promenade, maître Pa, le boiteux, appela un instant, à part, Cesarino.

— Mon garçon, lui dit-il de son ton rude mais affectueux, ne te laisse pas traiter par ton maître avec tant de familiarité. Tu es nouveau en ces lieux ; mais sache bien qu'un jeune imberbe comme toi a vite fait de s'y discréditer. Ici, tous les racontars, les plus infâmes, volent en un instant de bouche en bouche, à travers tout le pénitencier !

— Maître Pa.... répondit désolé le jeune homme
— et qu'y puis-je faire ?

— Réagis ; montre-lui les dents. Si tu te montres un homme, les cancans cesseront. A qui t'ôte le pain, coupe les mains !

C'était son refrain favori. Mais Cesarino était trop timide pour suivre son conseil; d'ailleurs, Nicolas avait déjà pris un trop grand empire sur lui. Il commençait, en effet, de jour en jour, à se montrer plus jaloux : c'était au point que désormais le pauvre garçon ne pouvait plus plaisanter avec un seul de ses compagnons, qu'il ne pouvait plus s'asseoir auprès d'un autre pour manger la soupe, ni même échanger la parole avec d'autres, qu'avec son maître. Nicolas le traitait, ni plus ni moins, que s'il avait été une femme. Ainsi, un jour qu'il avait accepté un fruit offert par un de ses compagnons de travail, il lui fit une telle scène de jalousie que lui, impuissant encore à se révolter, se sentit l'envie de pleurer de honte et de dépit.

Les autres détenus, courbés sur leur travail, se taisaient, indifférents en apparence. Mais le boiteux, qui se trouvait à l'extrémité opposée de la pièce, s'approcha.

— Nicolas, dit l'Abruzzais d'un ton calme et résolu, fais-moi le plaisir d'en finir. De ce jeune homme tu abuses un peu trop : c'est un garçon d'honneur, et non pas un saligaud, comme tu sembles le croire. Tant que je serai en ta compagnie, des cochonneries je ne permettrai pas qu'il s'en fasse, ici.

Le « millionnaire » ne répondit pas, et se calma. Et, depuis ce jour, Cesarino aima aussi un peu maître Pa par un sentiment qui ressemblait à de la gratitude.

V

JALOUSIE

La vie, dans l'atelier des cordonniers raccommodeurs, se poursuivait dans son rythme de monotonie quotidienne, qu'aucun fait nouveau ne semblait jamais devoir interrompre. Chaque jour ressemblait au précédent, comme une goutte d'eau à l'autre : toute heure pouvait se dire le fragment d'une monotone éternité. Toujours les mêmes visages, les mêmes gestes, le même travail; toujours les mêmes pensées, et le même soupir sans espoir : quand donc cela finira-t-il?

Un rien dans ce petit monde de misérables et de désespérés, suffisait à produire une émotion, à procurer une irritation ou un plaisir : un mot du sous-chef, un cri, une plainte de Rici, la fauvette du maître artisan, qui volait librement dans la pièce. Les querelles étaient fréquentes, pour une farce, pour une parole, pour un geste; mais, en vertu d'une nécessité presque inéluctable, elles étaient suivies bientôt d'une réconciliation à fleur de peau. Tous ces hommes, contraints à vivre coude à coude, éprouvaient, en effet, le besoin d'échanger une parole, de se communiquer leurs pensées l'un à l'autre, de s'aider à ne pas mourir de douleur, quittes, à peine réconciliés, à se disputer et à se fâcher à nouveau.

Quant à Nicolas, il paraissait n'avoir d'autre préoccupation que de travailler et de persister dans son ignoble passion pour le jeune homme. Mais les deux autres — un Milanais et un Napolitain — étaient entre

eux en opposition perpétuelle à propos de sujets les plus étranges et les plus disparates, qui les portaient à des discussions interminables. Personne n'aurait pu dire s'ils s'aimaient ou non : probablement ils se haïssaient, et cependant ils ne savaient se passer l'un de l'autre. Le Napolitain qui se vantait d'être lettré et poète, affectait de grands airs de supériorité vis-à-vis de son antagoniste : celui-ci de son côté, impudent jusque dans son ignorance, lui opposait la narquoise morgue milanaise, et cette supériorité réelle que donne au peuple milanais l'expérience de la grande vie industrielle, la lecture des journaux quotidiens, et l'agitation fébrile de la vie publique qui est propre à Milan, avec ses réunions, ses grèves et ses conférences de toute sorte.

Ils se chamaillaient entre eux pour un rien, qui roulait toujours sur la plus ridicule rivalité de clocher. Le Milanais nourrissait un mépris absolu pour tout ce qui ne se trouvait pas à l'ombre de la petite Madone (1); le Napolitain par contre, ressentait la plus profonde, la plus réelle compassion pour l'ignorance de quiconque mettait en doute que Naples fût la ville du monde la plus belle, la plus propre, la plus civilisée. Il croyait même, très sérieusement, qu'en dehors de cette ville, il n'y avait que déchets et misères. Les dissentiments étaient donc inconciliables, et les discussions sans fin : inutile de dire, bien entendu, que le Napolitain n'avait jamais vu Milan, pas même sur une carte de géographie, et que le Milanais ne connaissait la métropole du Sud qu'à travers les bourdes qu'il avait entendu raconter à son propos.

(1) La flèche la plus élevée du dôme de Milan est ainsi surmontée par une statue de la Vierge, qu'on appelle communément la *Madonnina*, c'est-à-dire la petite Madone.

Quand, las de discuter, le « poète » voulait noyer l'impertinent Milanais dans l'océan de sa propre science, il sortait solennellement un volume d'Alfred de Musset — arrivé dans ses mains, Dieu sait comme! — et se mettait à le lire : il se vantait de vouloir le traduire en vers italiens, et de vouloir donner plus tard cette traduction à l'impression. Mais le Milanais, incrédule et moqueur, lui répétait imperturbable :

— Pour tes vers, nul doute, ce doivent être de véritables hurlement (1)... Mais, quant à ton *Mussé*, que tu dis si beau, je suis resté pendant dix mois à travailler en Provence, et je ne l'ai jamais entendu nommer!

— Je crois bien, — répliquait le Napolitain avec dédain — tu n'auras fréquenté que des gens ordinaires; que veux-tu que ces gens-là sachent d'un poète comme celui-là? Parles-en à une personne instruite, cultivée, elle te le mettra au-dessus de Dante, au-dessus de tous les philosophes de l'antiquité... Est-ce vrai, Nicolas?

Le « millionnaire » flatté par cette flagornerie manifeste, hochait affirmativement la tête.

— Dans mon palais d'Aquila, confirmait-il, j'ai une pièce toute pleine de livres de romanciers, de poètes, écrits dans toutes les langues. Une vraie beauté.

— Tu parles sans doute du palais qui constitue la maison d'arrêt, repartait gouailleusement le Milanais. D'ailleurs, que peux-tu faire de tant de langues, toi que ne connais même pas l'italien, mais ton patois seulement?

Un jour que le Milanais se disputait, comme toujours avec son compagnon de travail et lui repro-

(1) *Verso*, en patois italien a la même signification que *cri* : d'où ce calembour, assez malaisé à rendre en français.

chait que Naples était la ville d'Italie la plus sale, il lui posa brutalement cette question :

— Tu dois le savoir, toi, ce qui arriva à un capitaine au long cours un tel? Non?... Eh bien, je veux te le raconter, et après, tu finiras peut-être, toi aussi, par me donner une fois raison...

« Un capitaine, qui naviguait dans la mer Tyrrhénienne, avait perdu sa boussole tombée au milieu des eaux pendant une tempête. Il n'avait pas de moyen de la remplacer, et ne pouvait même pas régler la navigation d'après la position du soleil, car toute la mer était couverte d'un très épais brouillard. Donc, comment se diriger? Le pauvre capitaine, ne pouvant faire mieux, jetait de temps en temps une sorte de sonde pour tenter de reconnaître à peu près l'emplacement où il se trouvait d'après les épaves qu'il ramenait du fond de la mer.

« — Que contient-elle? demanda-t-il une première fois au marin, qui examinait la sonde.

« — Des algues, mon capitaine.

« — Bien en avant, donc!

« Et il navigue, navigue encore... Dès terres, on n'en voyait d'aucun côté, en raison du brouillard. La sonde fut jetée, puis ramenée une autre fois.

« — Que contient-elle?

« — Du sable, mon capitaine.

« — C'est bien. Avançons encore.

« Et il navigue, navigue toujours. Le brouillard ne voulait pas se dissiper; sur les flots, l'on ne sentait même pas un souffle de vent. Préoccupé, le capitaine continuait à interroger le fond de la mer au moyen de la drague.

« — Que contient-elle?

« — De la fange, mon capitaine.

« — C'est bien. Avançons toujours. La fange, qui

provient certainement d'un fleuve, indique le voisinage d'une plage. Mais laquelle?

« Le navire avançait; mais toujours, au moins en apparence, perdu dans le désert. On ne voyait pas à un mètre de distance, et l'on n'approchait d'aucun lieu.

Les marins commençaient à se lasser; ils murmuraient. Ne valait-il pas mieux, peut-être, attendre la disparition de ce brouillard? Sans compter qu'il était fort possible que l'on naviguât en s'éloignant de la terre. Comment pouvait-il espérer, le capitaine, régler la navigation si, autour de lui, il ne voyait rien de rien? La mauvaise humeur grandissait dans l'équipage : la drague, cependant, était encore retirée une autre fois.

« — Que contient-elle?

« — Ah!... de la m....

« — Est-ce possible? n'est-ce pas plutôt encore de la fange?

« — Non, c'est bien de la m.... Il n'y a pas autre chose, ici, dans le fond de la mer.

« — Alors, arrêtez! cria le capitaine hors de joie. Jetez l'ancre, serrez les voiles. Nous sommes certainement en vue de Naples. »

Le Milanais s'interrompit : un éclat de rire prolongé fit écho à ses paroles. Mais le « poète » se froissa : la satire, cette fois, avait dépassé la mesure. Chose qui n'était encore jamais arrivée, peu s'en fallut qu'il n'en vînt aux mains ce jour-là avec le Milanais persifleur.

La rixe naissante s'apaisa du fait de l'intervention de ceux qui étaient là présents, mais non sans laisser quelque mauvaise humeur et un peu d'excitation dans l'air. Les deux ennemis, pour le moment, ne se parlaient plus. Or, un beau jour, le Napolitain, pour prendre une courtoise et éclatante

revanche sur son adversaire grossier et inculte, se mit à lire à haute voix, tourné vers Nicolas, la grande traduction en « vers » qu'il était en train de faire d'Alfred de Musset :

Dites-nous, ô vieillards
Comme un cœur à vingt ans
Saute au vous rendez.

Cesarino écoutait ces vers italiens du « poète » et s'était tu jusqu'alors, séduit malgré lui, par la trame du récit (la poésie traduite était Portia, qui appartient aux *Premières poésies*). A ce moment, il interrompit sans aucune malice :

— Que veut donc dire : « saute au vous rendez » ?

— Cela, je ne peux pas le savoir, répondit le « poète » avec morgue. Je dois me borner à traduire fidèlement les mots dont l'auteur a fait usage. D'ailleurs, chez tous les grands poètes, il y a des idées obscures que le commun des hommes ne peut pas comprendre !

Mais, pendant qu'il parlait ainsi sentencieusement, Cesarino qui savait quelques mots de français, pour avoir fait ses premières études classiques, avait pris en main le livre imprimé, et peu convaincu par l'explication que lui avait fournie son compagnon, tentait de le lire.

...ô vieillards, dites-nous
Comme un cœur à vingt ans bondit au rendez-vous !

Mais, *bondit*, ça ne veut pas dire *saute*, et *rendez-vous* signifie ici une rencontre, s'écria-t-il avec vivacité. C'est un mot français si connu, qu'on emploie même en italien ! Voilà pourquoi il ne va pas, le sens de ta traduction.

— De quoi te mêles-tu ?... lui jeta brutalement à la face son maître Nicolas. De quoi te mêles-tu ? où

viens-tu fourrer ton nez ? Tu es peut-être homme de lettres maintenant ? ou poète ? Elles t'intéressent donc, les noises de ces deux-là ? Que t'importe-t-il d'eux, gros idiot, imbécile que tu es ?

Il était si irrité, et parlait avec tant de violence, que de ses yeux semblait jaillir du feu. Cesarino changea de couleur : la passion jalouse qu'il sentait dans la rage de cet homme qui entendait lui imposer ses volontés avait soudain gonflé son cœur d'émotion et de colère.

— Quel mal ai-je fait ? balbutia-t-il. Vois, personne n'est choqué. Iras-tu donc jusqu'à vouloir m'empêcher de parler ?

— Assurément que je t'en empêcherai, répliqua le « millionnaire » de plus en plus furibond. Cesse, car je te coupe le cou plutôt que de te laisser continuer. Toi, avec eux, tu ne dois pas échanger un mot ; si tu veux parler, tu ne dois le faire qu'avec moi, qui suis ton maître. Tu as compris, petite garce ? Tu dois savoir qu'ici tu dois garder ta langue et tes yeux. Tout à l'heure, tu as déjà souri au Milanais, comme une cocotte, quand il racontait son histoire ; maintenant, tu veux venir mettre ton nez dans les affaires de l'autre ! Je ne sais vraiment pas ce qui me retient de t'envoyer sur la figure quelques paires de gifles.

Et le forcené levait déjà la main comme pour mettre à exécution sa menace. Pâle et intimidé, Cesarino n'osait plus souffler.

— Maître Nicolas, dit derrière l'Aubruzzais une voix rude et sévère, je t'ai déjà dit que de ces scènes-là, ici, je n'en veux pas. Ici, il n'y a pas d'esclaves, pas de femelles ; ici, il ne doit y avoir ni prédominances, ni jalousie. Nous sommes tous des hommes, et des frères de malheur ; et pas autre chose. C'est donc inutile que tu fasses montre d'audace vis-à-vis

de ce pauvre garçon; si tu dois donner des gifles à quelqu'un, choisis-en un au moins, qui sache te répondre!

Le boiteux avait parlé d'un ton ferme, et paisible néanmoins. Mais le « millionnaire » qui ne réussissait pas encore évidemment, après son emportement jaloux, à reprendre son calme, l'interrompit avec une violence brutale :

— Les gifles, je les donne à qui me semble bon, tu entends? A lui, et aussi, si c'est nécessaire, à d'autres plus grands que lui!

Maître Pa ne s'émut pas. Il hésita un peu, pencha légèrement la tête, puis, ayant ramassé comme par distraction un tranchet long d'un bras qui se trouvait sur le tabouret, il lui répondit en le regardant fixement et en étirant les coins de sa bouche en une moue apparemment tranquille, qui semblait un sourire.

— Oh! quant à cela... que m'importe? Cela te regarde, maître! Mais fais bien attention que celui que tu souffletteras ne soit pas homme à oser te faire sortir dix centimètres de lame par le dos...

Et il le dit d'un air si innocent que le « millionnaire » sentit passer un frisson dans toute sa chair. Et, par nécessité de prudence, il crut bon de ne pas ajouter un seul mot.

LA FAUVETTE

Le lendemain matin, à peine descendu dans l'atelier, Nicolas, parlant avec ses compagnons, commença à pester contre le gardien-chef.

— Voici trois jours — disait-il — que le directeur m'a permis d'écrire une lettre à titre exceptionnel, et cette grosse charogne de « deux mille cinq cent » ne m'a pas encore fait envoyer le papier pour l'écrire. Pendant ce temps-là, ma famille attend et s'angoisse. Ce matin, je pensais demander une audience; mais comment aurais-je le courage de me présenter pour adresser une prière puisque, quand je me trouve devant son regard, je n'éprouve d'autre désir que de lui planter un tranchet dans le cœur?

Cependant, lorsque passa le sous-chef pour la visite du matin, Nicolas demanda l'audience, et son matricule fut consigné sur le registre. Maître Pa et ses compagnons ne doutèrent pas un seul instant qu'il voulait réclamer, ainsi qu'il l'affirmait au sujet de la lettre que le directeur l'avait autorisé à écrire. D'ailleurs, il en avait déjà parlé à différentes reprises, les jours précédents. Lui, au contraire, ne pensait qu'à préparer la plus basse des vengeances.

— Monsieur — dit-il à « deux mille cinq cent » quand il se trouva dans son bureau — je suis un homme habitué à vivre solitaire, et j'ai horreur de toute espèce de différend avec mes compagnons. Malheureusement, dans l'atelier où je suis, la tran-

quillité est devenue impossible à cause de cet oiseau que le maître artisan garde avec lui. Presque toute la journée, il est sur mes épaules, et me salit sans cesse; du matin au soir, il nous assourdit de son chant et finit par me rendre à moi que les douleurs ont déjà rendu peu patient, la vie insupportable. L'autre jour, alors qu'il volait parmi les travées du plafond, il est allé jusqu'à laisser tomber... quelque chose de peu propre dans ma soupe... Non, si vous n'y avisez pas, il m'arrivera, un de ces jours, de me quereller avec le maître artisan, car, moi aussi, j'ai le droit de vivre en paix.

— Je n'ai jamais permis à quelqu'un d'avoir des oiseaux — grommela, d'un ton bourru, le gardien-chef. — C'est ce... brave homme de directeur!

Il réfléchit un peu, puis il ajouta :

— Vous êtes-vous plaint souvent, vous, à maître Pa?

— Non, monsieur — répondit Nicolas en baissant sur le sol son regard fuyant — j'ai toujours manifesté, par amour de la paix, de l'affection pour son petit animal. Mais, désormais, je n'en puis plus.

— De telle sorte que vous voudriez qu'on le lui enlevât?

— Voyez vous-même, monsieur — répondit l'homme de mauvaise foi. — Je vous ai rapporté le fait; donc à vous, si vous le jugez bon, d'y aviser.

Que « deux mille cinq cent » y avisât, il en était bien sûr; car, quand celui-là pouvait faire du mal à quelqu'un, il était à la noce. Aussi, il sortit heureux et convaincu de s'être enfin vengé. A ses compagnons il raconta, entre mille imprécations, que « deux mille cinq cent » lui avait refusé toute justice pour la lettre exceptionnelle.

— Malheur à lui et à toute sa race! — jura-t-il —

S'il m'arrive jamais de demander encore quelque chose à cette canaille, je préfère être tué.

Un heure plus tard, tandis que maître Pa circulait dans le pénitencier, un gardien se présenta à la porte de la pièce où travaillaient les cordonniers raccommodeurs.

— Où est l'oiseau qu'a le maître artisan? demanda-t-il. Donnez-le moi.

— Que voulez-vous en faire?

— Cela ne vous regarde pas. Donnez-le moi, vous dis-je.

— Attendez que revienne maître Pa. L'oiseau est à lui, et c'est à lui qu'il faut demander la permission.

— L'oiseau n'est à personne. Il est au gardien-chef. Si maître Pa veut être son maître, c'est chez lui qu'il doit aller.

Les détenus hésitaient en protestant toutefois. Celui qui simulait encore le plus de résistance, c'était Nicolas.

— Malheur à lui! Maudit soit-il! Ah! ce sont là de jolies vexations — répétait-il, tout indigné apparemment.

— Allons! ordonna le gardien — donnez-moi cet oiseau, sinon, je fais un rapport sur vous tous, autant que vous êtes. Encore une fois, c'est le gardien-chef qui le veut.

Les détenus obéirent. Un quart d'heure après, quand revint le maître artisan, tous coururent vers lui et lui racontèrent, désolés, ce qui s'était passé. Nicolas le plus loquace de tous, accumulait juron sur juron.

Tout d'abord, maître Pa pâlit, puis devint rouge, sans presque répondre, il fut d'un bond à la porte de la cellule et la frappa violemment des joints de ses doigts.

— Que voulez-vous? — lui demanda sèchement le gardien de service.

— J'ai besoin d'aller à la direction pour raison de travail.

Comme chef artisan, il avait libre accès au bureau des chefs à toute heure du jour. Le gardien lui ouvrit la porte, tout en rechignant, et il se précipita en clochant vers les escaliers qui conduisaient dans les bureaux.

— Illustrissime — dit-il au directeur, après lui avoir exposé d'une voix brisée le motif de sa venue — cet oiseau, c'est vous-même qui m'avez autorisé à le garder. Il est le seul réconfort de ma vie... Ma pauvre Rici, si gentille et si humaine! Je l'ai élevée et nourrie; j'ai dépensé pour elle les quelques centimes avec lesquels j'aurais pu acheter un morceau de pain... Au reste, à qui pourrait faire tort cette pauvre bestiole? et moi, quel mal je fais en l'aimant? Illustrissime... c'est vous-même qui me l'avez donné; vous n'avez pas le droit de me l'ôter, à présent que je me suis attaché à elle, comme à une personne de mon sang.

— Mais je ne vous l'ai jamais enlevée!

— Et pourquoi le gardien-chef me l'a-t-il fait retirer, sans votre autorisation?

— Je ne sais — fit le directeur, hésitant — mais nous allons voir.

Et il appuya sur un timbre. Deux minutes après, le gardien-chef entra dans la pièce.

— Vous avez pris à maître Pa sa fauvette? et pourquoi?

— D'abord le règlement interdit d'avoir des animaux...

— De cela, c'est moi qui devais répondre — interrompit froidement le directeur. — Vous savez par-

faitement que c'est moi qui lui avais accordé cette permission?

— Je vous demande pardon, je l'ignorais. Et puis, j'ai dû prendre cette mesure parce que les détenus se plaignaient continuellement auprès de moi de cet oiseau, qui salissait toutes les chaussures de l'atelier des rapiécieurs.

— Des chaussures faites avec un cuir dur comme le fer — interrompit tout frémissant le détenu en entendant ce mensonge ridicule — couvertes de pièces qui empestent à des dizaines de milles.

— Maître Pa — dit le directeur, qui déjà, comme toujours, inclinait à se laisser persuader par le gardien-chef — vous savez bien comme les détenus sont absurdes dans leurs réclamations!

— Illustrissime — supplia le boiteux, les larmes dans les yeux et les mains jointes — prenez plutôt ma vie que celle de cette chère bestiole. Je n'ai d'autre joie qu'elle, dans ma misérable existence. Elle m'est si attachée, la pauvrete, que quand je m'éloigne de l'atelier, elle m'attend immobile près de la porte... Elle est si jolie avec son petit capuchon sur la tête et son corps tout soyeux... Je lui ai appris à siffler les notes de la retraite, et l'hymne de Garibaldi... Monsieur le directeur, ne me causez point cette grande douleur! ne me brisez pas : sur l'âme de vos chers morts, je vous en conjure, accordez-moi cette grâce!

— Eh bien rendez-la lui, gardien-chef — dit le directeur attendri. — Mais vous, maître Pa, tâchez dorénavant de ne plus donner prise à des plaintes.

— Non, illustrissime, je vous le jure, et que Dieu vous bénisse!

Quand le gardien-chef et le boiteux furent sortis du bureau du directeur, ce dernier demanda :

— Je viens donc la prendre, monsieur?

— Vous, allez à votre place — répondit l'autre ir-

rité, presque violent. — Et je vous la rendrai quand cela me fera plaisir!

Le boiteux, craignant de faire pis, ne répondit pas. Mais il avait dans le cœur de tristes pressentiments; et il s'en revint dans la pièce des compagnons tout assombri.

— Je parie que cette canaille trouve le moyen de me briser, dit-il. Mais — je le jure sur le Christ! — ce n'est pas de moi qu'il importe, en ce moment, mais bien de cette chère bestiole innocente. Quel mal lui a-t-elle fait cette pauvre petite?

A la seule pensée du malheur qui menaçait sa fauvette, les yeux de maître Pa brillaient d'indignation, et ses robustes mâchoires grinçaient des dents avec une colère sauvage.

— S'il ne me rend pas ma Rici — murmurait-il — je lui fais expier tous ses péchés en une fois. A qui t'ôte le pain, coupe les mains!

Et il s'agitait dans la cellule, incapable de ne penser à rien autre, dans sa cuisante préoccupation, qu'à des desseins de violence.

Le soir, enfin, fatigué d'attendre, il frappa à la porte de l'atelier en appelant le sous-chef à haute-voix. Quand ce dernier se présenta au guichet de la porte, il essaya de lui parler, se faisant violence à lui-même, avec toute l'urbanité dont il était capable.

— Je vous en prie, monsieur le sous-chef... J'ai reçu de monsieur le directeur l'autorisation... Tâchez donc d'obtenir du gardien-chef qu'il me rende mon petit oiseau.

— Je vais m'informer.

Et il tourna le dos. Deux minutes plus tard, il était de retour.

— Maître Pa... Il me coûte de vous le dire, mais votre oiseau est mort.

— Mort?... Et comment est-il mort?

— Je ne sais... On l'avait mis dans une cage, et maintenant, quand le chef est allé pour le prendre, il l'a trouvé mort!

— C'est bien, je le prévoyais.

Il n'ajouta rien; ses paupières ne bougèrent pas. Sa douleur était grande, sans doute; mais il avait prévu avec trop de netteté tout ce qui allait se passer, — pour que l'événement accompli pût le surprendre encore. Le malheur, effrayant pour lui, il l'avait, pour ainsi dire, senti venir, et il l'attendait. Pendant une demi-heure, oublieux de tout, il alla et vint dans la cellule, silencieux, et farouche, la tête basse : ses compagnons eux-mêmes, qui comprenaient parfaitement toute la cruauté de sa douleur, n'osaient plus dire un mot. Un moment, un seul moment, ils virent ses yeux se mouiller de larmes.

— Pauvre Ricci — murmurait le malheureux — ma pauvre petite, toi qui étais la seule créature qui m'aima!... Si gentille et si bonne!...

Il avala, pour ainsi dire, ses larmes, et ajouta, avec un sourire amer :

— C'est le destin, du reste. C'est le destin! Et que m'importe donc, à moi, l'existence?

Il s'arrêta : il paraissait plus calme. Sur son veilloir il y avait une lame, longue d'un bras, aiguisée comme une lance et affilée comme un rasoir. Il s'en servait quelquefois pour son métier de cordonnier : mais, ce soir, il n'avait certainement aucune envie de travailler. Il la prit en main à la dérobée, l'examina un instant, puis ayant tourné le dos à ses compagnons, l'enfila d'un geste rapide à sa ceinture, un peu à gauche, la dissimulant sous son pantalon, le long de la cuisse.

— Maître Pa — osa murmurer le Milanais, qui avait perçu le geste — attention! pas de bêtises! Le boiteux lui lança un coup d'œil étrange, et

ne répondit pas. Il ramassa à terre une paire de chaussures, se penchant avec prudence, afin que le tranchet ne lui entrât pas dans la cuisse, et, ayant appelé le gardien de service, se fit ouvrir la porte de l'atelier.

Il allait maintenant sans se hâter, à travers les couloirs du pénitencier, les souliers à la main, avec son air habituel de bonhomie indolente. Les gardiens, accoutumés à le rencontrer çà et là, clopin-clopant, dans la prison, ne lui prêtaient pas la moindre attention. Mais, quand il dirigea ses pas vers les bureaux, un sous-chef se planta devant lui :

— Où allez-vous ?

— Je dois montrer ces souliers au chef, qui me les a commandés hier.

— C'est bien — dit le gradé en se retournant vers quelques gardiens qui étaient près de là. — Fouillez-le.

— Me fouiller ? et pourquoi ? — protesta calmement le boiteux en se reculant d'un pas. — Quelle est cette nouveauté ?

Tout en parlant, d'un mouvement brusque et foudroyant, il avait passé sa main sous son gilet, pour sortir l'arme effroyable qu'il y avait cachée. Mais les gardiens, évidemment prévenus, ne lui en donnèrent pas le temps. En un clin d'œil, il tombèrent sur son dos de tous côtés et, l'ayant saisi, le roulèrent de coups violents.

— Lâche ! Il voulait tuer le gardien-chef !

— Lâches que vous êtes, vous qui vous mettez vingt contre un !

Le boiteux, le premier instant passé, ne se défendait plus : au demeurant, s'il l'eût fait, ç'eût été pis encore pour lui. Il se laissa insulter, frapper, conduire au cachot. Ce fut seulement au bout de deux jours, quand le directeur le fit monter dans son bureau

pour le juger, qu'il délia sa langue. Mais ce ne fut pas pour éclater en vaines menaces et, moins encore, pour manifester quelque repentir de sa faute.

— Vous n'avez pas honte d'avoir pensé à tuer un homme pour une telle bêtise?

— Une bêtise pour vous, sans doute, qui êtes libre et heureux, mais non pas pour moi qui voyais dans cette pauvre bestiole l'unique joie de mon existence... Je n'ai pas de parents, pas d'amis, pas de liberté... Du reste, si je tuais, je ne faisais que venger une injustice. Mais à lui, au gardien-chef, quel tort lui avait donc fait cette pauvre petite créature de Dieu, qu'il a tuée?

Il fut condamné à six mois de châtiment, en souterrain. Il écouta la sentence, impassible et presque dédaigneux; il redescendit, sans souffler mot, les escaliers que le conduisaient dans sa tombe, et pendant de nombreux jours il ne parla presque plus. Il avait changé de caractère; il était devenu, même avec ses compagnons, lui si paisible et si bon jusqu'alors, revêche et taciturne. Pendant toute la journée, il allait et venait, le long de son lit de camp, la tête basse, les mains croisées derrière le dos : trois pas pour aller, trois pas pour revenir, toute la longueur de la cellule? Le balayeur du souterrain, qui était précisément de son pays, tentait parfois de le distraire en lui racontant les commérages du pénitencier : il répondait à peine par monosyllabes. Un jour seulement, il sembla vouloir s'épancher auprès de lui :

— Je n'ai plus rien à espérer de la vie — lui dit-il

— Je vieillirai ici, je mourrai ici, abandonné de tous...

Mais ce n'est pas cela qui me tourmente... Non, c'est l'injustice!... Que serait-ce, en effet, de souffrir par soumission à des hommes de cœur? Mais ceux qui de sang froid font le mal pendant toute leur existence,

et qui, parmi tant de métiers, choisissent celui de torturer des malheureux impuissants à se défendre. Ah! ceux-là ne sont-ils pas pires que moi, qui ai tué une fois dans l'emportement de la douleur, pour venger une offense? Crois-moi, mon frère... ce n'est pas le malheur, c'est l'injustice qui me tue! Moi, qui suis abandonné de tous, j'aimais au moins cette pauvre petite créature. Mais qu'aiment-ils donc, eux qui nous oppriment et nous méprisent?

La punition prit fin, mais le boiteux ne fut pas remis au travail. Au reste, il ne le demanda pas non plus. Il paraissait devenu misanthrope, et indifférent à tout. Il ne travaillait pas, il ne lisait pas, il ne parlait pas : il faisait seulement les trois pas accoutumés en allant et venant dans sa cellule, muet et farouche comme un vrai maniaque. Il n'ouvrait presque jamais la bouche, je le répète : et un jour qu'il parla, mal lui en prit. Il causait avec le balayeur, son compatriote, et lui exprimait des idées du genre de celles que nous venons de rapporter. Un gardien qui l'épiait, sans être vu, l'entendit et fit un rapport : il fut amené devant le directeur, qui le punit à nouveau de dix jours de lit de camp dans le souterrain.

Cependant il ne dit mot : le balayeur, son ami, s'étant aperçu qu'il était troublé, tâcha dès qu'il le put, de lui adresser quelques mots de réconfort.

— Et que m'importe cette punition? s'écria maître Pa tout irrité. — J'ai fait onze ans de bagne, et je ne m'effraie pas pour si peu... Non! c'est l'injustice qui me fait mal... Quand on m'a conduit devant le directeur, j'en étais presque content. Je savais bien que je serais puni pour ce que j'avais dit; mais j'espérais, du moins, qu'il me dirait une bonne parole, qu'il me donnerait raison, du fait que ma pauvre Ricci avait été tuée. Je lui ai parlé — ce que je n'avais pu

faire au moment où se produisit cette canaillerie — et sais-tu ce qu'il m'a répondu? Qu'il est certain, absolument certain que la fauvette est morte d'une mort naturelle, parce que le gardien-chef est un brave homme, et que, par conséquent, ma colère contre lui était injuste! Eh bien, qu'en dis-tu? quelle pitié, n'est-ce pas? et quelle justice! Il n'a même pas voulu me donner la satisfaction d'une parole : et cependant, parmi les directeurs, il est encore, inutile de le nier, l'un des bons... Ah! comme je suis las... oui, comme je suis las, de voir, toujours et partout des injustices! Un mot, mon frère, oui, un mot! S'il m'avait dit : « tu as raison », il m'eût semblé alors que les six mois de souffrance que j'avais endurée n'étaient plus rien. Ah! mon frère, que je suis las!

Pendant qu'il parlait ainsi, un gardien qui passait auprès de la cellule lui imposa silence. Il obéit encore une fois : il se remit à faire les trois pas, allant et venant le long du lit de camp, et, de toute la soirée, on ne l'entendit plus souffler. Mais le lendemain, quand les gardiens entrèrent chez lui pour la visite du matin, ils le trouvèrent pendu aux barreaux de la fenêtre, avec des morceaux de toile arrachés à ses draps, méconnaissable et livide. La nouvelle se répandit comme un éclair dans tout le pénitencier et souleva de prime abord, une tempête d'imprécations contre « deux mille cinq cent » à qui l'on attribuait la responsabilité morale de cette vie brisée. Mais, le premier moment passé, ce mouvement de compassion passager s'atténua lui aussi et prit fin.

— Il a été un sot, disaient-ils tous... Il avait fait onze ans : ça valait-il la peine de se tuer maintenant?

Le gardien des cellules, qui passait pour un brave homme, fit même de l'esprit sur sa mort :

— Des boiteux, il y en a tant encore!... s'écria-

t-il en riant. Un de plus, ou un de moins, qu'importe? Et puis, suspendu par la gorge comme il est mort, il sera allé à l'enfer sans boiter, et sans même se faire reconnaître par le diable comme un disgracié de Dieu!

Ce fut tout. Ou plutôt, non. « Deux mille cinq cent » vint voir le cadavre dans la chambre mortuaire, et en sortant il intima cet ordre au gardien de service à qui il désigna le défunt :

— Il porte une chemise de l'administration qui est encore neuve. Qu'on la lui ôte!

Ce qui fut fait. — Et le mort fut jeté ainsi tout nu dans la fosse commune, comme la charogne d'un chien sur un tas de fumier.

VII

LA TABATIERE

La sortie de maître Pa de l'atelier des cordonniers rapiécieurs fut suivie de la nomination du « millionnaire » comme chef, en raison de son habileté dans ce genre de travail, et surtout, en récompense de la scélératesse accomplie, car, on peut dire, malheureusement, qu'il n'y a pas de pénitencier où l'infamie ne soit flattée et récompensée. On ne peut pas, en effet, être mouchard sans être scélérat; et les gardiens ont besoin de mouchards précisément.

Dès qu'il se sentit libéré de la surveillance du boiteux et de plus, grandi en autorité et en grade, Nicolas recommença vis-à-vis du pauvre Cesarino une véritable persécution de prévenances équivoques, de familiarités honteuses et de fausses protestations d'amitié qui ne se souciaient plus de masquer le plus ignoble des desseins.

Ainsi commença pour le jeune homme une triste période d'angoissantes incertitudes et d'humiliations qu'il n'avait pas encore connues jusqu'à ce jour. Repris tout entier par ses velleités libertines, le « millionnaire » comblait plus que jamais le pauvre garçon de caresses équivoques et de petits présents infamants qu'il accompagnait maintenant, et continuellement, de la manifestation de son désir, préoccupé qu'il était avant tout de troubler et de corrompre peu à peu sa pureté morale, en lui rendant familière, malgré lui, et sans cesse, la dépravation d'une pensée obscène. Il profitait aussi de la timidité inexpérimen-

tée du jeune homme pour imposer chaque jour plus violemment sa volonté à la sienne, pour le dominer par la prépondérance de sa force, pour se rendre maître de son âme, se réservant de choisir le moment opportun pour accomplir son œuvre d'abjection et de vice.

Cesarino frémissait, et n'osait pas cependant se révolter; et, peu à peu, en dépit de sa répugnance et de son effroi, il se trouvait entraîné vers l'abîme. Il est nécessaire de dire, toutefois, que son dégoût était beaucoup plus le résultat de l'antipathie que lui inspirait son persécuteur que le fruit d'une révolte morale. En effet, pour que ce dégoût existât chez Cesarino, il eût fallu qu'il eût l'âme préparée à estimer toute la gravité de l'outrage dont il était menacé ou, mieux encore, qu'il eût déjà conçu presque naturellement, l'horreur de ce vice, grâce à une éducation familiale soignée, qu'il n'avait certes pas reçue. Au contraire, rien de tout cela. Libre, il n'avait jamais pensé à des turpitudes semblables, il n'en avait jamais entendu parler, ni n'avait même soupçonné qu'elles pussent exister. Aussi, tombé brutalement, et tout à fait neuf, dans l'immonde réalité, il s'en trouvait plus étonné qu'irrité; et n'eût été l'antipathie invincible que lui inspirait Nicolas, et la suspicion qu'éveillait la fausseté marquée sur le visage de cet homme, peut-être même n'aurait-il jamais pu juger nettement l'ignominie dans laquelle son abominable compagnon s'efforçait de le précipiter.

Un jour où Nicolas était sorti de l'atelier pour vaquer à ses occupations de chef-artisan, le jeune homme qui, quelques minutes auparavant avait été, de sa part, l'objet d'une scène immonde de jalousie, parce qu'il avait plaisanté avec un compagnon de travail,

se tourna vers ses voisins, se plaignant ouvertement et protestant contre la tyrannie qu'il lui imposait.

— Mais que veut donc de moi, ce lâche? — répétait-il presque en pleurant — Qui lui donne le droit de me traiter ainsi? Si c'était mon père, ou mon frère aîné, passe encore. Mais que je parle avec celui-ci ou avec celui-là, qu'est-ce que cela peut lui faire, à lui? S'il ne s'arrête pas, un de ces jours, je recours au directeur!

— Très bien! — s'écria railleusement le « poète ». — Et ainsi tu commenceras bientôt ta carrière de charogne (1). Rappelle-toi bien cependant que ce défaut ne va presque jamais sans celui de...

Et il lui dit une outrageante turpitude, comme il faisait souvent. Le garçon n'y prêta pas attention, frappé qu'il était seulement par les premiers mots proférés par le « poète ».

— Mais pourquoi charogne? — protesta-t-il —. Vais-je m'occuper de choses qui ne me regardent pas? ou raconter ce qui n'est pas? Qu'il me laisse en paix, Nicolas, et il verra bien que de mal, moi, je ne lui en ferai jamais!

— Mais c'est du bien qu'il te veut — s'écria à son tour le Milanais, riant grossièrement lui aussi —. Il te veut pour putain, voilà tout... Quoi d'étonnant, d'ailleurs? Ici, vous autres, imberbes, vous êtes nos femmes, ni plus, ni moins; et il est naturel qu'il en soit ainsi. C'est peut-être moi qui ai près de quarante ans, et le poil déjà dur et piquant comme les soies d'un porc, qui devrais faire la pucelle là-dedans? Faute de femelles, il est donc juste que ce soit vous qui fassiez les femelles, si juste, qu'il n'arrive jamais une rixe au bague, jamais une seule, sache-le bien, qui n'ait pour motif ouvert ou caché une

(1) Mouchard.

question d'amour. Aussi, si tu te révoltes et que tu ailles réclamer chez le directeur, tu es une charogne, ni plus ni moins. Une femelle courtisée doit résister par elle-même, et non pas moucharder les autres. Si tu ne veux être la putain de Nicolas, c'est bien, si tu veux pas, révolte-toi, et plante-lui un tranchet dans le ventre : car c'est ainsi, et pas autrement que se défend la femme poursuivie dans son honneur.

Cesarino encore timide, et presque enfant, n'osait pas suivre ce conseil ; mais il ne voulait pas davantage céder à l'arrogance ignominieuse du maître artisan. En lui résistant et en le repoussant, il espérait finir par le lasser sans avoir besoin de recourir à la violence. Mais, loin d'abandonner la lutte, Nicolas s'entêtait et s'acharnait : son mauvais désir se transformait en rancune et en haine. Et comme il arrive souvent, jusque dans la société, entre méchants qui courtisent sans succès une femme, il se vengeait en diffamant l'objet de son désir, et rassasiait ainsi, sinon sa passion, du moins sa rancune. Si bien que dans tout le pénitencier le bruit s'était déjà répandu que Cesarino était un garçon ignoble et dépravé, et une pareille opinion trouvait aisément crédit dans ce milieu méchant et corrompu, toujours plus enclin à croire au mal qu'au bien.

Cesarino souffrait, et il souffrait chaque jour davantage. Sa santé non plus, n'était pas bonne : il était affligé maintenant d'un violent catarrhe viscéral qui lui causait d'abondantes pertes de sang. Le médecin, à qui il avait demandé en grâce une nourriture plus digestible, avait haussé les épaules en bougonnant :

— Catarrhe viscéral ! mais qui n'en a pas ici ? Vous êtes environ six cents et, d'après vous, je devrais donner à tous le régime d'infirmerie. Mais, vous com-

prendrez comme moi, que c'est là chose impossible : l'Administration courrait à la faillite.

Et il avait tourné le dos, en lui ordonnant deux cachets de bismuth. Méchanceté de sa part? Non, bien certainement. Il disait la vérité : il se trouvait sans cesse contraint de concilier la possibilité avec la nécessité — deux choses fréquemment en antithèse. Ainsi récemment, durant une grave épidémie d'influenza, il avait dû laisser ses soixante ou quatre-vingts malades quotidiens presque abandonnés à eux-mêmes, sans médicaments, sans autres aliments que les pois chiches mal cuits et le pain vermineux de la prison. Son cœur, certainement, avait souffert en voyant mourir plusieurs, comme des chiens, sur la fétide paillasse déposée sur le plancher. Mais où était sa faute à lui, si l'État ne lui fournissait pas les moyens nécessaires pour sauver ces misérables vies humaines? Et ne voyait-il pas chaque jour du reste, épidémie à part, des arthritiques croupir dans l'humidité de la sparte, des phtisiques à bout cracher leurs poumons au milieu de la poussière mortelle des ateliers de tissage et, à côté, de jeunes imberbes rester forcément jour et nuit en contact avec eux, dans la certitude presque absolue d'être atteints par la contagion mortelle? Que pouvait-il faire, lui misérable médecin de bague, si la société humaine se montrait aussi barbare?

Affligé moralement et déprimé physiquement, Cesarino dépérissait donc à vue d'œil. Mais personne ne le plaignait pour ça; personne ne tentait de le secourir. Les souffrances, dans le pénitencier, sont si cruelles pour tous, que l'on n'a pas le temps de s'occuper de celles d'autrui. La plupart, d'ailleurs, le voyant pâle et abattu, ricanaient même et ne ménageaient pas à son adresse les propos obscènes.

— Il est amoureux... ce sont les excès qui le font

dépérir. Ah! c'est loin d'être un catarrhe viscéral. Nicolas le connaît bien, le remède qu'il lui faudrait!

Et ils envoyaient encore d'autres lazzis ignobles, car, avec cette espèce d'insensibilité psychique, qui est le fruit de l'infélicité et de la solitude morale, c'était à qui dirait les pires. Jour par jour, Cesarino apprenait ainsi à mieux connaître « les galères » et à mesurer la profondeur de l'abîme dans lequel il était tombé. Ce n'était plus le jeune homme timide et bien élevé d'autrefois : il avait appris à blasphémer, il parlait argot, et prisait continuellement du tabac — le seul vice que le règlement permît aux prisonniers. Ce vice il l'avait déjà si fortement imprimé en ses sens privés de tout autre plaisir, qu'à peine avait-il mis de côté, grâce à son travail, les quelques centimes nécessaires, il avait demandé et obtenu la faveur de pouvoir se procurer une des grossières tabatières fabriquées dans le pénitencier même, et que tous ses compagnons possédaient. Certes, il était bien loin alors de soupçonner que ce modeste désir allait être pour lui la cause des plus âpres malheurs.

Un jour, en effet, tandis qu'il lavait l'écuelle dans laquelle il venait de manger la soupe quotidienne, il s'entendit appeler au guichet de la porte par le gardien du magasin.

— C'est vous qui avez demandé à acheter une tabatière?

— Oui, monsieur.

— C'est bien. La voici.

Il dit, et déposa avec force, sur le barreau transversal du grillage, une tabatière de celluloïd, puis tourna le dos sans plus attendre. Le jeune garçon, qui avait encore les mains mouillées, s'essuya en hâte, et accourut tout joyeux. Mais, il avait à peine soulevé le couvercle, qu'il s'aperçut que la petite

charnière de laiton, chargée de le maintenir, était cassée.

— Gardien, gardien!

Il s'était accroché à la grille, appelait à forte voix le geôlier qui venait de tourner le dos. Mais celui-ci feignant de ne pas l'entendre — comme font presque toujours, par nonchalance ou par dédain, tous ses semblables — bien loin de revenir en arrière, se hâtait au contraire de descendre les escaliers. Toutefois, les cris de Cesarino, et les coups qu'il donnait dans la porte, finirent par appeler l'attention du gardien de service.

— Eh bien? que voulez-vous?

— Regardez! s'écria Cesarino. Le garde-magasin m'a apporté une tabatière cassée.

— Vous deviez le lui dire immédiatement.

— Comment faire, s'il s'est enfui?

— Enfin, c'est bon. Je vais vous faire appeler chez le gardien-chef.

Quelques minutes après, en effet, le jeune homme était en face de « deux mille cinq cent » et lui exprimait ses plaintes. Mais ce dernier ne lui laissa même pas le temps de finir.

— Comment! s'écria-t-il en s'emportant, vous auriez l'impudence d'oser dire que le gardien vous a remis une boîte cassée?

— Je vous le dis, parce que c'est vrai — insista Cesarino. — Mes quatre compagnons peuvent en témoigner.

— Le témoignage de quatre détenus — répliqua le gardien-chef grossièrement — c'est bon pour essuyer la semelle de mes bottes.

— Demandez au gardien de la section, alors!

— Le gardien de la section, vous l'aviez appelé après avoir cassé la boîte vous-même. Vous êtes un calomniateur et un sot plaisant... D'ailleurs en voilà

assez : ou avouez de suite votre faute, ou je vous fais punir de vingt jours de lit de camp.

Blême et irrité, Cesarino ne répondait pas.

— Allons! décidez-vous — conclut le gardien-chef en jetant la tabatière sur la table, devant le détenu — La voulez-vous, telle qu'elle est, ou non?

— Je la prends — répondit le garçon d'une voix tremblante de colère — je la prends pour ne pas être puni. Mais que puis-je en faire, d'une tabatière sans couvercle? Tenez... autant vaut que je la casse tout à fait, puisqu'il me faut la payer pour rien.

Et l'ayant jetée à terre, il la piétina avec rage, la réduisant en morceaux.

— Gardiens! — criait furibond « deux mille cinq cent » — gardiens!... Liez-le sur le lit de force!

Quatre ou cinq geôliers étaient déjà accourus et avaient empoigné le jeune homme par les bras.

— Pardonnez-moi, monsieur le chef! — implora, d'une voix presque pleurante Cesarino épouvanté et se faisant humble. Pardonnez-moi. Je suis malade, je perds du sang depuis deux semaines... C'est la maladie, qui me rend impatient ainsi!

— Liez-le!... liez-le!... continua à crier le gardien-chef en grinçant des dents. A quelle maladie, à quelle perte de sang voudrais-tu donc me faire croire? Me crois-tu assez sot pour ajouter foi à tes bouffonneries? La force pour te révolter, tu l'as bien celle-là, n'est-ce pas canaille?

Cependant qu'il criait de la sorte, mêlant injures et menaces, les geôliers entraînaient déjà le garçon dans l'escalier en colimaçon du souterrain, où était le lit dit *de force* : — véritable lit de Procuste, où le malheureux torturé est contraint de demeurer éternellement sur le dos, dans la plus absolue, dans la plus douloureuse immobilité. De grosses lanières de cuir lui écrasent la poitrine et le ventre contre le

fond du lit, et de pesants anneaux lui tirent les bras et les pieds. Cesarino se rappela avec terreur que souvent ses malheureux compagnons avaient subi cette torture pendant vingt, trente, soixante jours de suite, sans une minute même d'interruption — recevant de la main d'autrui le peu de nourriture qui leur était offert, et soulageant, liés encore et toujours, jusqu'aux besoins de leur corps par un trou percé dans le lit. Il se souvint même qu'un malheureux Romain, un certain M., avait subi pendant six mois continus ce supplice qui l'avait conduit au terme de sa vie. Le dos du pauvre malheureux, lui avait-on dit, n'était plus qu'une horrible plaie dans laquelle, sous les fesses, fourmillaient les vers.

Quant à lui, tout tremblant d'émotion, il était à peine lié sur le lit de douleur qu'il vit entrer dans la cellule un homme, qui abritait son visage derrière une couverture qu'il portait déployée et tendue en avant par ses deux mains levées en l'air. Bien qu'il ne pût pas, comme je l'ai dit, apercevoir sa figure ainsi dissimulée, il reconnut en lui, par sa démarche et la façon même de son pantalon, le gardien-chef abhorré. Celui-ci, tendant toujours avant la grossière couverture déployée, s'approcha de Cesarino; et, la lui ayant jetée sur la figure, il commença, sans dire un mot, à l'assommer de coups sur la tête, dans les côtes et sur la poitrine.

VIII

LA CALOMNIE

Le lendemain matin, le médecin parcourant le pénitencier dans sa visite quotidienne, aperçut le garçon lié et ordonna de le dégager aussitôt pour raisons de santé. Cesarino comprit trop bien que ces motifs masquaient surtout des raisons de pitié. Satisfait cependant de voir mettre fin à sa torture, il ne songea nullement à faire constater par le médecin les « piquûres de moustiques » qui lui avaient contusionné et meurtri la tête et le buste.

Et la triste vie de tous les jours recommença, toujours plus douloureuse et plus âpre. Dans l'atelier des cordonniers rapiécieurs croissaient de jour en jour le malaise et les rancunes réciproques, motivées presque toutes par la méchanceté de Nicolas; et cela surtout à l'endroit du pauvre jeune homme, contre qui « deux mille cinq cent » avait recommencé, quoique sous une forme différente, l'ancienne persécution. La méchanceté innée de cet homme avait été, du reste, précisément en ces derniers jours, exaspérée par un autre fait. Un détenu d'esprit fort, lassé des violences continues dont il était victime de la part de l'administration des prisons, s'était fermement résolu à supporter toutes les adversités, et même toutes les représailles, pour obtenir enfin justice. A cet effet, après s'être recommandé audacieusement au juge d'instruction qui, de temps en temps, mettait les pieds dans le pénitencier, et avoir menacé de s'adresser au ministre s'il ne lui était pas donné satisfaction dans sa demande, il avait enfin obtenu, à travers mille

difficultés et vexations, l'autorisation — que lui reconnaissait la loi — d'écrire une lettre cachetée au directeur général des prisons.

Dans cette lettre, il faisait brièvement l'histoire de son propre martyre et de celui de ses compagnons; et il suppliait Son Excellence de daigner envoyer un inspecteur pour vérifier les faits, se déclarant tout prêt à subir joyeusement la punition dont le menaçait le règlement si les griefs n'étaient pas reconnus vrais. La lettre était partie, je le répète, grâce à la pression autorisée exercée par le magistrat sur le directeur. Or, dans ces derniers jours précisément, était arrivée la réponse — communiquée au détenu par le gardien-chef lui-même — dans laquelle Son Excellence le Directeur Général, invoqué au prix de tant de douleurs, rejetait la supplique du malheureux, affirmant avec une espèce d'ironie satanique, qu'une enquête, pour les faits dont il se plaignait, *était tout à fait inutile!*

On peut aisément imaginer quel effet produisit réponse aussi méprisante dans l'âme rancunière du gardien-chef. L'impunité était désormais un fait acquis. Les méchancetés de cet homme ne connurent plus de limites. Chaque jour, il inventait quelque nouvel affront, quelque nouvelle mesure vexatoire; et, non seulement contre le réclusionnaire qui avait tenté de se défendre dans les limites consenties par la loi, mais même contre les autres — contre les innocents.

Sachant combien il est amer pour qui que ce soit d'être contraint à un travail inutile, il multipliait les perquisitions dans toutes les cellules dans un but uniquement vexatoire. Chaque fois que les détenus revenaient de la promenade ils trouvaient immanquablement leurs vêtements sens dessus-dessous, les lettres des parents jetées en désordre sur le plancher,

la paillasse éventrée. Il réduisit le temps de l'« air » d'une heure à une demi-heure seulement; il interdit d'une façon absolue dans les ateliers de bouger de sa place, et de lire même si le travail venait à manquer. Il commença à faire retirer les chaussures aux détenus, sous prétexte de les fouiller, d'abord une fois par jour, puis deux, puis trois, puis cinq; il gardait par devers lui la correspondance, pour la retarder de huit, de dix, et parfois même de vingt jours, en dépit de la souffrance morale inénarrable de tous ces pauvres malheureux qui n'étaient déjà autorisés à écrire à leurs familles, quelques lignes à peine, qu'une seule fois tous les trois ou quatre mois. Il confisqua tous les gilets qui appartenaient en propre aux prisonniers, et qui étaient le plus souvent leur unique protection contre le froid; il ordonna aux détenus de se coucher avec le soleil encore haut; il défendit sévèrement à qui que ce soit de parler le matin et le soir, et même de saluer les compagnons. Sans cesse, il inventait de nouvelles vexations, avec une fertilité phénoménale de garde-chiourme modèle : un jour, il ordonnait aux gardiens de supprimer toutes les bretelles; un autre jour, il faisait disparaître des cloisons des cellules, où ils avaient toujours été suspendus, les portraits tolérés aux détenus par le directeur — de leurs parents; un autre encore, il faisait arbitrairement diminuer la ration de soupe prescrite des deux tiers. Et tout cela, bien entendu, pour se procurer le plaisir de féroces répressions à toute parole de plainte : un détenu, pour avoir dit en parlant avec un compagnon : « maudit soit le bagnet », ramassa six jours de punition; un autre (un tailleur) pour s'être servi d'une aiguille de l'administration, qu'il tenait en main, pour remplir de coton une dent gâtée qui lui faisait mal, *en ramassa trois* (1). Il fit

(1) Authentique.

punir d'un mois d'isolement un détenu qui lui apporta une poignée de gros vers trouvés dans le pain; et avec une égale férocité, un autre qui se permit de solliciter de lui, à différentes reprises, la faveur d'être arraché à l'oisiveté.

Les détenus employés aux écritures entendant un jour pousser des cris dans le préau, se mirent un moment aux fenêtres, et virent les gardiens qui rouaient de coups un malheureux : ils furent, eux aussi, conduits au cachot pour apprendre à ne pas être curieux. Le même sort échut à un détenu qui s'était approché de la grille de son cubicule en entendant jurer le gardien de la section : son collègue, chargé de la surveillance de l'infirmerie, n'avait rien trouvé de mieux que de cacher, debout, derrière la porte, le cadavre d'un détenu qui devait tomber entre les bras du gardien au moment où celui-ci ouvrirait : d'où blasphèmes de l'un, et les rires de l'autre. Seuls, les mouchards étaient favorisés par « deux mille cinq cent ». Il poussait la protection jusqu'à soustraire la moitié des vivres achetés par les détenus avec les quelques centimes, fruit de leurs souffrances et de leur sang, pour les offrir effrontément à ceux qui, mouchardant leurs compagnons de douleur, l'aidaient de la sorte dans son horrible métier. Aussi un très grand nombre préférerait-il se priver du nécessaire, et vivre uniquement d'un peu de pain sec, plutôt que de payer aux mouchards cet involontaire et unique tribut.

Un jour, pendant que les tisseurs travaillaient, le balayeur commença à nettoyer les parois de la pièce et les saillies des murs avec un balai, soulevant ainsi une poussière très épaisse. A un détenu qui le lui reprochait, en lui faisant observer qu'il y avait dans l'atelier des malades de la poitrine, et que ce travail

pouvait se faire beaucoup mieux quand la chambrée était à la promenade, il répondit :

— Parfait! Les poussières, c'est donc moi qui devrai les manger, et les autres non? Mais que m'importent les malades? Crève qui veut!

Le gardien qui entendit le dialogue, fit un rapport : « deux mille cinq cent » fit punir le détenu qui s'était plaint, et loua l'autre qui avait le principal mérite d'être un mouchard.

De semblables faits, il en arrivait tous les jours, et aucun recours, aucune réclamation n'était possible pour les torturés que l'on maintenait — précisément pour les priver de toute défense — si jalousement loin du monde. Les gardiens, même ceux d'un naturel bénin, obéissaient aveuglément, et ils n'auraient pu faire autrement, sans devenir victimes à leur tour, et cela, sans le moindre avantage pour qui que ce fût.

— Ah! oui, par exemple, ici, c'est bien vraiment l'enfer! soupiraient parfois les détenus entre eux. Et il est bien autre que celui dont on parle, dans le monde de l'au-delà!

Cesarino, particulièrement haï par le gardien-chef, était naturellement l'une des victimes persécutées avec la plus assidue méchanceté. Depuis de longs mois, il n'avait pas revu sa vieille maman, et la pauvre femme, qui soupirait de le revoir, lui écrivit un jour qu'elle allait venir. Elle se prévalait là du droit — que lui reconnaissait la loi — de voir son enfant, *pendant une demi-heure au plus, une fois tous les six mois* (1).

(1) Paroles textuelles du règlement. Comme on le voit, le législateur est bien digne de cette race d'agents qui se trouve peinte ici, d'après nature, parce que prise sur le vif, dans « deux mille cinq cent ».

Pour subvenir aux frais d'un très long voyage, l'infortunée mère s'était nécessairement, pendant de nombreux mois, ôté le pain de la bouche. A la nouvelle de l'arrivée de sa maman, — Cesarino vint supplier le directeur qu'il voulût bien, au lieu de la lui laisser voir seulement à distance, dans le parloir (ainsi que le prescrit le règlement si humain!), de lui permettre au moins de l'embrasser. Le directeur allait accéder à son désir, quand une opportune intervention du gardien-chef arrêta la concession sur ses lèvres.

Le parloir était si obscur (il n'était éclairé, en effet, que par une toute petite fenêtre ouverte sous un portique interne) qu'on n'y aurait même pas vu pour blasphémer. C'était une pièce divisée en trois compartiments ou, pour être plus précis, en trois trous : l'un, au milieu, où se tenait le gardien, et les deux autres (munis l'un en face de l'autre de petites fenêtres, armées de barreaux et d'un grillage métallique très resserré) où entraient les malheureux appelés à converser. A travers tous ces obstacles, le jeune garçon entendait bien sa maman parler et pleurer à deux ou trois mètres de distance, mais il ne pouvait discerner son visage, soit en raison de l'obscurité du milieu, soit parce que caché par toute cette ferraille : si bien que la pauvre femme, qui avait tant attendu et tant souffert pour revoir et reconforter son malheureux fils dut, au bout de quelques minutes d'entretien à distance, s'éloigner de lui, sans l'avoir vu ni embrassé, le cœur brisé et plus déçu que jamais (1).

(1) Que la civilisation moderne se résigne encore présentement à de semblables scélératesses, cela paraît chose impossible. Mais ce n'est pas seulement là la faute de l'immonde argousin qui dicta, en d'autres temps, le Règlement

L'immense tristesse de cette entrevue, et le poignant spectacle de la douleur maternelle ravivé dans son cœur, firent pleurer Cesarino pendant plusieurs jours de suite. Il ne pouvait plus penser à sa chère maman sans se sentir la gorge étreinte par les sanglots. Il était devenu plus nonchalant, — plus taciturne, plus revêché que jamais; et la cruauté de ses bourreaux ne diminuait pourtant pas. Nicolas, qui avait perdu désormais toute illusion de réaliser avec lui ses ignobles intentions, le haïssait et le vexait chaque jour davantage; et usant de la faculté qu'il avait de circuler librement à travers la prison, il allait le diffamant, partout et sans cesse, par toutes les calomnies les plus raffinées et les plus obscènes. De cela, le jeune homme n'avait pas une connaissance précise. Toutefois, il s'en trouvait quelque peu informé par les coups d'œil moqueurs et les quolibets injurieux de ses compagnons de douleur. Il en avait donc la perception et même une sorte de véritable pressentiment.

Un matin qu'il venait de se lever et qu'il prêtait l'oreille dans l'attente du gardien qui lui ouvrirait la porte, comme d'ordinaire, pour descendre de sa cellule dans l'atelier des cordonniers raccommodeurs, il remarqua, à son grand étonnement, que l'agent, qui avait ouvert les portes voisines, où dormaient ses compagnons, passait au delà et s'éloignait sans ouvrir la sienne.

Le fait était nouveau. Il crut tout d'abord à quelque singulier oubli; il patienta et attendit. Mais voyant qu'il ne revenait plus sur ses pas, il frappa à la

des prisons, mais bien de tous ceux qui, préposés par l'Etat à la garde des détenus, publient pour satisfaire leur sotte vanité, des « Bulletins de discipline des prisons », et qui laissent ensuite subsister ces hontes dont le moyen âge lui-même n'a pas connu l'infâme raffinement.

porte pour appeler l'attention de l'agent de service. Celui-ci, en effet, s'approcha et ouvrit le guichet.

— Que voulez-vous?

— Vous avez oublié de m'ouvrir.

— Je ne vous ouvre pas ce matin.

— Non? et pourquoi?

— Parce qu'on me l'a ordonné.

— Et le motif?

— Le motif, demandez-le aux supérieurs.

— C'est bon. Appelez-moi donc le sous-chef.

Le gardien, pour toute réponse, lui claqua le guichet à la figure. Quelques minutes plus tard, cependant, comme cette section toute entière devait être conduite au promenoir, on lui ouvrit la porte à lui aussi. Seulement, au lieu de le faire descendre vers le préau habituel réservé aux cordonniers rapiécieurs, on l'achemina sur un côté du préau où, dans des trous sans toit, prenaient « l'air » les reclus.

Cesarino s'en étant aperçu s'approcha, son béret à la main du sous-chef qui, au fond de l'escalier assistait au défilé des détenus.

— Pardon, monsieur le sous-chef. Comment se fait-il que ce matin l'on ne m'envoie pas au travail?

— Parce que cela me plaît!

Stupéfié de cette réponse faite sur un ton ironique, Cesarino essaya de protester. Le gradé lui coupa la parole avec arrogance :

— Si cela ne vous convient pas, réclamez au gardien-chef.

— N'en doutez pas, j'irai. Quel mal ai-je fait, pour que l'on me retire du travail sans aucun motif?

Pareille mesure lui déplaisait, non seulement en raison de la vexation qu'elle portait apparemment en elle-même, mais aussi du fait que les douze centimes que lui procurait chaque jour son métier de rapiécier lui servaient à varier de temps à autre, par l'acqui-

sition d'un peu de dessert, l'écœurante nourriture de la prison.

Deux heures après, il était devant le gardien-chef. Interrogé, « deux mille cinq-cent » répondit mi-brutal, mi-railleur :

— Quand une fille a été déshonorée, on l'envoie à la campagne pour lui ôter tout commerce avec les hommes. C'est la même chose que j'ai fait pour vous!

— Mais qu'ai-je à voir dans les propos que vous tenez? demanda Cesarino en pâlisant.

— Certes, que vous avez à y voir, répondit le gardien-chef en le congédiant avec un geste de brute. Si c'est le libertin et la salope que vous vouliez faire, vous deviez commencer par conserver votre liberté ailleurs. Croyez-vous peut-être que le pénitencier soit un bordel? Allez, remerciez-moi de ne pas vous mettre au cachot sans plus tarder.

Rentré dans sa cellule, le jeune homme se répéta à lui-même et retourna dans tous les sens, pendant tout le jour, les étranges paroles qu'il avait entendues; et plus il les méditait, — plus elles lui semblaient explicites et claires. Evidemment, on l'avait isolé le croyant affecté d'un vice infâme : ce qui était, à la fois, une injustice et une calomnie. Vers le soir, lors du mouvement — c'est-à-dire à l'heure où se font les changements de garde et où prennent leur service ceux à qui est confiée la surveillance de nuit — il entendit dans le corridor la voix d'un vieil agent, aimé de tous les prisonniers pour son caractère affable et bon, et, précisément pour la même raison, méprisé par les supérieurs qui le tenaient pour un incapable. Quand le garçon, au tintement des clefs, le sentit près de sa cellule, il frappa tout doucement à la porte, l'appelant par son nom à voix basse.

— Monsieur Canelli! monsieur Canelli!

— Que veux-tu, *vingt-et-un*? dit le gardien en entr'ouvrant le soupirail.

— Voyez ce qu'ils m'ont fait? Sans aucun motif ils m'ont retiré du travail.

— Il y aura eu un motif, répondit le vieux pour le consoler. Que t'a dit le gardien-chef?

Cesarino lui répéta les propos proférés le matin par « deux mille cinq cent ». Son esprit troublé et agité ne réussissait pas encore à en découvrir la signification et la portée.

— Qu'aura-t-il voulu dire, monsieur Canelli?

— Il a voulu dire... il a voulu dire... que tu t'es fait une bien vilaine renommée, mon garçon. Il se peut que ce ne soit pas vrai, je le sais. Le bague est dégoûtant, et tous les on-dit y trouvent crédit. Quant à moi, j'en prends et j'en laisse. Mais n'empêche que Nicolas s'en va le dire çà et là, et que ceux qui m'en ont parlé seraient tout prêts à mettre leur main au feu.

— Et que me conseillez-vous de faire, Monsieur Canelli?

— Rien. Sois sérieux, montre-toi homme, ne te confie à personne, et peu à peu ce bruit se dissipera.

— Mais si Nicolas continue à me persécuter?

— Nicolas ne te verra plus. On ne te remettra certainement pas avec les rapiécieurs. Et si même on te propose d'aller dans un autre atelier, crois-moi, refuse et reste seul ici.

— Je souffre tant, monsieur Canelli! et je suis si fatigué du régime de la prison! Ici, je meurs de faim et de mélancolie. Au moins, je me distrais en travaillant et, avec les douze centimes que je gagne, je puis m'acheter quelque chose.

Le gardien haussa les épaules.

— Fais comme tu veux. Mais maintenant que tu t'es acquis cette mauvaise réputation, tu seras tour-

menté partout où tu iras. A supposer que tu réussisses à changer de pénitencier, cette renommée te suivra, sois-en sûr, dans ta nouvelle résidence. Crois-en la vieille expérience que j'ai acquise avec les ans dans ces milieux infâmes : reste tranquille et supporte ton mal, tout seul, en silence. Un peu de souffrance aujourd'hui te sauvera de mille malheurs demain!

Cesarino se tut, mis il ne fut point convaincu. Pourquoi se taire s'il avait raison? Pourquoi se résigner à cette tache d'infamie? Il voulait se défendre, comme c'était son droit; et certes, il se serait défendu. Le lendemain matin, en effet, après une nuit passée dans l'insomnie et la rage, il demanda à parler au médecin de l'établissement. Celui-ci vint bourru et revêché comme toujours, suivi du gardien attaché à sa personne et du cortège des détenus infirmiers qui l'accompagnaient partout.

— Monsieur le Docteur, je veux que vous me visitiez, lui ordonna ex-abrupto Cesarino, aussitôt qu'il l'aperçut d'une voix tremblante qui révélait clairement la rancœur.

— Pourquoi?... Que ressentez-vous?

— Rien... je me sens très bien — dit le jeune homme en rougissant maintenant et en hésitant. Mais on m'a taxé d'un vice... d'un vice immonde, et je veux que vous me visitiez en présence de tous, pour attester publiquement si c'est vrai ou non.

— C'est bien, déshabillez-vous — répondit le médecin en poussant grossièrement un énorme soupir que l'on eût pu prendre pour le bâillement d'un soufflet. Evidemment, ce genre de prières, n'était pas nouveau pour lui, dans la prison.

Au bout d'une minute, Cesarino était couché tout nu, à plat ventre, sur le lit de camp. Le docteur tourna à peine les yeux sur lui, sans le toucher. Il se

pencha et se releva : un dieu lui-même n'aurait pu juger de rien en un espace de temps aussi bref.

— C'est bien, grogna-t-il impoli, moqueur. Ce qui a été dit de vous, n'est pas vrai. Vous êtes content maintenant, n'est-ce pas ?

Et il sortit, lui tournant le dos sans plus attendre. La visite, faite de la sorte, avait toute la valeur d'une pure plaisanterie. Aussi, une heure plus tard, — le jugement médical courait déjà de bouche en bouche ; mais personne n'y croyait.

— Le médecin répond toujours de la sorte, disait l'un. Il le fait pour éviter les commérages.

— Jamais de la vie ! — interprétait malicieusement un autre. — C'est tout simplement qu'il ne comprend rien de rien. On ne peut même pas appeler cela un médecin ; c'est à peine un vétérinaire !

IX

LA MUTINERIE

La visite du médecin laissa Cesarino désappointé. Il finit par se dire que la seule personne qui fût bonne dans le pénitencier était le directeur, et qu'il ne pouvait attendre justice que de lui.

Au reste, il était encore imbu de ses idées de citoyen libre, accoutumé à obtenir satisfaction dans tous les cas, à se défendre publiquement, à demander appui à ses semblables, qu'ils fussent magistrats, journalistes, ou même de simples inconnus. Il ne savait pas encore que tout détenu doit apprendre peu à peu, au prix de la douleur et du sang; à savoir : qu'à la tête du pénitencier peut parfaitement se trouver une personne bonne, une personne juste, mais que la liberté et la justice en de tels lieux ne règnent jamais. Le directeur, même quand il est digne de la charge qu'il exerce — doit compter avec la volonté du Directeur Général qui contrarie toujours la sienne, connaître les prisonniers à travers les renseignements, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent mensongers, des gardiens et de leur chef; — et surtout naviguer à l'aveuglette dans le *maremagnum* de toutes les passions impures qui fermentent dans les maisons de châtimens, entre gens que l'infélicité et la souffrance continues rendent méchants, faux, envieux, calomnieurs.

Cesarino avait à peine exprimé au directeur de la prison sa ferme résolution d'accuser en justice son calomniateur qu'il bondit sur sa chaise.

— Mais vous êtes fou, mon garçon, s'écria-t-il scandalisé. Voudriez-vous donc importuner les magistrats pour une telle bêtise?

— Certes, vous vous en moquez, vous, qu'une aussi mauvaise renommée puisse courir sur mon compte?

— Bah! quelle misère! répartit le directeur, sincèrement dégoûté. Mais où vous croyez-vous donc? avez-vous oublié que vous êtes dans une prison?

— On peut être prisonnier, et même coupable de complicité pour homicide, sans être de passifs sodomistes — répartit le jeune homme dont la langue se trouvait déliée par la colère. — Que feriez-vous vous-même, dans mon cas?

— Dans votre cas, avant tout... de ces comparaisons-là, je n'en ferais pas. Mais pourquoi voulez-vous donc porter en dehors du pénitencier de pareils cancans? Est-ce pour faire rire les gens? est-ce pour donner au public, je ne sais qu'elles idées de ces lieux... de vos habitudes... de votre directeur qui est dans l'obligation d'empêcher de semblables obscénités?

— Ainsi..., vous m'interdisez de porter plainte, comme je le désirerais?

— Je ne puis pas vous l'interdire, répondit le fonctionnaire hésitant, et en proie au plus visible mécontentement. La loi vous donne le droit d'écrire à l'autorité judiciaire, et assurément je ne vous l'enlève pas... Mais je vous exhorte à réfléchir, mon ami... Vous ennuyez les magistrats, vous dégoûtez le directeur... vous tapez sur les nerfs des gardiens qui n'aiment pas voir exposer toutes ces ordures... et tout cela pour quel profit? Zéro, absolument zéro! Si vos compagnons veulent dire du mal de vous, allez donc leur retenir la langue!

— Mais alors pourquoi le médecin ne m'a-t-il pas visité sérieusement? Pourquoi le gardien-chef m'a-

t-il traité comme une fille déshonorée? et maintenant je devrai encore rester là, sans obtenir satisfaction d'aucun côté, résigné comme un coupable?

La discussion se prolongea encore quelques instants, puis Cesarino fut congédié. Mais, le lendemain matin, quand le sous-chef entra dans sa cellule pour la visite matinale, il demanda une feuille de papier pour écrire au Procureur du Roi.

Il s'attendait à se la voir refuser, bien que le directeur lui eût avoué qu'il avait parfaitement le droit d'écrire. Aussi, grand fut son étonnement quand peu après midi, on lui apporta la demi-feuille réglementaire, la fameuse feuille qui devrait servir au détenu, une fois tous les trois ou quatre mois, pour exprimer son affection à sa famille et qui, avec les lignes rigoureusement comptées, et occupées presque entièrement par des espaces noirs ou blancs, sur lesquels il est rigoureusement interdit d'étendre la matière écrite, semble inventée par un esprit malin pour se moquer de la douleur et de la tendresse des misérables reclus.

Cesarino libella immédiatement sa plainte, la remit et, satisfait, attendit la visite du magistrat, ou au moins la notification d'un acte quelconque.

Une semaine passa, puis deux... toujours rien. Le jeune homme commença à se sentir en proie à une obscure inquiétude. Et si la demande n'avait pas été transmise?... Il y repensait cinquante fois par jour, avec l'obstination d'un maniaque; et il finissait toujours par se persuader que pareil soupçon n'était pas plausible. Il y avait, au contraire, la promesse du directeur, et il y avait la volonté explicite de la loi. Cependant les semaines continuaient à passer. Un jour, finalement, il interrogea le sous-chef.

— Parbleu! s'écria ce dernier. Je m'en souviens

très bien. C'est moi-même qui ai transmis votre requête au directeur dès que vous me l'avez remise.

Pendant quelques jours, Cesarino demeura plus calme. Puis, voyant que de son rapport il ne semblait toujours rien résulter, il finit par demander une autre audience au directeur. Mais peu s'en fallut que ce dernier ne se déclarât offensé en l'entendant oser lui demander s'il avait bien transmis sa plainte.

— Mais pour qui me prenez-vous donc ? s'écria-t-il. Allez, si vous me l'avez envoyée, je l'ai certainement transmise, que diable !

— Mais comment se fait-il alors que personne ne me réponde ?

— Est-ce que je le sais, moi, mon enfant ? Ils ont tant à faire, les magistrats ? Croyez-vous, par hasard, qu'ils n'ont à penser à rien autre qu'à vos bêtises ? Ils répondront, soyez-en sûr, ils répondront.

Cesarino rentra dans sa cellule convaincu et satisfait. Cet homme, si honnête et si bon, ne pouvait pas mentir ; il n'était pas capable d'une trahison. L'attente résignée recommença. Mais, un mois plus tard, de sa plainte, il n'avait encore absolument rien su. Un jour, impatienté, il retourna à l'audience chez le directeur qui, étant bon, accordait périodiquement aux détenus la faveur de pouvoir venir s'entretenir avec lui. Un autre, pour le punir de son importunité l'aurait fait mettre immédiatement au cachot. Lui, au contraire, en entendant parler de plainte se contenta, cette fois, de tomber des nues.

— Une plainte ? et quand ?... C'est possible, mon garçon ?... Mais, oui, certainement, si vous me l'avez remise, je l'ai transmise ; là-dessus, il n'y a pas de doute... Seulement, et c'est étrange, la chose ne me revient pas du tout.

— Comment ? — s'écria Cesarino indigné — vous ne vous souvenez plus de ce que je vous ai dit ?

— Eh non, mon enfant... ou plutôt, si, un peu... j'en ai comme une vague idée... ah! avec tant de tracas, comment voulez-vous que je me souviene de tout?

— Ma plainte, donc? Elle n'a pas été transmise?

— Que puis-je vous dire? Je n'en sais rien. Il se pourrait qu'elle fût égarée. A combien de temps remonte cette prétendue diffamation?

— A près de trois mois. Voilà trois mois que je croupis dans l'oisiveté, attendant que justice soit faite.

— Et au bout de trois mois — intervint brutalement « deux mille cinq cent » qui était présent — vous venez encore embêter monsieur le directeur avec ces racontars?

— Est-ce ma faute, à moi, si personne ne me donne satisfaction? gémit Cesarino. Qu'on me sorte au moins de l'oisiveté où je meurs de faim, et qu'on me mette dans un atelier quelconque... Si l'on me montre ainsi que l'on s'est ravisé sur mon compte, je pourrai très bien oublier moi aussi.

— Dans un atelier, vous n'y mettez plus jamais les pieds — interrompit encore avec colère le gardien-chef, sans aucun regard pour le directeur, à qui il appartenait de répondre.

— Non? demanda Cesarino qui s'irritait à son tour. Et pourquoi non?

— Parce que non. Vous n'irez plus en atelier.

— Je n'irai plus? répartit Cesarino rouge de colère. — Mais que suis-je donc? Suis-je plus scélérat que les autres? plus ignoble et plus coupable que les autres? N'ai-je pas été condamné par la même loi? Que l'on ait au moins la franchise de me le dire; de quelle faute plus honteuse me suis-je rendu coupable? Monsieur le directeur... j'ai eu confiance en votre loyauté. Devrai-je au contraire, commettre une faute

en me faisant justice moi-même si personne ne veut m'entendre? Voyez si j'ai raison. Vous persistez tous dans la mauvaise opinion que vous avez de moi, et vous prétendez encore que je n'ai pas à me défendre contre la calomnie. Vous m'avez privé injustement de mon travail, et maintenant vous me refusez encore toute satisfaction, et m'empêchez de porter plainte. Si vous êtes vraiment persuadés que je suis pur de toute faute ici, vous devez me réhabiliter à la face de mes compagnons en me remettant avec eux; mais tant que vous me maintiendrez isolé comme un lépreux, vous ne ferez que confirmer la réputation de mon déshonneur.

— Le déshonneur, vous deviez le redouter quand vous étiez libre, — observa « deux mille cinq cent » avec un méchant regard.

— Prenez patience, *vingt-et-un* intervint le directeur d'un ton beaucoup plus doux. Personne ne vous veut du mal, croyez-le bien. Mais quel avantage y aurait-il pour vous à aller travailler en un lieu où vous trouveriez aussitôt méchancetés et provocations qui vous contraindraient à vous laisser aller à quelque rixe? Tenez, je pourrais plutôt songer à vous faire changer de pénitencier... Cela vous plairait-il? Seriez-vous content d'être transféré ailleurs?

— Certainement je serai content.

— Et bien, mon enfant, si vous écoutez mes conseils, je penserai de mon côté à y pourvoir pour vous. Abandonnez l'idée de la plainte, qui n'a pas de sens commun, et, dans quelques jours, je vous fais transférer dans un autre pénitencier, où personne ne vous connaîtra et où, entouré de l'estime de vos compagnons, vous pourrez reprendre votre place au travail. Dites-moi donc : vous renoncez à la plainte, n'est-ce pas? Si vous y renoncez, vous aurez tout mon appui.

Sinon... faites comme bon vous semblera. Mais vous n'en serez pas satisfait, croyez-moi.

Cesarino renonça. Mais les semaines passaient, les mois passaient, et le transfert si ardemment désiré ne venait pas. Il dut se persuader que le directeur, homme bon au fond, mais peu sérieux, manquait de parole pis qu'une putain. Un jour que le jeune homme lui avait précisément reproché à mots couverts cette habitude peu louable, il lui avait répondu en énonçant cette singulière théorie :

— Les détenus sont si pétulants que je devrais les punir tous les jours. Or, au lieu de sévir comme font certains de mes collègues, je les contente et les calme par de bonnes paroles, — et en attendant, le temps passe. Du reste, une promesse faite à un prisonnier ne saurait constituer pour personne un véritable engagement.

A part la morale de cette philosophie, il ne pensait pas que donner des illusions à quelqu'un fût le duper, et que la duperie est une insulte.

Le temps passait, c'est vrai; mais Cesarino était si las de la solitude, de l'oisiveté et de la faim, qu'il n'en pouvait plus. Il se sentait trois fois victime : victime de la calomnie d'abord, puis victime de la domination des supérieurs, qui l'avaient empêché de se défendre, victime enfin de la plus indigne des plaisanteries. Et d'y repenser cela l'irritait et le rendait mauvais : il pleurait souvent la nuit; il se faisait à lui-même des promesses extravagantes, il formulait des projets de rébellion violente, dût-il s'en suivre pour lui quelque pire malheur. Mais, au moment de les exécuter, il retardait toujours, retenu par un inconscient esprit de prudence, dont il s'étonnait lui-même. Et, au fur et à mesure que le temps passait, son juste ressentiment grandissait, ainsi que sa haine pour Nicolas, cause de tous ses maux.

Il ne l'avait jamais revu, depuis le jour où on l'avait séparé de lui, bien que le « millionnaire » en raison de ses fonctions de chef d'atelier, fût appelé à parcourir sans cesse les couloirs de la prison. Un jour, finalement, que Cesarino revenait du promenoir, il aperçut Nicolas en arrêt auprès de la porte de l'escalier. Souriant et moqueur, avec cette face hypocrite et méchante qui, dès le premier jour, lui avait inspiré une répulsion et une méfiance instinctives, l'homme l'observait.

Pourquoi s'était-il mis là, Nicolas, sinon pour jouir de sa misère, de son malheur ? Soulevé par sa rancune, le jeune homme sentit bouillonner son sang en le voyant : le rencontrer ainsi, arrêté sur son passage, lui sembla une provocation incontestable. D'ailleurs, le « millionnaire » le défiait vraiment, non seulement par son attitude ironique, mais encore par la parole murmurée pendant que Cesarino passait devant lui :

— Adieu, petite putain !

Le jeune homme ne vit plus rien et se jeta dessus. Il ne se souvint jamais plus, dans la suite (tant sa fureur avait été grandel) des péripéties de ce pugilat. Il se trouva un œil poché, apprit que Nicolas avait emporté une bosse sur la figure. Et, pendant que les gardiens, accourus aussitôt, l'entraînaient, serré par les bras, dans le bureau du directeur, ayant perdu enfin toute retenue, il criait à haute voix sa révolte devant le droit toujours offensé.

— Personne ne m'a fait justice!... personnel... J'ai eu recours au médecin, et il ne m'a pas écouté... je voulais porter plainte, et l'on m'en a empêché... L'on m'a promis de m'envoyer ailleurs, et c'était un leurre!... On me laisse calomnier sans me protéger, sans ne me donner aucune satisfaction... Et maintenant l'on me punira encore, par-dessus le marché;

là voilà, la belle justice des galères... Mais lui, lui qui est la vraie cause de tout le mal, pourquoi ne l'a-t-on jamais puni?

Il trouva le directeur assez humain, mais « deux mille cinq cent implacable. Et la volonté de cet être-là, comme toujours, prévalut encore; il fut puni de trois mois d'isolement dans le souterrain.

Son état empirait encore : et cependant le fait de s'être rebellé et d'avoir réagi avait en partie calmé la surexcitation de son courroux.

Il songeait maintenant, au meilleur moyen de sortir de tant de maux; et, en réfléchissant, il se persuadait combien il était inutile d'espérer en une amélioration quelconque, tant qu'il ne pourrait pas se soustraire aux griffes de ce gardien-chef abhorré et féroce.

— Qu'importe que le Directeur soit bon, pensait-il, s'il cède toujours à la volonté de cet homme? En dépit de sa bonté, il m'a infligé des douleurs, des désillusions et une suite de sanglantes injustices. Il faut absolument changer de pénitencier, et me faire transférer ailleurs... Ah! si je pouvais écrire librement à quelqu'un ou s'il venait encore quelque inspecteur!

Mais un détenu ne peut pas faire sortir de lettres de la prison, qui ne soient approuvées par le directeur, ni recevoir de visites, ni même se plaindre auprès de quelqu'un. Il est abandonné, pieds et mains liés, au bon plaisir d'un arbitre tout puissant, contre lequel il n'a ni appel ni recours, si ce n'est auprès de Dieu. L'inspecteur lui-même, qui est le seul homme dans lequel un détenu puisse mettre un espoir, reste d'ordinaire des mois et des mois sans se faire voir.

— Pourquoi cela? — pensait Cesarino. — Une punition, pour être morale, doit être juste. Et si elle est juste, quelle crainte des réclamations peut avoir celui qui l'a infligée? Si, au contraire, elle ne l'est

pas, pourquoi alors empêche-t-on de réclamer, et de se défendre, celui qui l'a subie?

Un soir où, peu avant le coucher du soleil, il était en train d'arranger au mieux les couvertures sur sa couchette pour y passer la nuit, une rumeur lointaine le frappa tout à coup. Accoutumé, par l'effet de la solitude, à toujours vivre en éveil, son attention mise en garde frémit et tressaillit. D'ordinaire, en cette espèce de puits profond où il purgeait sa peine, il ne parvenait aucun bruit : l'*isolement* consistait précisément en ceci : à ne voir personne, et à être privé (en dehors d'une partie de la nourriture) de tout contact avec d'autres êtres humains. Cependant, ce soir-là, le vacarme était si violent qu'il pénétrait jusque sous les ténébreuses voûtes de ce souterrain éloigné. Il était, au reste, tout différent de tout autre bruit connu : on eût dit le rugissement de toute une foule poussant des hurlements, mêlé à de vigoureux coups, comme si en quelque lieu voisin venait d'éclater un épouvantable conflit ou peut-être « la révolution », cette révolution désordonnée et vaguement humanitaire dans laquelle tous les prisonniers espèrent comme en la libératrice qui viendra venger toutes les injustices subies par eux. Cesarino, le cœur palpitant d'une émotion intense, écoutait, en retenant son souffle : mais il ne réussissait pas encore à percevoir de quel côté était déchainé le tumulte, ni même si c'était en deçà ou au delà des pesantes murailles qui entouraient le pénitencier.

Mais ce qui l'étonnait par-dessus tout, c'étaient ces coups que l'on entendait, répétés, sonores et furibonds. Et si c'était le peuple du pays qui, entraîné dans un élan de sainte colère, venait enfin donner l'assaut au pénitencier pour en libérer tant de malheureux? C'est étrange à dire, mais il n'y a pas un seul détenu, dans toute l'Italie, pour soupçonner la

foule d'égoïsme, pour ne pas croire que cette foule, loin de mépriser et de redouter les reclus, ne les plaigne de tout son cœur, et ne compatisse à leurs souffrances. Non, il n'en est pas un seul pour se dire à soi que le monde, au dehors, pense aux prisonniers dans la mesure où lui-même, quand il vivait libre et sans reproches, pensait aux malheureux qui expiaient alors leur peine. Le malheur, aidé par l'ignorance, produit chez tous les hommes, un tel aveuglement que dans l'esprit des détenus le pénitencier devient le centre et le pivot du monde : toute parole prononcée par les hommes d'Etat est dite avec l'arrière-pensée d'être entendue par les prisonniers; tout mouvement populaire a les prisons pour objet; toute loi signée par le roi est promulguée uniquement en vue de faire du bien ou du mal aux prisonniers. Pas un seul ne s'imagine que c'est à peine si le sort malheureux de ces vingt-cinq mille individus touche même leurs propres familles; que de ce sort les familles mêmes en parlent peu, parce qu'entachant l'honneur; et que le reste du peuple se croit si loin de pouvoir fauter un jour, qu'il ne pense jamais à ces déshérités de la vie, ou y pense tout au plus comme aux habitants qui pourraient peut-être par hasard, peupler la lune.

Voilà la vérité. Mais Cesarino se leurrerait, comme se leurrent tous les détenus, indistinctement. Et entendant le brouhaha des cris et des coups, il écoutait et palpitait, pris par une espérance, par une joie infantile et sauvage.

Chose étrange, ce fracas éloigné paraissait avoir des échos indirects jusque dans le souterrain où il vivait. On entendait les gardiens courir çà et là comme épouvantés, échanger entre eux quelques mots rapides à voix basse, ouvrir et fermer violemment et fréquemment la porte grillagée de l'escalier, qui con-

duisait au-dessus. De temps en temps, tintait une cloche : l'agitation se propageait encore là-bas, dans cette tombe solitaire. Au-dessus, cette espèce d'ouragan s'intensifiait-toujours en se rapprochant : on eût dit d'un rugissement et d'un tonnerre. Les cris qui l'accompagnaient se faisaient plus distincts; Cesarino crut même en distinguer un, mille fois répété sur un ton très élevé, presque par toute une foule hurlante.

— Dehors!... Dehors! (1)

Dehors qui?... dehors quoi?... Et si c'était le peuple des citoyens libres venus à l'assaut du pénitencier?

Le jeune homme sentait qu'en ce moment, sous la préoccupation d'un événement inconnu, ou peut-être même d'une menace, toute discipline devait être relâchée et ébranlée. Il en profita pour satisfaire son ardente curiosité: il reconnut au pas le balayeur du souterrain qui passait devant la porte de sa cellule, et à voix basse, il l'appela :

— *Trente-cinq!... trente-cinq!...* Mais que diable se passe-t-il?

Trente-cinq appuya sa figure contre la fente de la porte et murmura :

— C'est le *dehors-dehors* contre « deux mille cinq cent ». L'atelier des forgerons s'est révolté : ils sont plus de quatre-vingts, armés de pieux de fer et des outils de leur métier... Ils ont fracassé une grille et enfoncé trois portes; et maintenant ils marchent vers le portail.

— Pourront-ils s'échapper? demanda Cesarino d'une voix étranglée par l'émotion.

(1) Faire le dehors — dehors, ça veut dire dans les galères italiennes, se révolter, mettre à la porte quelqu'un par la force, soit un gardien, soit même un détenu hâï par tous ses compagnons.

— Ce n'est plus possible. Ils ont perdu du temps à délivrer les cordonniers qui étaient à côté d'eux, et ils ont ainsi donné le moyen à la force publique de pourvoir. Le tumulte se poursuivra encore un jour, ou deux, ou trois, parce qu'ils ne se rendront que par la faim; mais toute espérance est désormais perdue. La cour est déjà toute pleine de soldats.



MOTO PERPETUO (1)

Près de la haute muraille, qui entourait le pénitencier, était une sorte de hangar isolé, qu'un mur divisait, à l'intérieur, en deux vastes chambres rectangulaires. L'une d'elles contenait l'atelier des forgerons; l'autre était occupée, de chaque côté, par les tailleurs et les faiseurs de chaises.

Les tailleurs — au nombre de huit ou dix — se trouvaient privilégiés parmi les autres reclus : Ils étaient en effet autorisés à travailler aux habits des gardiens. Ils recevaient donc de ceux-ci, qui voulaient les encourager à œuvrer avec soin, une foule de petits cadeaux : des morceaux de pain, un peu plus d'huile dans la soupe, et même parfois, en cachette un petit bout de cigare ou une tranche d'andouille. Ces avantages les faisaient envier et haïr par tous les autres prisonniers.

— Et nous autres? disait parfois, tout plein de rancune, Peppino *le fiancé*, un napolitain très influent parmi les faiseurs de chaises, lorsqu'il voyait les restes de soupe passer du chaudron aux écuellles des tailleurs. — Et nous autres? Est-ce que nous sommes tous des fils de catins?

Un jour les faiseurs de chaises se trouvaient irrités mieux que de coutume, parce que la soupe avait été plus mauvaise et moins abondante qu'à l'habitude. Bouillonnaient en eux les confuses idées d'une

(1) Le mouvement perpétuel.

révolte : Ils avaient même décidé secrètement que tout le monde dût refuser la soupe le lendemain. Mais il fallait, pour que la protestation atteignît à la valeur désirée, qu'on leur assurât en plus la confiance unanime des autres reclus, travaillant dans cette même section.

Ainsi, au moment que le gardien, appuyé paresseusement à la grille, tournait le dos aux prisonniers, *le fiancé* s'étant approché aux tailleurs, leur avait dit à voix basse, mais catégorique, la résolution prise par lui et ses compagnons. Toutefois, les tailleurs semblaient peu portés à la suivre.

— Cela ne sert à rien, répondit l'un d'eux.

— On va nous punir tous, voilà tout! murmura un autre.

— Et, par-dessus le marché, refuser la soupe c'est une désobéissance qui va nous jouer un sale tour, dit un troisième.

Peppino *le fiancé* se tourna alors vers l'autre extrémité de l'atelier, où travaillaient ses compagnons, les faiseurs de chaises, et dit à haute voix, goguenard et méprisant :

— Hé, toi, Moto Perpetuo! Ces idiots disent, que si nous désirons manger la quantité de soupe qu'on nous doit, nous avons tort!

L'homme, auquel le napolitain adressait la parole, était l'individu le plus étrange de la vaste prison. Petit, roux, âgé peut-être de quarante ans, on l'avait remarqué, aussitôt arrivé au pénitencier, pour ses qualités tout à fait extraordinaires. Bavard, blagueur, effronté, toujours le mensonge aux lèvres, on ne savait jamais s'il parlait sérieusement. On ne consentait même pas à le croire lorsqu'il se disait vénitien, et se prétendait horloger : il parlait avec la même facilité tous les patois d'Italie, et se rappelait les noms et les caractéristiques des plus petites bourgades du

royaume, comme s'il avait vécu dans toutes. Pour cela, quelqu'un prétendait qu'il eut été sans doute bohémien. En tout cas, il était très habile en tous les métiers, et même doué de quelques connaissances scientifiques. Elles lui permettaient de tirer un parti extraordinaire, de sa vivacité, vraiment singulière, et de ses talents.

Dans la prison, tout le monde le connaissait, et l'aimait : car il faisait rire, et n'attribuait jamais mauvaise intention aux agaceries de ses compagnons, même quand elles étaient grossières et blessantes. Bizarre par nature, mais en même temps très rusé, il exagérait peut-être exprès les manifestations de son extravagance, pour jouir de cette impunité presque totale, qu'on accorde aux demi-fous : Il avait réussi. Peu à peu il acquérait tacitement le droit de dire et de faire beaucoup de choses, que jamais on n'aurait tolérées des autres. Même « deux mille cinq cent » ne réussissait pas, en le voyant, à garder sa mine rechignée : — quant aux gardiens, il leur adressait, en souriant, toutes les agaceries qu'il voulait. Si parfois il était surpris à les voler sous leurs yeux mêmes, il savait trouver sur le champ un badinage, un calembour approprié pour apaiser leur colère.

— S'il n'était pas fou, nous ne le voudrions pas, ici ! s'écriait-il, lorsqu'un de ses compagnons commettait quelque folie. Mais, à vrai dire, le plus fou c'était toujours lui-même.

Entre autres, il affirmait, avec une conviction apparemment très sincère, avoir inventé une machine, qui réalisait le mouvement perpétuel : De là, son surnom, « moto Perpetuo ». Il arrangeait les montres avec une très grande habileté, il réparait les chaudrons, donnait des consultations médicales, fabriquait des souliers très élégants, s'y connaissait même en installations électriques. Puni vingt fois, il s'était

toujours tiré d'affaire avec très peu d'ennuis. Une fois, à peine mené dans le souterrain, il avait demandé de parler encore au directeur.

— Illustrissime, lui dit-il alors, si vous voulez bien me gracier de la punition, je vous apprendrai à venir les meubles par un procédé secret, que j'ai toujours refusé de révéler ou de vendre à quiconque, même pour dix mille livres.

L'administration d'État, en effet, fabriquait dans la prison des chaises assez élégantes. Elles avaient toutefois le défaut très grave d'être mal vernies. Le directeur avait souri et accepté la proposition de Moto Perpetuo. Or le procédé conseillé par celui-ci s'était révélé tout à fait remarquable. Cette affaire très avantageuse n'avait donc pas coûté à l'administration les dix mille livres, dont parlait Moto Perpetuo. Son auteur en effet, s'était contenté, à cette occasion, d'une prime de deux cents grammes de pommes de terre, bouillies à l'eau.

Une autre fois — et toujours pour se soustraire à quelque châtiment mérité — Moto Perpetuo avait dit au directeur :

— Si vous voulez bien me faire grâce du souterrain, je vous ferai marcher la machine à tisser.

Cette machine, très compliquée et énorme, avait été démontée quelques années auparavant. Elle gisait abandonnée sous le portique intérieur de l'établissement, avec ses innombrables morceaux, qu'aucun mécanicien du pays n'avait su remonter comme il fallait. Moto Perpetuo s'occupa habilement de ce travail, en moins de vingt-quatre heures, il mit la machine en état. Même, ainsi qu'un très habile forgeron, il confectionna sans aide les pièces qui manquaient au complexe appareil. Il va sans dire que cet exploit, estimé impossible jusque-là, lui avait procuré d'autres pom-

mes de terre, avec dans l'enceinte du pénitencier, une renommée très grande et très méritée.

— C'est bien dommage qu'il soit fou, disait parfois le directeur, même en présence du malheureux.

Et Moto Perpetuo lui répondait, souriant et effronté, comme pour rappeler, sans en avoir l'air, la maigre prime que lui avait valu son savoir :

— Croyez-vous donc, monsieur, que j'ai des pommes de terre dans la tête, au lieu du cerveau ?

Parfois aussi, le directeur lui disait :

— Tu pourrais certainement, habile travailleur comme tu l'es, vivre honnêtement, pourquoi donc vas-tu voler; coquin ?

Et Moto Perpetuo, d'un ton sérieux et comique en même temps, ce qui était, au fond, le caractère de sa folie :

— L'amour est une routine — et le travail fait du mal à l'échine !

Puis, à peine avait-il prononcé ces mots goguenards, il se taisait tout à coup, accablé sous une mélancolie profonde : Le reproche du directeur lui rappelait sa petite enfant, âgée de trois ans, et orpheline du côté de sa mère, qu'il avait dû abandonner chez un parent éloigné. Cette enfant retenait toute la tendresse dont Moto Perpetuo était susceptible : elle était la vie même, toute entière, de son cœur. Pour elle seulement, il désirait sa liberté; et par amour d'elle il sentait parfois, sa rêverie de prisonnier, remplir ses yeux de larmes amères. Mais personne ne croyait, peut-être, à la réelle tendresse de ses sentiments paternels; c'est qu'il affectait la mine sérieuse lorsqu'il parlait pour faire rire, et semblait tout au contraire se moquer des autres lorsqu'il parlait au sérieux.

Aux paroles que Peppino *le fiancé* lui avait jetées de l'autre côté de l'atelier, il répondit à haute voix, en prononçant contre les tailleurs, dans le plus pur

dialecte napolitain, quoique avec l'accent vénitien, une comique et interminable litanie d'injures.

Ceux-là, pourtant, avaient riposté : mais Peppino leur faisait face avec beaucoup d'arrogance.

— Est-ce que je devrais chanter des louanges, disait-il, à vous qui n'avez même pas honte de protéger cette charogne de « deux mille cinq cent » ?

— Personne ne le protège, chez nous, répondaient les tailleurs blessés et irrités.

— D'ailleurs ajouta mal à propos l'un d'eux — il n'est pas plus mauvais que les autres comme gardien-chef.

Peppino se tourna encore une fois vers les faiseurs de chaises, et dit à haute voix, d'un ton goguenard et insolent :

— Hé, toi, Moto Perpetuo! ces salauds disent, que « deux mille cinq cent » est un brave homme?

Il n'avait pas fini de répéter l'injure, qu'un des tailleurs se ruait sur lui, et le frappait d'un coup de poing à l'estomac. On vit alors les faiseurs de chaises traverser l'atelier en courant, et entamer avec les tailleurs un combat violent. Trois fois plus nombreux, et armés des gourdins, dont il faisaient les dossiers des chaises, ils domptèrent en peu de moments la faible résistance ennemie. Ils accablèrent les tailleurs sous une grêle de coups, les poursuivirent sanglants, ça et là, toujours frappant, les contraignirent bientôt à chercher un refuge sous les tables et parmi les chaises amoncelées. L'atelier, très grand, semblait tout à coup devenu désert.

Le gardien, qui s'était retourné épouvanté aux premiers cris, traversa aussitôt l'atelier, courant vers la cloche d'alarme. Mais lorsqu'il en fut tout près Moto Perpetuo lui défendit résolument le passage.

— Arrêtez-vous, supérieur!

— Ote-toi!

— Arrêtez-vous, je vous dis!

— Ote-toi, je te répète!

Moto Perpetuo, haussant la voix d'un ton emphatique, dont personne n'aurait pu dire s'il était grave ou facétieux, répondit :

— Il faudra, pour que vous sonnerez la cloche, que vous passiez sur mon cadavre — si, mieux encore, vous ne me permettez pas de passer sur le vôtre!

Et, tout en parlant, fantasque et bizarre, il tournait sur la tête de l'agent, avec un ricanement de fou, un gros levier de bois. L'autre hésitait.

— Aux armes! aux armes! cria Moto Perpetuo, bondissant sur un escabeau. — S'il n'est pas fou, nous ne le voulons pas, ici!

Les autres faiseurs de chaises accouraient, de tous côtés, ajoutant d'autres menaces à celles de leur étrange compagnon. Le gardien, sans armes et apeuré cédait déjà, se retirant impuissant dans un coin de la salle (1).

— Supérieur, lui dirent les prisonniers d'un ton de voix, qui n'admettait pas de réplique, nous ne voulons pas vous faire du mal. Mais rappelez-vous, que personne ne doit toucher à la cloche! (2)

Moto Perpetuo s'approcha de l'agent, et lui dit, bas :

— Si vous sonnerez la cloche, monsieur, vous étiez un homme mort. Je vous ai sauvé la vie, parce que vous avez aussi une petite enfant, comme moi...

(1) A l'intérieur des ateliers, il est interdit aux gardiens de porter des armes. Ainsi, parmi trente, cinquante hommes armés, le seul désarmé est justement celui-là, qui représente « la force ».

(2) Pendant une révolte au pénitencier d'Oneglia (1905) dompté après trois jours par la faim, les rebelles, après avoir fait prisonniers les gardiens, divisèrent avec eux le très peu de pain qu'ils possédaient, tout en leur interdisant de sortir.

Il ne voulait pas montrer à ses collègues, pour éviter leur mépris, qu'il sentait autrement qu'eux; mais, au fond, il n'avait pas mauvais cœur. Et, pendant que les autres s'agitaient en grand tumulte, sans avoir d'ailleurs aucune intention bien arrêtée, il mûrissait dans son cerveau de fou raisonnant un plan d'évasion, longuement prémédité durant plusieurs semaines. C'était peut-être même parce qu'il avait l'âme emplie du souvenir de son enfant — qu'il s'était rappelé l'enfant du gardien, juste dans un tel moment.

En attendant, les cris et le tumulte avaient soulevé les forgerons, qui travaillaient dans la chambre à côté, séparée des faiseurs de chaises par une grille de fer. La contagion de révolte se propagea parmi eux comme l'incendie dans de la paille.

— Au dehors! au dehors! Mort à « deux mille cinq cent »!

— Au dehors! au dehors! hurlèrent-ils, d'une seule voix.

Ces quatre-vingt-dix hommes, qui, un moment auparavant, se tenaient dans la plus humble et la plus abjecte des soumissions, semblaient soudain devenus enragés. Visages pâles et altérés; horribles bouches hurlantes; mines dures, froncées dans une fureur imprévue et féroce. — Déjà, chez tous se débordait comme une plaie épouvantable leur déchirement intérieur, caché et comprimé pendant tant d'années de souffrance, et du plus abject des servages. Tout le monde s'armait, dans la convulsion fébrile de cet affreux hourvari. Une sorte de géant, maigre et livide, portant une massue de fer, s'approcha de la grille, et avec une vigueur désespérée commença d'en frapper la serrure à coups furieux. Déjà le fer inerte le cédait à celui qu'animait la volonté de l'homme : les

barreaux se cassèrent. La fragile barrière, sous la pression de vingt bras, s'ouvrit pour la fuite.

— Au dehors! au dehors! Mort à « deux mille cinq cent »!

La horde armée se précipita dans les énormes corridors du pénitencier en agitant de lourdes barres de fer. Pourtant, le fracas même et les cris, avaient révélé aux gardiens la révolte inattendue. Quelques-uns, occupés çà et là dans la prison, sans armes et impuissants, se sauvaient en hâte, vers la salle ronde, centre de l'édifice, afin d'y trouver du secours. Ils fermaient derrière eux les portes de fer. Alors de toutes les chambrées, à travers les huis encore clos, se levaient, semblables à des rugissements, réponse aux cris des révoltés : de toute part on entendait le bruit des vitres brisées et le fracas des vaisselles jetées contre les murs. Partout la discipline s'effondrait et contre toutes les portes s'acharnait la colère des enfermés : même les malheureux, habitants des cellules éloignées, impuissants à mieux faire, s'efforçaient de contribuer au succès de la révolte par les hurlements d'une colère unanime et terrible, déchaînée désormais dans tous les recoins de l'immense prison.

— Au dehors! au dehors!

Moto Perpetuo était partout. Il semblait transfiguré par une nouvelle folie, mêlée à l'ancienne. Sans lui-même s'en apercevoir, il était devenu le capitaine de cette foule forcenée. Tout le monde avait les yeux sur lui. On lui obéissait aveuglément; parce que dans les rébellions, c'est toujours le plus fou, qui semble le plus sage.

— Compagnons, s'écria-t-il, secourons nos frères! Les cordonniers nous appellent : il faut les délivrer!

— Oui, oui! répondirent les autres. Mort à « deux mille cinq cent »!

— S'il ne s'en va pas, c'est nous-mêmes qui partirons, hurla Moto Perpetuo surexcité et frénétique.

Mais la porte qui renfermait les cordonniers, très lourde, et barrée par un gros verrou, ne cédait pas. Du dedans et du dehors, la tempête des coups s'acharnait en vain contre sa vaillante et fidèle résistance, faite de rouvre et de fer. La massue, même maniée pourtant par des bras puissants et furieux ne réussit pas à l'ébranler, ni à l'arracher de ses gonds. Soudain, le découragement s'empara même des plus audacieux.

— Mais où est-il donc, Moto Perpetuo?

Moto Perpetuo avait disparu, ayant conduit l'affaire en fou très rusé qu'il était. Pour donner l'assaut à la porte des cordonniers, ses compagnons avaient dû tourner autour d'un angle, formé par le corridor. Ainsi, resté quelques pas en arrière, il s'était esquivé tout à coup, s'élançant par l'escalier qui conduisait aux mansardes.

Là-haut était une porte, — et il le savait. Il tira de sa poche un petit tournevis, le plaça sur le milieu du panneau, et commença de tourner avec une hâte infatigable. Deux minutes après, l'ennemi était blessé au cœur : le lourd verrou tombait à terre. Un dernier effort — et le fugitif entra dans la mansarde, qui prenait sa lumière par une petite fenêtre très basse, située immédiatement au-dessous de la corniche du toit.

Il avait très longtemps réfléchi à son plan d'évasion : peut-être, moins à cause des souffrances excessives de la prison que par un souci plus aigu. Après un an il ne se résignait pas encore à vivre loin de sa petite. Elle résumait en elle-même toute la lumière du monde, qui réjouissait sa vie. Ce plan de fuite, il n'aurait pu évidemment le réaliser que la nuit. Or, la nuit, il était enfermé avec les autres

dans le dortoir. Toutefois, par une sorte d'obscur, mais nette intuition, il gardait depuis longtemps le pressentiment d'une révolte. Il était donc résolu à en profiter et pour cela il avait même préparé, avec les lisières des draps que jetaient les tailleurs, une mince corde, longue de plusieurs mètres.

Maintenant, tout semblait aller selon ses vœux. Il s'était proposé de gravir le toit en s'y hissant par la corniche; et de le parcourir, ensuite, jusqu'à ce point, où il surplombait le mur d'enceinte : pendant que l'attention de tous les gardiens se trouvait retenue ailleurs, il fixerait la corde au toit, et descendrait dans la rue.

Mais à présent, sur le point de se suspendre à la gouttière, il hésitait, malgré son agilité et son courage téméraire de fou, qui ne sait pas mesurer le péril. La fenêtre, en effet, était à quinze mètres du sol. Il songea encore une fois à sa chère enfant.

— S'il n'est pas fou, nous ne le voulons pas ici, s'écria-t-il.

Et, suspendu à ce frêle soutien, il s'élança, puis resta suspendu dans le vide.

Cependant, à travers les corridors de la prison, la horde de rebelles, toujours plus nombreuse, se précipitait vers la sortie, par le chemin le moins long et le plus facile. Il y avait une autre grille à vaincre, avant d'atteindre la salle centrale de l'établissement; puis une autre porte, laquelle s'ouvrait sur le vestibule de la prison. Alors, ce serait le corps de garde, et — peut-être! — la rue.

La foule hurlante se rua sur la grille avec la violence d'une catapulte. Elle la frappa de partout, et l'abattit en mille coups forcenés : déjà la violence irrésistible de la révolte dépassait les défenses. Les vastes corridors de la prison restaient pourtant muets

devant l'effrayante menace : — quelques pas encore — un obstacle à franchir — et la masse atteindrait la sortie, en renversant les dernières résistances.

— Au dehors! au dehors!

Mais lorsque les rebelles arrivèrent, en courant, à la grande salle centrale, ils se virent soudain devant une double rangée de fusils baissés sur eux. Déjà les soldats occupaient la porte du vestibule. Les gardiens gardaient la galerie des étages supérieurs. De toutes parts, à côté, en haut devant eux, les révoltés virent la menace immédiate des armes.

— Rendez-vous! cria une voix forte comme un coup de canon.

— Au dehors! au dehors! répondirent les révoltés, s'arrêtant pourtant tout à coup, à cinq mètres de la bouche des fusils.

La violence des gestes, réprimée malgré soi, se transformait soudain en une violence inutile de cris : l'espoir radieux et frénétique, qui s'éteignait déjà, donnait ses palpitations extrêmes et désespérées. Dans ces mines hâves, et sous les paupières dures, naquirent brusquement des pleurs désespérés.

Quelques minutes à gagner — et peut-être ces misérables eussent-ils revu la liberté et le soleil...

— Rendez-vous, ou je commande le feu! répéta la voix.

— Au dehors! au dehors! hurla quelqu'un, une dernière fois.

Mais sur l'espoir anéanti, tombait déjà le courage, même des plus vaillants. Ces hommes qui, quelques minutes auparavant, se seraient laissés tuer plutôt que se rendre, plongeaient maintenant dans ce lâche désespoir qui est le propre des vaincus.

Le soir seulement, lorsqu'on eut enfermé de nouveau les révoltés dans leurs dortoirs, pour y attendre

le sévère châtement qu'ils avaient mérité, les gardiens notèrent que Moto Perpetuo n'était pas avec eux. Immédiatement, on donna l'alarme; mais, quoique cherché par les gardiens, avec leurs sous-chefs, dans tous les recoins de la prison, longtemps l'évadé put se soustraire à toutes les recherches.

En effet, il avait bien réussi à gravir le toit, et à le parcourir inobservé; mais arrivé près de ce coin, par où il avait décidé de descendre dans la rue, il s'était soudain aperçu que la fuite, — et surtout pendant le jour — était tout à fait impossible. Sans compter la sentinelle, qui veillait sur la muraille d'enceinte, et les soldats rassemblés dans la cour, il y avait des femmes aux fenêtres des maisons en face du pénitencier. Appelées par le fracas éclaté à l'intérieur de ces murailles lugubres, elles étaient restées sans bouger, sans rien voir, mais curieuses et angoissées, pendant plusieurs heures. Jamais Moto Perpetuo n'aurait pu, en descendant du toit, se soustraire à leurs regards, même si, par une hypothèse trop favorable, il eût réussi à éviter ceux des soldats.

Ainsi, dépité et frémissant, il resta trois heures couché sur le bord du toit, après avoir lié un bout de sa corde à la corniche. Et lorsque le soir vint, il avait commencé, par moments, à avancer la tête hors de la corniche, toujours bien décidé, et prêt à profiter du premier moment favorable pour la descente. La mince corde entourant son poignet, pour être lancée d'un coup dans le vide, il attendait en grommelant, et blasphémant.

Soudain, il se décida. Entre autre, il avait noté, à l'intérieur du pénitencier, par les grandes fenêtres grillées des corridors, un certain va-et-vient effaré de gardes, cela lui sembla de mauvais augure. Il pensa — et ne se trompait pas — qu'on découvrirait

seulement son évasion : ainsi, plus que jamais il lui fallait se hâter.

Mais lorsqu'il pencha la tête hors de la corniche, une voix menaçante monta soudain d'en-bas.

— Qui vive?

C'était la sentinelle, qui l'avait déjà vu, et braquait son fusil. Moto Perpetuo la reconnut : Ce vieux gardien, un homme bon au fond, avait longtemps surveillé l'atelier des faiseurs de chaises. Il se liait parfois avec eux, et même faisait causerie avec lui, ainsi qu'il arrive souvent, dans une familiarité cordiale et presque affectueuse.

Le gardien, lui aussi, avait tout de suite reconnu l'homme, qui était penché au bord du toit.

— Ah, c'est toi, Moto? s'écria-t-il. Mais que diable fais-tu donc, là haut?

— Je me promène un peu, répondit Moto Perpetuo cynique, tout en riant malgré soi-même.

— Va-t-en de là!

— S'il n'est pas fou nous ne le voulons pas, ici!

— Va-t-en, ou je tire!

Il s'aperçut que le gardien, toujours le fusil dirigé sur lui, se préparait à donner l'alarme. Il comprit alors et dans ce moment seulement, que son espoir allait s'éteindre. Songeant à sa petite, il se sentit pris à la gorge par une douleur sans nom. Pendant plusieurs semaines, en effet, il avait songé à cette évasion avec une telle opiniâtreté, que son cerveau de fou donnant désormais à cette éventualité naguère éloignée et difficile tous les caractères d'une chose non pas certaine seulement, mais presque acquise.

— Monsieur Depaoli! monsieur Depaoli! supplia-t-il.

Le gardien s'était arrêté.

— Soyez bon... ne me perdez pas!... Est-ce que jamais je vous ai fait du mal, à vous? Soyez chari-

table pour moi, vous, qui êtes avec tout le monde un homme de bon cœur... Vous aussi, vous avez des enfants; ayez donc pitié de ma petite, que j'ai dû abandonner toute seule, sur la terre... Laissez-moi descendre!

— Tu es fou, répondit le gardien irrité.

Moto Perpetuo se tourna : il avait entendu des pas sur le toit, tout près. Sans réfléchir, et mû par une impulsion plus forte que tout, il laissa tomber la corde dans le vide. Sa foi était si forte, que la réalité elle-même ne réussissait encore à la détruire. La menace née derrière lui, et qu'il avait d'ailleurs très bien prévue auparavant, loin de l'arrêter hâta la conclusion de ses actes calculés avec tant de soin. Il agit en fou.

— Aux armes! aux armes! cria le gardien.

Il tira en l'air un coup de feu. Mais déjà Moto Perpetuo, suspendu à la corde, glissait comme une ombre noire le long du mur.

— Rends-toi, ou je tire, hurla le gardien une dernière fois, pendant que l'autre, déjà près de la muraille d'enceinte, se préparait, en sautant, à tomber dessus.

Il n'avait pas fini de prononcer la menace, que la corde se rompit. Le corps de l'évadé, en tombant, rebondit sur le bord de la muraille et chut avec un bruit sourd sur la chaussée de la cour. Moto Perpetuo ne croyait presque pas encore à son malheur. Un faible gémissement lui sortait des lèvres; sa bouche se contracta en un ricanement, qui semblait presque un sourire — et qui était, peut-être, la mort.

— Pauvre petite... murmura-t-il; et il ferma les yeux.



PROCÈS DE BAGNE

En ce qui concerne Cesarino, la mutinerie fut un bien. En effet, elle appela sur le pénitencier l'attention d'un inspecteur, et le pauvre garçon put enfin obtenir son transfert dans un autre pénitencier.

Il fut envoyé à S... Cesarino croyait être tout à fait ignoré en ce nouveau lieu; mais, il y était, au contraire, à peine débarqué qu'il était déjà signalé. Il y avait là, en effet, deux ou trois Livournais qui l'avaient connu au temps de sa liberté; et ils commencèrent à l'appeler par le surnom qui lui avait été appliqué dès l'école. A Livourne, ils l'avaient toujours vu, pendant l'hiver, porter le capuchon du manteau, relevé sur la tête : d'où le surnom de Capuccio (1), que lui donnaient ses camarades. Le surnom fit aussitôt fortune parmi les prisonniers, si bien que dans tout le pénitencier le gracieux adolescent ne fut plus désormais appelé autrement.

La triste renommée, qui lui avait été créée par la faute de Nicolas « le millionnaire », le suivit également dans son nouveau séjour; ce qui était à peu près inévitable, étant donné les déplacements continus qui se produisent de gardiens et de détenus, et qui semblent faits exprès pour éterniser les commérages. Toutefois, le nouveau directeur ne sembla pas

(1) Capuchon.

en faire cas. Il mit le garçon comme apprenti dans l'atelier des cordonniers. Là il reprit enfin, après le douloureux intervalle que j'ai raconté, cette vie de détenu monotone et régulière, où se renouvellent sans cesse, toujours semblables aux précédents, les cas déjà advenus — comme cela doit forcément arriver entre hommes, pour qui passions et actions sont forcément resserrés dans les termes les plus limités et les plus étroits.

Un mois à peine après son arrivée, Cesarino s'était déjà aperçu que des « Nicolas » il y en avait aussi dans le pénitencier de S... L'hiver touchait à sa fin, et sa vie était quelque peu différente par le genre de travail qui lui était imposé, et par les compagnons qu'il voyait autour de lui. Mais les passions et les douleurs qui agitaient ces hommes, on pouvait dire qu'elles étaient toujours les mêmes.

Ce matin-là la cloche du pénitencier avait déjà sonné les longs coups du réveil, puis, une demi-heure plus tard, ceux plus courts du mouvement : les détenus sortaient des dortoirs pour se rendre dans les préaux intérieurs ou au travail.

Dehors, le jour était déjà clair; mais le matin brumeux de février laissait pénétrer encore peu de lumière dans les interminables couloirs du couvent, qui servait de pénitencier. Lourds, hâves, vêtus d'une étoffe grossière et triste les prisonniers venaient l'un derrière l'autre en très longues files silencieuses, tous le béret à la main, rasant les murs blanchis à la chaux, s'arrêtant de temps en temps, puis se remettant en mouvement, obéissants et résignés aux ordres des geôliers qui les escortaient.

Certaines de ces files disparaissaient, comme des serpents énormes derrière la porte des ateliers de la prison; d'autres sortaient à l'« air », ou descendaient dans les préaux pour cette heure de prome-

nade qui constitue la distraction, le repos et la santé du condamné. Et les uns comme les autres, sur le seuil de chaque porte qu'ils traversaient, étaient comptés avec beaucoup d'attention par un gardien qui, la porte de fer refermée derrière eux, en criait le nombre au chef de poste le plus voisin.

Aux cordonniers — trente-quatre en tout — avait été départi, ce matin-là, le troisième préau, que tous préféraient aux autres, non pas qu'il fût mieux aéré ou plus vaste, mais uniquement parce que de ce lieu, on découvrait en partie le toit d'une maison peu éloignée, ornée d'une lucarne où se montrait parfois une femme âgée. Et ce simple fait, les rares fois où il se produisait, suffisait à susciter la curiosité et l'émotion dans ces trente-quatre têtes rasées, qui ne voyaient jamais rien du monde, qui n'entendaient jamais une voix de femme, et pour qui c'était déjà une distraction enviable que d'apercevoir le sommet d'un toit « libre » à une distance d'environ deux cent cinquante mètres.

Mais, ce matin-là, la fenêtre était close, et la vieille ne se voyait pas, si bien que Cesarino, qui se tenait toujours sur la pointe des pieds pour fixer son regard là-bas, au delà du double mur d'enceinte, s'était déjà résigné et avait recommencé à se promener, allant et venant, la tête basse, les mains friplement cachées dans les manches de sa casaque.

Il pensait à sa maman, qui ne lui avait pas écrit depuis peut-être plus de douze jours, quand une voix l'appela à diverses reprises, par derrière. Mais il ne s'arrêta ni ne tourna la tête; au contraire, comme il l'avait parfaitement reconnue, et qu'il voulait fuir l'importune compagnie de celui qui semblait le rechercher, il s'approcha d'un homme de quarante ans, d'aspect sévère et digne, qui se promenait lui aussi

taciturne et solitaire, au lieu de s'unir aux groupes bavards des compagnons de peine.

C'était un des cordonniers coupeurs : il portait le matricule 2271. Intelligent, très habile dans son métier, et de naissance nullement vulgaire, il avait déjà fait seize ans de bagne, et en devait faire encore quatorze autres. Pas mauvais au fond, il avait succombé à un préjugé d'honneur, propre à sa province d'origine : la Sicile. Un jour, il était rentré à la maison et avait raconté à son père qu'il avait eu une altercation avec un des notables du pays. Ce dernier l'avait souffleté. Le vieillard, entendant cela, avait froncé le sourcil.

— Et toi, comment lui as-tu répondu? — avait-il demandé aussitôt.

— Par rien. Le jeune homme intimidé, non pas par la force de son adversaire, mais par sa condition sociale, n'avait pas réagi.

— Andréa — lui avait dit le vieillard — tu es le fils d'un homme d'honneur et le membre d'une famille honnête. Si avant ce soir, tu n'as pas fait ton devoir d'homme, la porte de ma maison te sera fermée pour toujours. Je ne te reconnaitrai plus comme mon fils.

Le jeune homme était parti, et il avait tué l'insulteur : — trente ans! (1).

Et maintenant il expiait, payant par le sacrifice de sa jeunesse tout entière le préjugé d'honneur de sa caste, la faute de l'ignorance collective, qui lui avait armé la main. Mais, malgré le crime, il était resté au fond du cœur un brave homme, quoique mis au nom-

(1) Le Code italien punit, en effet, de 30 ans de réclusion le meurtre prémédité, accompli avec circonstances atténuantes.

bre, par une loi imprévoyante et absurde, des voleurs de profession et des assassins de grand chemin.

— Maître Andréa!

— Que veux-tu, Cappuccio?

— Garde-moi près de toi; laisse-moi me promener avec toi — supplia le garçon —. Je sais bien que tu préfères marcher seul, mais Tresoldi (1) ne me laisse pas en paix... Et des disputes, je n'en veux pas, ah! non.

— Ainsi, il te relance encore? — demanda Andrea en se tournant tout préoccupé vers son jeune ami.

La longue habitude de la soumission forcée avait imposé aux nerfs du plus âgé des freins d'acier; et, en vain, l'on aurait cherché sur son visage ou dans le ton de sa voix, quelque chose qui révélât une émotion quelconque. Mais dans ses yeux obscurs et fiers était toutefois passé un feu de colère, aussi rapide qu'un éclair, et immédiatement dompté et réprimé.

— Il te poursuit toujours, Cappuccio?

— Toujours, maître Andrea! Hier soir encore, quand par hasard je levai le chiffon qui couvre le fond de mon veilloir, j'y trouvais une ration de fromage et trois oranges. Pas d'autre que lui ne peut les y avoir mises.

— Fais attention, mon garçon — dit Andrea —. Fais bien attention! Le bagne est immonde et infâme, et quand un jeune homme y a perdu l'honneur, c'est un homme mort : il ne réussit jamais plus à se réhabiliter. Vrai ou faux, tout on-dit fait son chemin, et quand il s'est accroché à un homme, Dieu lui-même ne réussirait pas à l'en détacher. Tu essaies de changer de pénitencier, et il te suit; tu te tues, et il t'accompagne dans la tombe. Quand bien même toute l'eau de l'Océan déborderait ces murs

(1) Trois sous.

scélérats, elle ne réussirait pas à laver ta honte : ici dedans, les calomnies ne s'oublient pas; ici dedans, sans un acte d'énergie, on ne se relève plus!

Le jeune homme, sans répondre, continuait à marcher la tête basse.

— Comprends-tu?

— Je comprends, maître Andrea!

— Mon garçon — conclut ce dernier, non sans une certaine solennité, et même avec une affectuosité presque paternelle — mon garçon, fais attention. Dieu me garde de te mal conseiller!... Mais souviens-toi que lorsqu'au bagne on a le malheur d'être jeune... et gracieux comme toi... d'avoir un gentil minois de femme comme le tien, la prudence n'est jamais trop grande, car les calomnies sortent de la terre comme les champignons venimeux. Gare, si tu ne te montres pas résolu; gare, si tu acceptes des dons. Rappelle-toi, Cappuccio, que personne ici ne donne rien pour rien; qui t'offre le fromage et les oranges ne le fait pas pour calmer ta faim, mais bien pour te rendre méprisable et abject...

— Je les lui ai restitués aussitôt, maître Andrea! interrompit vivement Cesarino. Dès que je les ai trouvés hier soir, je les lui ai reportés sous son banc.

— Tu as bien fait. Souffre de la faim plutôt; meurs, mais n'accepte rien de lui. Et si cet ignoble et infâme mouchard va trop loin, viens me trouver; et plutôt que de te voir mal finir, je veillerai moi-même à y mettre un frein.

— Ce ne sera pas nécessaire, maître Andrea — répondit Cappuccio —. Je n'aime certes pas les rixes; je les évite même le plus que je peux. Mais si l'on m'y entraîne, je n'ai pas peur. Ne te compromets donc pas, toi qui as encore quatorze ans à faire. En l'occurrence, ne crains pas, je saurai bien me défendre tout seul.

Et pendant qu'il parlait ainsi, la cloche du pénitencier sonna quatre coups : l'heure de promenade était terminée.

Les détenus, l'un derrière l'autre, disparurent à nouveau dans les sombres couloirs de la prison, acheminés vers l'atelier où ils passaient la journée. Près de la rotonde centrale, ils s'arrêtaient un instant, l'un après l'autre : — une seconde ou deux au plus, le temps nécessaire pour recevoir la miche d'une livre qui, avec la soupe du midi, constituait leur nourriture de chaque jour. La plupart, à jeun depuis peut-être vingt heures, mordaient avidement dans le pain.

L'atelier était une vaste pièce d'environ huit mètres sur quinze, divisée en deux parties par un grillage métallique qui montait jusqu'au plafond. Dans le plus petit de ces compartiments étaient les tables des deux coupeurs et l'établi de Tresoldi, le chef cordonnier, et dans l'autre, au contraire, alignés, à une distance de deux mètres l'un de l'autre, les veilloirs des ouvriers.

Ils représentaient, ces hommes, toutes les régions de l'Italie, tous les âges et tous les genres de crimes. Il y avait le vieux brigand, figure sauvage et taciturne qui, en raison d'une étrange homonymie, se vantait d'être le cousin d'un célèbre ministre; il y avait l'escroc, jeune homme intelligent, beau parleur, très fier de lui, et incorrigible vantard d'une infinité de crimes qu'il n'avait sans doute jamais commis; il y avait le vieillard de bonne famille, à la face sotte et hypocrite, condamné pour des crimes obscènes, dont il persistait à se déclarer innocent; il y avait quelques filous, deux voleurs de grand chemin, sept condamnés à trente ans, un pédéraste, douze voleurs ayant récidivé de quatre à quarante-cinq fois.

Tout ce monde, qui travaillait côte à côte, et en bonne harmonie apparente, était au contraire divisé par des antipathies invincibles et des haines profondes que réussissait à grand'peine à étouffer, au moins en apparence, la discipline de fer qui pesait sur tous. Les Napolitains haïssaient les hommes du nord, les Siciliens se méfiaient des Pouillais, les meurtriers méprisaient les voleurs qui, de leur côté, forts en nombre ou alliés par de secrètes ruses aux plus violents et aux plus audacieux, se protégeaient entre eux.

Quelquefois, mais rarement, les rancœurs qui étaient sans cesse en éveil, trouvaient un soulagement imprévu dans une rixe sauvage; mais le plus souvent, au lieu de couteaux, c'était la calomnie qui travaillait. On lançait les bruits les plus extraordinaires qui peu à peu prenaient corps et qui, peu crus d'abord, finissaient par paraître vrais à force de passer de bouche en bouche. Et c'était là la vie de tous les jours et de toutes les heures : vie triste et torturante, contre laquelle il n'y avait aucun moyen de se défendre, pas même par le silence; vie de gens désolés et désespérés, réduits à se haïr réciproquement pour ne pas penser, incapables de distinguer l'ami de l'ennemi, toujours à la merci de la trahison et du soupçon, obligés de simuler et de mentir, sous peine bien souvent, de recevoir une lame au milieu du cœur.

Misérable troupeau humain que la société, loin de corriger, abrutit. Et au-dessus de tous, le gardien; et au-dessus du gardien, le directeur de la prison, autorité déjà éloignée, parfois trop sévère, presque toujours injuste. Et entre le troupeau et les pasteurs, une race triste et louche, les mouchards : les plus scélérats d'entre tous les criminels, les plus abjects, — et, hélas! les moins malheureux, les plus privilégiés entre tous. Le règlement lui-même le dit : « A

qui rendra des services particulièrement utiles à l'Administration, pourra être remise la moitié de sa peine ». Ces services, on le sait, ne sont que d'un genre unique : *faire le mouchard*. Et c'est ainsi qu'en attendant la grâce bien souvent un peu lente à venir « les infâmes » ou « les charognes » (c'est ainsi que les appellent les détenus) obtiennent tous les bénéfices : ils occupent les meilleurs postes, qui devraient être réservés aux condamnés de bonne conduite, — ils jouissent d'une plus grande liberté — ils traitent les gardiens presque d'égal à égal, — et si jamais ils ont quelque différend avec les compagnons de peine, ils ont invariablement le dessus.

Dans l'atelier des cordonniers, le mouchard le plus redouté était Tresoldi, le chef. On en avait, au reste, fait le chef d'atelier, non pas parce que meilleur ouvrier que les autres, mais précisément parce que mouchard plus raffiné. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, trapu, courtaud, désagréable à voir : quand il parlait avec le directeur ou le gardien-chef, il levait vers eux des yeux souriants, pleins de tant de bassesse et de lâcheté qu'il suffisait de le regarder pour en éprouver dégoût et mépris. Condamné à trente ans, il portait le surnom de Tresoldi parce qu'ayant tué, en vue de le voler, un homme qu'il croyait bien nanti, il lui avait prix jusqu'aux seuls quinze centimes qu'il avait trouvés dans sa poche.

Tous les compagnons de peine le redoutaient plus qu'un gardien : tous, besogneux ou pusillanimes, le flattaient et lui souriaient, mais il n'y en avait pas un qui ne couvât contre lui une haine mortelle. L'unique qui osât lui tenir tête dans l'atelier, c'était le détenu employé aux écritures qui, en raison de sa plus grande culture et du genre de travail auquel il vaquait, ne dépendait de lui en aucune façon : et même les jours où s'élevait entre eux quelque altercä-

tion, étaient secrètement une fête pour tous. Mais, malheureusement, le fait était rare.

Tresoldi avait, ce matin-là, distribué le travail aux cordonniers; puis, lentement, avec la précaution du chat qui tourne autour de sa proie, il s'était approché de Cesarino. Le jeune garçon, qui n'était pas encore ouvrier, mais apprenti, avait son veilloir près de la cloison de filet métallique. Occupé de l'autre côté de la séparation à tailler le cuir, maître Andrea jetait cependant de temps à autre un coup d'œil sur le travail de son jeune compagnon et lui donnait des instructions et des conseils. En voyant s'approcher le chef d'atelier, Cesarino n'avait ni interrompu son travail ni levé la tête; il s'était mis, au contraire, à tirer le ligneul avec une hâte exagérée.

— Cappuccio, lui dit Tresoldi à voix basse en se penchant sur lui pourquoi es-tu grossier avec moi? Je t'avais offert ces petites choses de bon cœur; pourquoi les refuser?

— Je n'ai besoin de rien — répondit le jeune homme avec un léger tremblement dans la voix.

— Tu es trop fier — repartit Tresoldi — Nous avons tous besoin ici dedans; et toi, sans t'offenser, encore plus que les autres. Tu es encore apprenti, et tu ne gagnes rien : la ration de pain et la soupe ne peuvent par suffire à un beau gars comme toi. Quel mal y a-t-il si tu acceptes quelque chose d'un ami? Ne me donnerais-tu pas peut-être, toi aussi, si demain par hasard j'avais faim?

— Je ne veux rien — répéta Cesarino sans lever la tête — Merci, mais je n'ai besoin de rien.

— Tu es trop fier, Cappuccio, et trop impoli — répéta Tresoldi —. Encore à la promenade, ce matin, je t'ai appelé et tu ne m'as pas répondu. Quel mal t'ai-je fait? T'ai-je déplu en quelque chose par hasard?

— En rien, maître?

— Pourquoi me traites-tu donc ainsi?

— Je n'ai certes pas eu l'intention de te faire des grossièretés; à la promenade, je te l'assure je ne t'ai pas entendu.

— Non, sois franc; tu as certainement quelque chose contre moi; sinon, tu me traiterais autrement. Ce n'est pas naturel que tu me refuses d'accepter une orange; on t'aura monté la tête.

Il faisait évidemment allusion à Andrea le tailleur, l'unique ami de Cesarino. Ce dernier comprit et rougit un peu.

— Non, maître — reprit-il aussitôt — je pense par ma tête et je ne me laisse mener par personne. Si je n'accepte pas de présents de toi... c'est tout simplement que, jeune comme je suis, et encore tout imberbe... je crains de donner occasion à quelques cancanes infâmes. Tu sais très bien combien ignoble est le bague; on y soupçonne tout le monde, et on y met du mal dans tout... Et quand un bruit a commencé à se répandre, il est impossible à jamais de l'arrêter.....

— Oh! si ce n'est que cela.... s'écria Tresoldi en se redressant sur ses ergots et en riant bruyamment — Me prends-tu pour un nigaud? ou pour un cancanier? Voyons, Cappuccio, je te donnerai tout sans que qui ce soit s'en aperçoive, et je défie le diable même de s'apercevoir de quelque chose... Ne t'en préoccupe pas, et ne songe pas à me payer de retour. Réfléchis bien que, comme chef d'atelier, je peux t'aider et te favoriser de mille manières, pourvu que tu sois mon ami. En attendant, je vais commencer par te faire passer ouvrier.... Puis, si quelquefois — ajouta-t-il en se rapprochant un peu plus de son oreille — nous voulons un jour rester en-

semble nous nous ferons porter malades et mettre par le médecin à l'infirmerie.....

— Ah! lâche..... cria Cesarino, relevant soudain son visage, pâle comme un mort.

Il bondit, renversant l'escabeau sur lequel il était assis et, avant que Tresoldi ait pu reculer, il le frappa d'un violent coup de poing dans la figure. Un vacarme imprévu éclata dans tout l'atelier : trente hommes furent aussitôt debout, trente mains coururent aux tranchets. Ceux qui s'étaient armés les premiers renversèrent d'un coup de pied les veilleirs pour empêcher les autres de s'armer; ceux qui se savaient haïs s'adossèrent aux murs pour protéger leurs épaules.

Au milieu de tous, tremblant de peur, le gardien s'était accroché à la cloche l'alarme : une cloche qui se faisait entendre dans tous les couloirs de l'immense pénitencier, jusque dans les plus lointains, le son lugubre et mat, annonciateur de sang. Lorsqu'ils entendaient ces sinistres coups, les gardiens de toute la prison, où qu'ils fussent, avaient l'obligation immédiate d'accourir; et les prisonniers se sentaient alors le corps traversé par un frémissement sauvage : le désir instinctif de la révolte, la contagion de la violence, l'âpre et cuisant besoin qu'éprouve l'homme de venger ses souffrances sur quelqu'un, fût-ce sur un innocent. Péril grave et imminent, comme le feu dans un magasin de poudres; moments dans lesquels un rien peut déterminer une épouvantable tuerie.

Mais ce jour-là, les armes ne furent pas employées, et le feu de la rixe fut rapidement éteint. Deux ou trois détenus courageux s'étaient jetés au milieu : quand les gardiens, arrivés en grand nombre, firent irruption dans la salle, tout était déjà fini; ils ne purent faire autre chose que de prendre Cesarino, et

de l'emmener dans les cachots du souterrain. Quant à Tresoldi, qui avait un œil poché et la face souillée de sang, il s'en alla tout seul se faire soigner à l'infirmerie.

— Toujours des injustices — dit maître Andrea à haute voix — toujours des injustices, là-dedans ! Ce sont elles, qui vous tuent, et non pas les privations matérielles, comme on le croit au dehors, dans le monde libre. Tous les jours, il faut subir de ces injustices et se taire, et cela, à la longue, vous empoisonne le sang et vous mine. Si deux d'entre nous se querellent, les gardiens les conduisent en cellule tous les deux, parce qu'on présume que la raison n'est jamais complètement d'un seul côté ; mais un mouchard est dans l'affaire, la chose est différente : ne va en cellule que celui qui a raison, car le mouchard reste inviolable et sacré ! Ah, terre scélérat ! Il n'est donc pas possible que quelqu'un vienne ici nous rendre un peu justice ?

— Finissez-en ! ordonna le gardien — Avez-vous entendu ? sinon je vous mène en cellule, vous aussi — Les supérieurs savent parfaitement ce qu'ils font, et s'ils le font, c'est certainement bien.

Maître Andrea pencha la tête, et se tut. Les autres détenus qui avaient levé les yeux dans l'espoir d'un nouveau différend, recommencèrent à battre le cuir et à tirer l'aiguille. Mais tous, sans exception, étaient contents que Tresoldi eût encaissé quelque peu.

— Il a bien fait, Cappuccio, dit le matricule 2177, un Abruzzais condamné à trente ans et appelé la *Vieille*. Il était tout édenté et n'avait que trente-cinq ans à peine. — Il s'est comporté en homme. Il y avait longtemps que Tresoldi lui faisait les yeux doux.

— Ça a toujours été son vice, celui-là, — répon-

dit 2068, un voleur milanais surnommé Bon Petit et connu dans le pénitencier pour s'être une fois, par fantaisie, cousu les lèvres lui-même avec du fil et une aiguille — Dès qu'il voit un imberbe, il se met à tourner autour....

Et il ajouta une plaisanterie répugnante. L'obscénité, en prison, est en effet encore plus dégoûtante qu'entre hommes libres, parce que l'on n'y parle presque jamais de femmes. Mais un ancien déporté insista, menaçant.

— Un jour ou l'autre, celui-là, il trouvera quelqu'un qui le mettra à la raison une bonne fois pour toutes. Ah! il espère obtenir la liberté en faisant la charogne, mais il lui sera plus facile de repartir en liberté les pieds en avant (1)..... Si Cappuccio voulait être vraiment un homme, il devait lui enfoncer le tranchet dans la gueule et l'égorger comme un mouton. Un coup de poing! Qu'est-ce que cela lui fait, à ce gros infâme-là (2)? Demain, il recommencera son métier, et pis qu'avant!

Tous approuvaient, pour ne pas paraître amis d'un mouchard : même les voleurs, même le pédéraste : — il n'y avait personne qui ne condamnât Tresoldi à mort. Mais si l'on avait pu lire dans les cœurs, on y aurait trouvé des sentiments bien différents.

— Pauvre Cappuccio! pourquoi désirer qu'il se perdît? s'écria le scribe, un Romagnol condamné pour fausses traïtes. Un homicide lui aurait rapporté au moins dix autres années!

Un chœur de voix se leva pour le contredire; seul, la Vieille approuvait.

(1) C'est-à-dire dans un cercueil.

(2) Mouchard.

— Dix ans! Mais pas même cinq!

— Il est mineur!

— Il a été provoqué!

— Les mouchards on les protège de leur vivant, mais une fois tués que valent-ils de plus?

— Les mouchards?... Dis donc plutôt les prisonniers. Il en coûte même moins de tuer un prisonnier que de tuer un chien! des bagnards, il y en a tant! C'est, au contraire, une économie pour le gouvernement. Le prêtre y gagne, et est content comme un roi; et la société du patronage qui hérite de ses sous, plus contente encore. On est donc loin de s'en plaindre! Et si la loi pouvait, à qui tue un condamné, elle offrirait bien une récompense.

Tous riaient et approuvaient. Il y avait là de vieux détenus qui, jouissant d'une certaine autorité en raison de leurs vingt ou vingt-cinq années de séjour, allaient jusqu'à affirmer qu'ils n'avaient jamais vu punir l'homicide en prison de plus de deux ou trois ans; d'autres, au contraire, niaient. Mais tous, unanimement, estimaient que tuer Tresoldi aurait été une bonne œuvre, et que, comme telle, elle aurait été peu ou point punie.

— Pourquoi faites-vous tant de discours alors? — s'écria un Barésien, surnommé Bruttapelle (1), qui se vantait d'avoir commis 32 meurtres et blessures, et s'était acquis un respect tout particulier et une renommée pour avoir assommé un gardien dans le pénitencier de Portolongone. Vous faites un tas d'histoires, puis vous vous laissez piétiner. Si moi j'étais de votre avis, je le tuerais sans plus attendre. D'ailleurs, Tresoldi le sait bien, et voilà pourquoi, moi, il ne me touche pas.

(1) Méchante peau : c'est-à-dire mauvais garnement.

C'était vrai : Bruttapelle était le seul qui fût craint et aussi flatté par le chef d'atelier. Un jeune Romain qui, bien qu'il n'eût que dix-huit ans, en était déjà à sa quatrième récidive pour vol, reprit en riant :

— Si j'étais de votre avis!.... Et de quel avis es-tu, Bruttapelle?

— Oui, je pense comme vous, répondit le Barésien farouche; mais, pour le tuer, je veux qu'il m'offense. Et que m'importent les autres? Chacun pour soi, ici. Et toi, Romain, prends garde à toi : imberbe comme tu es, Tresoldi, un jour ou l'autre, finira par te faire la cour à toi aussi.

— Qu'il y vienne! menaça le Romain en fronçant le sourcil!

— Allons, cessez ordonna le gardien, à qui ne plaisait pas pareil langage : il craignait, en effet, que de la discussion ne jaillît quelque nouvelle rixe, comme cela arrivait assez souvent après l'exemple d'un premier conflit.

Vivant nuit et jour avec les prisonniers, il avait appris à les très bien connaître : et il appréciait, infaillible en son jugement, les bons et les mauvais côtés de chacun, les diverses passions, et les différentes tendances à faire le mal. Et pas seulement cela : mais en écoutant séparément les conversations, il devinait les sympathies réciproques et les haines, les ruses secrètes, les aspirations cachées. Extraordinaires, en effet, en qualité comme en nombre, étaient au milieu de ce petit peuple malheureux les rivalités et les colères : un sou gagné en plus provoquait des jalousies impossibles à étouffer, comme une seule parole inopportune suscitait des rancunes tenaces comme la mort. Et ce n'était pas de la méchanceté à proprement parler : mais l'infélicité, volontairement aggravée, et par conséquent mal supportée, aigrit

et donne du poids à toutes les souffrances, à toutes les intolérances, aux pires inclinations. Comment espérer, en effet, que le coupable puisse se repentir et pardonner, là où la loi même lui donne l'exemple de la cruauté et de la vengeance?

Le gardien, qui s'appelait Fabrizi, connaissait, je le répète, les trente-quatre détenus comme s'ils eussent été ses frères. Quinze ans de service l'avaient dépouillé de tout préjugé : non seulement il n'éprouvait plus de répulsion, mais il ressentait même pour certains de ces malheureux, dans le secret de son cœur, une véritable estime. Il méprisait les voleurs — sauf ceux qui avaient volé une seule fois pour faire un bon coup — il était encore beaucoup plus indulgent pour les assassins qui, réellement en prison, sont presque toujours les moins corrompus. Parmi eux, il y en avait certains qu'il eût volontiers libérés, avec la certitude de ne jamais les voir retomber : tel maître Andrea le tailleur, tel la Vieille, et quelques autres condamnés eux aussi à trente ans; il jugeait tous ceux-là, et non à tort, d'excellents misérables.

— Ce fut l'aveuglement d'une minute — disait-il parfois — d'une minute, et pas plus. Qui peut donc se dire certain que dans la vie il ne lui en arrivera pas autant? À part le crime qu'ils ont commis, et dont il se sont repentis, ces hommes-là aiment la famille, ils ne violentent personne, ils gardent au cœur des sentiments bons et généreux. La loi est injuste, en les tuant de la sorte... Les vrais coupables, ce ne sont pas eux; ce sont les récidivistes, ce sont ceux que la loi remet encore en liberté après dix, vingt, cinquante punitions inutiles, les incorrigibles, qui ne sentent rien pour personne, qui exploitent les femmes, qui abandonnent ou maltraitent les parents, qui haïssent la patrie, qui sont

prêts à tout, sauf à faire le bien. La geôle n'est pas un châtement pour ceux-là : ils y viennent et y séjournent presque avec joie. Ils apprennent à y connaître leurs semblables, ils s'y perfectionnent dans le crime, ils se vantent de leurs prouesses et s'en enorgueillissent, ils y complotent toutes sortes de projets criminels : et s'ils désirent la liberté, c'est seulement pour traduire en acte les méfaits longuement prémédités. La loi les libère, tout en sachant parfaitement qu'ils ne rentreront au sein de la société que le temps suffisant pour faire un autre crime; mais de cela elle n'a cure. Son indulgence, pour ceux-là, est beaucoup plus qu'évangélique.... Pour ceux, au contraire, qui ont vécu honnêtement jusqu'à vingt, trente, quarante ans, et qui n'ont commis qu'une seule faute — si grave fût-elle — pour ceux-là, elle est inexorable : les portes du pénitencier ne s'ouvrent plus, pour eux... (1)

(1) Pour que le lecteur puisse juger de l'absolue vérité de ce langage, il lui suffira de jeter un coup d'œil sur les statistiques. Les amnisties, assez fréquentes, sont *toujours acquises au bénéfice des moins méritants*. De 1889 à nos jours (c'est-à-dire en trente ans) les grands condamnés n'ont bénéficié d'autres indulgences que des suivantes :

Les condamnés aux travaux forcés à perpétuité, rien : pas un seul jour.

Les condamnés à trente ans ont eu 6 mois, en 1900; un an, en 1915 (accordé contre la volonté du ministre qui avait rédigé le décret d'amnistie, et en raison d'une ambiguïté fortuite dans le texte même du décret); plus quatre mois, en 1919.

Et encore si l'on veut ne pas tenir compte du fait que les deux dernières amnisties furent concédées, l'une pour aider la guerre, l'autre pour célébrer la victoire, et qu'elles sont pourtant tout à fait exceptionnelles, on devra reconnaître qu'un an et dix mois de grâce en faveur de l'homme qui a passé une existence entière dans le martyre, sont une vile et ridicule misère.

Ainsi pensait Fabrizi. Et en attendant il appliquait, pour se distraire, sa théorie à ses trente-quatre subalternes. A l'un, accusé de fautes peu graves, mais qu'il avait entendu appeler sa mère « sale vieille » il collait, l'âme tranquille, des peines sévères. Qui n'aime pas ses parents — pensait-il — ne pourra jamais être sensible à un mouvement généreux ou à une correction morale. Naturellement parmi les meurtriers, parmi les condamnés graves, il en était qu'il considérait comme justement punis : et, le premier entre tous, Tresoldi.

Celui-là, il ne l'aimait point : en son cœur il le méprisait, et l'aurait volontiers opprimé; mais il le voyait si flatté et protégé par ses propres chefs, qu'il reconnaissait en lui une vraie puissance, avec laquelle, par lâcheté, il n'aimait pas entrer en lutte.

Une seule fois, et pour des raisons d'amour-propre, il avait tenté de l'abattre. Tresoldi lui avait répondu avec arrogance : alors Fabrizi avait fait un rapport à ce sujet au gardien-chef. Mais il lui en mésarriva tant qu'il ne s'y essaya jamais plus. Le gardien-chef l'avait fait appeler dans son bureau et, déchirant effrontément le rapport du gardien à son propre nez, lui avait dit d'un ton qui n'admettait pas de répliques :

— De ces rapports-là on n'en fait pas : au bout de quinze ans de service, vous ne connaissez pas encore votre métier de gardien. Si Tresoldi vous a mal répondu, c'est que vous l'aurez sans doute mérité : tant pis pour vous ! Cet homme-là surveille l'atelier dix fois mieux qu'un gardien : il vaut son pesant d'or. Avez-vous compris ?

Oui, Fabrizi avait compris; et depuis ce jour, il avait mis tous ses soins à ne pas heurter le puissant chef cordonnier. Et habitué à feindre et à obéir, non seulement il dissimulait, mais quand Tresoldi

avait un différend avec quelque détenu, il prenait invariablement sa défense.

Les autres — les détenus ouvriers, les opprimés — rivalisaient presque tous de lâcheté avec le gardien. Ils haïssaient Tresoldi à mort, comme je l'ai déjà dit; mais, en fait, beaucoup le soutenaient, liés à lui par la peur, et aussi par l'espoir du gain. Ils l'accusaient, par derrière, de *gros infâme* et de *charogne*, et le défendaient en cachette de toutes les façons. Sans compter que bon nombre d'entre eux l'eussent abattu volontiers pour usurper sa place, et se faire — le pouvant — encore plus « charogne » que lui!

Aussitôt pansé à l'infirmerie, Tresoldi revint à l'atelier. Il était encore blême de rage, et promenait autour ses yeux farouches, pour scruter les visages de ses compagnons; finalement venu près de Bruttapelle, il se mit à confabuler à voix basse avec lui. Les ouvriers, qui l'observaient en dessous, remarquèrent avec une joie maligne qu'il avait un œil gonflé et tout cerclé de noir.

— La voilà, la justice du bagne — dit maître Andrea au scribe, en regardant le chef d'atelier de travers — Ce pauvre garçon est déjà au cachot, et lui qui est le plus coupable, on le laisse ici à comploter les faux témoignages.

— Mais cela se comprend! — répondit le Romagnol — N'est-il pas peut-être sacré et inviolable, lui?

Il en était ainsi, en effet. Le soir, un peu avant que sonnât le silence, le bruit se répandit qu'il y aurait « conseil » pour Cesarino. En langage de prison, cela voulait dire qu'il était menacé d'une sévère punition, puisque pour les fautes légères le directeur est seul juge. Mais lorsque celui-ci (qui est toujours, au fond arbitre unique et suprême) cache ses intentions et sa responsabilité derrière

celle de ses subordonnés qui composent le conseil, cela indique qu'il a déjà attribué à la faute commise par le détenu les caractères d'un délit grave, et qu'il préfère châtier en se servant de la main d'autrui.

Le petit procès devait avoir lieu le lendemain matin. Pour la circonstance, Tresoldi avait fait tout ce qui dépendait de lui, afin de se donner l'air souffrant et malheureux, et gardait continuellement son mouchoir sur l'œil. Le premier appelé fut Cesarino; le directeur qui, entouré de ses employés subalternes, se trouvait étalé dans son fauteuil, l'attaqua aussitôt par d'âpres et amères paroles.

— Illustrissime — répondit le jeune homme sans se troubler — vous n'ignorez certes pas ce que m'avait fait Tresoldi.

— Je le sais, je le sais — interrompit le fonctionnaire, l'air ennuyé — Tu affirmes qu'il.... qu'il te poursuivait pour aboutir à des actes malhonnêtes, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Mais ce n'est pas prouvé le moindrement, le gardien soutient, au contraire, que ce n'est pas vrai.

— Le gardien peut ne s'être jamais aperçu de rien; mais tous mes compagnons de travail le savent parfaitement. Illustrissime, pour que je me sois laissé aller à un acte de violence, il faut bien que Tresoldi m'ait fait quelque chose.... Il m'a invité à aller avec lui à l'infirmerie (et vous savez bien ce que signifie entre nous cette expression.....) (1) Puis, tout en me disant cela, il me donna encore, par-dessus le marché, un baiser dans le cou!

(1) Lorsque les détenus sont malades, ils sortent de leurs cellules nocturnes et couchent dans des chambrées, où se trouvent côte à côte plusieurs lits. Dès lors, les obscénités deviennent sinon faciles, du moins possibles.

— Un baiser?... interrompit le directeur... Et comment se fait-il qu'hier, interrogé par le gardien-chef, tu ne le lui aies pas dit?

— J'aurai oublié... — balbutia le jeune homme en rougissant : il l'avait tu, en effet, par pudeur — Mais le fait est vrai; et peut-être mes voisins d'atelier l'auront-ils vu, bien qu'il se tînt penché sur moi depuis peu de temps.... Illustriissime... je ne dis pas avoir bien fait en donnant un coup de poing, mais pourquoi Tresoldi me provoquait-il? et comment répondrait.... un homme libre, n'importe quel homme libre si jamais on lui faisait une proposition comme celle que lui m'a faite?

— Tu es toi, et un homme libre est libre — interrompit le directeur avec vivacité et mépris — Ce sont des comparaisons qui ne tiennent pas debout.... Au reste, si même, il était vrai que Tresoldi t'eût dit tout ce que tu affirmes, tu aurais dû agir d'une autre façon, mais non pas par violence. Il te suffisait de recourir au gardien-chef ou à moi-même, et la chose à l'instant était finie.

Très bien, pensa amèrement Cesarino, tout en ne trouvant pas en lui-même la force de répondre à pareille argumentation. Très bien! Et il n'y en aurait pas eu un dans l'atelier qui ne m'eût dès lors traité de mouchard.

— Interrogez mes voisins, supplia-t-il.

Le directeur eut un geste qui marquait à la fois la contrariété et l'hostilité.

— C'est superflu — dit-il — j'ai déjà compris. Du reste, qui sont-ils?

— Je suis près du coin, sous la fenêtre. D'un côté, il y a Antonio, le détenu employé aux écritures, et, de l'autre, derrière le grillage, maître Andrea, le tailleur.

— C'est bien; je veux te contenter. Va.

Le jeune homme fut reconduit dans le souterrain, et dans la pièce fut introduit Bruttapelle, qui affirma ne s'être jamais aperçu que le chef d'atelier couvait des intentions obscènes sur Cesarino.

— C'est une calomnie, dit-il. Je suis prêt à le soutenir devant qui que ce soit, et à le jurer, la main sur l'Evangile. Ce serait plutôt tout le contraire. Cappuccio vient du pénitencier de M... où, si ce qu'on raconte est vrai...

Et il rit, de son rire habituel de réticences et de méchanceté.

— Et comment expliquez-vous la rixe, alors? demanda le médecin du pénitencier qui faisait partie du conseil, et au sein duquel il était peut-être le seul qui prît parti pour Cesarino.

— La rixe est née d'un autre motif, monsieur le chevalier (1) — répliqua aussitôt Bruttapelle. — (Au bagne, pour qui l'ignorerait, tous les bourgeois sont chevaliers et illustrissimes) — Cappuccio nourrissait de la rancune contre le chef d'atelier qui, le jugeant incapable, ne voulait pas encore le faire passer ouvrier...

— De telle sorte que vous ne croyez pas que Tresoldi ait pu donner un baiser dans le cou à Cappuccio? et, en tout cas, vous ne l'avez pas vu?

— Non seulement je ne le crois pas, mais je puis même certifier qu'il ne l'a pas fait, car je les regardais précisément au moment où a éclaté la querelle, et si Tresoldi avait embrassé Cappuccio, je m'en serais bien aperçu...

Deux autres détenus, amis de Bruttapelle, et appelés après lui, confirmèrent ses paroles. Puis vint maître Andrea le tailleur qui affirma par contre, avoir

(1) Chevalier de l'ordre de la Couronne d'Italie.

vu Tresoldi faire la cour à Cesarino et l'embrasser.

— Vous mentez!... interrompit le directeur avec violence. Cette histoire du baiser est liquidée, désormais. Elle a été inventée cette nuit, et peut-être bien par vous : Capuccio, lui-même, ne l'avait pas racontée hier!

— Illustrissime, — répondit maître Andrea levant le front avec une superbe dédaigneuse — le matricule 2271 a tué, oui, mais il n'a jamais calomnié personne.

— Emmenez-le, cria le directeur sans vouloir l'écouter davantage. Gardiens!... enfermez-le au cachot jusqu'à ce qu'il avoue avoir menti.

— Alors jusqu'à la mort, répartit tranquillement maître Andrea. Et il s'achemina de lui-même vers l'escalier du souterrain, arrêtant d'un geste presque fier les gardiens qui s'étaient approchés pour le saisir.

Pendant ce temps, et le dernier, comparaisait devant le conseil, Antonio le scribe. Supérieur aux autres par l'éducation et la culture (il avait été, autrefois, officier de bersagliers), le directeur le traitait, d'ordinaire, avec un certain égard; mais en raison même de la considération plus élevée où il le tenait, il s'irrita davantage en l'entendant répéter mot pour mot, mais d'un ton encore plus net, plus tranchant, les affirmations d'Andrea. Le dépit qu'en éprouva le haut fonctionnaire fut si fort qu'il le mit hors de lui.

— Sachez — cria-t-il en l'interrompant — que votre duperie est déjà démasquée : la tentative de sauvetage ne réussira pas. Vous mentez!

— Je mens?... balbutia Antonio en blêmissant.

Il était incarcéré depuis quelques mois à peine, et, à la différence d'Andrea, il ne possédait pas encore l'art si difficile et amer de garder le silence sous les insultes. La peine qu'il avait subie, quoique méritée,

lui avait endolori le cœur : son âme, non ignoble, saignait atrocement, chaque fois que quelque nouvelle humiliation lui rappelait l'infinie misère où il était tombé.

— Monsieur le directeur, — s'écria-t-il tout tremblant de colère — je suis prisonnier, c'est vrai; mais personne n'a le droit de m'insulter. Que croit-on? Pour qui me prenez-vous? Moi aussi, j'ai mon amour-propre, sachez-le; moi aussi, je sens, je souffre et suis homme, comme les autres — comme vous!

Et hors de lui, vaincu par la douleur, il se frappait la poitrine de son poing fermé.

— Appelez 2516, cria aux gardiens le directeur irrité.

Bruttapelle entra.

— Seize! lui dit le directeur — en voilà un qui affirme avoir vu Tresoldi baiser Cappuccio. Qu'en dis-tu?

— Je dis que c'est faux — répondit effrontément Bruttapelle, levant aussitôt les yeux sur le scribe.

— C'est toi qui mens — répliqua ce dernier devenu encore plus sombre. — Je l'ai vu de mes yeux.

— Tu n'as rien vu — insista Bruttapelle avec son méchant ricanement. — Je regardais Tresoldi précisément à ce moment-là, et je sais qu'il ne s'est même pas penché.

— Impudent! — s'écria Antonio en joignant les mains comme pour mieux marquer son dégoût. — Pas même penché!... Et si tout l'atelier l'a vu là, penché pendant quelques minutes sur Cappuccio et lui parler à l'oreille... Monsieur le Directeur, faites-les tous appeler, un par un, et vous verrez.

— Peut-être confirmeraient-ils tes dires, car ils haïssent tous Tresoldi — répartit aussitôt le Barésien. — Moi non plus je ne l'aime pas, ce mouchard; mais, contre qui que ce soit, les calomnies me dégoûtent.

— Mais tu ne pouvais même pas l'apercevoir, toi, de la place où tu étais — reprit Antonio. — Monsieur le directeur, entre Cappuccio et lui il y avait au moins huit ou dix ouvriers.

— Donc, d'après toi, je suis un faux témoin? — demanda Bruttapelle menaçant.

Sur le point d'être couvert de honte, il recourait à sa force d'intimidation coutumière : à la violence. Mais le scribe ne s'intimida pas.

— Je ne dis pas d'insultes, reprit-il calme et ferme : — je dis seulement que Cappuccio fut baisé! Et je dis que Tresoldi à peine redescendu de l'infirmerie, demeura longuement à parler à voix basse avec toi... Monsieur le directeur, si hier vous aviez mis immédiatement Tresoldi en cellule, comme vous le faites toujours, invariablement pour tous ceux qui ont quelque différend entre eux, la vérité, aujourd'hui, personne ne l'aurait niée!

— Bien! fit le directeur en s'agitant sur sa chaise et en congédiant d'un geste les deux détenus — la vérité, en attendant, commencez donc par la dire vous-même, au lieu de faire sottement l'avocat. Allez!

Les deux détenus sortirent. Si l'attitude résolue et ferme du Romagnol ne réussit pas à sauver Cesarino, elle tira toutefois maître Andrea de cellule. Silencieux et sombre le tailleur revint prendre sa place à l'atelier : le jeune homme fut condamné à trois mois de souterrain et de jeûne (1). Quant aux ouvriers, qui avaient espéré un instant voir punir le chef d'atelier, ils revinrent désolés plier le cou sous le joug du mouchard.

— Pauvre Cappuccio! — dirent certains. — Trois

(1) Aux détenus frappés de ce châtimement il n'est donné, et le plus propre à satisfaire la faim des prisonniers, qu'un petit morceau de pain du poids de 150 gr.

mois pour un coup de poing! N'eût-il pas mieux valu qu'il l'assommât?

— C'est inutile — murmura La Vieille en soupirant — en prison, ce fut et ce sera toujours ainsi... Nous le méritons bien, d'ailleurs; c'est notre faute, il ne fallait pas y venir... Dehors, on ne soupçonne même pas la vie de tribulations que l'on mène ici... Des hommes libres, au bagne, il n'en pénètre jamais; qui s'occupe donc de nous, pauvres malheureux? Et si quelqu'un y entre, par hasard, c'est accompagné du directeur et des gardiens qu'il circule dans le pénitencier, ne voyant que ce qu'il plaît à ces messieurs et croyant à ce qu'ils lui racontent!... Il n'y aurait qu'un remède pour nous, un seul... Ah! et ce ne sont pas des millions, ni d'autres dépenses en vue d'améliorer notre nourriture! car que nous importe la faim? C'est l'injustice, oui l'injustice, qui nous tue, nous grands condamnés... Il n'y aurait qu'un seul remède, je le répète : c'est qu'il fût permis à quelques catégories de citoyens — s'il le faut, aux députés seulement — d'entrer librement dans les pénitenciers, et de parler avec nous autres librement, seuls à seuls. Mais cela, on ne le permettra jamais, car ce serait marquer la fin de ce cruel despotisme qu'exercent sur nous les argousins (1)... Aujourd'hui, si nous mourions tous, le monde ne s'en apercevrait même pas; nos familles seulement pleureraient, et encore!

— Et encore! répéta un autre détenu dit le Boiteux, qui avait entendu. — A moi, ma famille ne m'écrit plus depuis sept ans... Cependant, Dieu sait si j'avais l'intention de me bien conduire, quand m'arriva le malheur qui m'a amené ici...

Il soupira et se tut, contrit. Antonio sourit : toutes

(1) Aux Etats-Unis, à jours fixes, le public est autorisé à entrer librement dans les prisons.

les fois que cet homme parlait de son « malheur » — et c'était vingt fois par jour — il souriait de même. C'était en effet un pauvre homme d'un âge incertain, haut comme trois hommes, et déhanché comme une vieille chaise de paille toute disloquée. Sur son visage ridé il portait imprimées les marques de toutes les misères humaines possibles... Le « malheur » dont il parlait était celui-ci : déporté dans une île où l'on relègue les récidivistes, il y avait rencontré l'inimitié d'un colosse brutal et sanguinaire qui lui avait juré de l'occire. Le pauvre boiteux, naturellement, tremblait de peur de se rencontrer avec lui... Un jour, il avait aperçu son ennemi penché au-dessus de l'abîme d'un précipice qui donnait sur la mer, les coudes appuyés au petit mur qui servait de parapet. Il avait tressailli; il s'était armé de courage : s'il ne profitait pas de cette occasion providentielle, qui donc l'aurait jamais sauvé? Aide-toi, le ciel t'aidera. Le colosse, dans sa téméraire insouciance, ne se méfiait de rien : il était venu tout doucement derrière lui, l'avait saisi par les pieds, et en bas... Quel malheur, n'est-ce pas? Le scribe, se rappelant cette histoire toutes les fois qu'il voyait le boiteux, riait.

De la sévère punition infligée à Cesarino l'on parla peut-être pendant vingt-quatre heures, puis l'on ne s'en occupa plus : la vie du pénitencier reprenait son allure accoutumée. Mais Tresoldi n'oubliait pas; maître Andrea s'aperçut même immédiatement que, loin de lui garder rancune, le chef le traitait avec plus de cordialité encore qu'autrefois : il s'asseyait souvent à son établi, lui souriait, lui offrait une prise de tabac — l'unique joie permise par la loi aux prisonniers.

— Mauvais signe — pensa-t-il. Si celui-là me flatte, c'est un indice qu'il médite une trahison.

Et il se tenait en garde : mais pendant plusieurs jours, il ne réussit pas à prévoir de quel côté Tre-

soldi lui tendait l'embûche. Puis, il commença à s'apercevoir que dans la distribution du travail chaque matin, le chef avait des préférences pour l'autre tailleur. La chose le piqua; mais, cependant, il feignit tout d'abord de ne pas s'en apercevoir.

Un jour, Tresoldi lui mit amicalement la main sur l'épaule, et lui dit tout à coup :

— Qu'en dis-tu, petit oncle, mon maître? (1) Si nous mangions ensemble?

Manger ensemble, sur le même établi, et surtout dans la même écuelle, c'est pour deux prisonniers la plus grande marque d'amitié. Maître Andrea répondit froidement :

— Merci : je n'ai jamais voulu manger avec quelqu'un... Sans t'offenser, hein! Tresoldi? Mais si j'acceptais avec toi, d'autres à qui je l'ai refusé le prendraient mal.

Tresoldi ne s'en froissa pas; mais en répartissant le travail le matin, il n'en continua pas moins à favoriser l'autre tailleur par rapport à maître Andrea. Ce dernier, longanime, se rongeaît en silence. Au scribe, qui s'était aperçu du petit jeu, et qui lui en avait parlé un jour en termes assez vifs, il avait répondu avec calme :

— Peu importe, Antonio, laisse faire. Je ne veux pas m'abaisser à le supplier, ou à lui faire des reproches pour quelques lires. L'argent, je crache dessus : ce que je vauх, je le sais, moi, et cela me suffit... d'un scélérat comme celui-là, je préfère les injustices aux caresses, tu m'entends?

Antonio entendait parfaitement; et plus il admirait la prudente conduite d'Andrea, plus il se sentait

(1) Dans l'Italie méridionale, c'est une marque de respect affectueux que d'appeler quelqu'un *oncle*.

lié à lui par une franche amitié. A l'air, maintenant, il se promenait très souvent avec lui, quelquefois aussi, venait s'unir à eux un paysan toscan, cordonnier rapiéceur, connu dans toute la prison pour sa stupidité, et appelé Luigi (1).

Les savetiers, en effet, descendaient au promenoir avec les cordonniers. Ils étaient six, et étaient payés à la journée par l'administration du pénitencier pour réparer les chaussures des détenus; ils travaillaient seuls, dans une chambre à part, surveillés à peine par un gardien à travers le judas de la porte close. Ils étaient tous âgés, et gagnaient fort peu : ils ne pouvaient dépenser plus de deux sous par jour. Mais deux sous, en prison, c'est déjà un demi-trésor, et heureux celui qui les a.

Un jour, à la promenade, se répandit une nouvelle : deux rapiéceurs s'étaient pris de querelle la veille, et l'un d'eux, armé d'un tranchet, avait voulu en asséner un coup à l'adversaire. Mais les autres s'étaient interposés : le coup était allé se perdre dans le vide, le gardien ne s'était aperçu de rien, et les deux batailleurs, loin d'être punis, avaient continué, réconciliés au mieux, à travailler ensemble.

La nouvelle éveilla émotion et intérêt, comme tout ce qui sert à interrompre l'infinie et sombre monotonie d'une sépulture de vivants. En un éclair, elle courut et se propagea : les six rapiéceurs s'étendaient sur des détails que les trente-quatre cordonniers se répétaient ensuite l'un à l'autre, les commentant à voix basse. Toute l'heure de la promenade se passa ainsi. Mais quand les cordonniers rentrèrent à l'atelier, un autre incident se produisit : maître Andrea fut appelé dans le bureau du gardien-chef, où spon-

(1) Louis.

tanément il ne mettait jamais les pieds, ennemi comme il l'était de toute sollicitation et de toute flatterie.

Il se présenta néanmoins, le béret à la main, après avoir longuement attendu dehors, devant la porte.

— Ecoutez — lui dit le gardien-chef — il m'a été rapporté sur votre compte des propos peu agréables... Et ils m'ont étonné, parce que je vous estimais un homme sérieux, incapable d'imprudences et de sottises... Ecoutez-moi, *soixante-et-onze* (Andrea portait le matricule 2271) — vous, en somme ici, vous êtes bien : vous gagnez quelques sous, vous jouissez d'une bonne santé, et vos supérieurs ont pour vous beaucoup de bienveillance. Pourquoi vous mêler de choses qui ne peuvent que vous faire du tort ? Mais j'ai voulu vous prévenir que si vous continuez, nous serons obligés de prendre des mesures...

— Mais qu'ai-je fait, monsieur le chef ? — interrompit le Sicilien, stupéfait par la menace qu'il se croyait bien loin de mériter.

— Allons, ne faites pas l'ingénu : ingénus, nous ne le sommes ni vous ni moi, ici. Il faut que vous cessiez au plus tôt d'inciter vos compagnons à la révolte, à propos du pain...

— Moi !... s'écria maître Andrea. — Moi qui ne parle à personne ! qui n'ouvre jamais la bouche !

— Vous l'ouvrez si bien que, pas plus tard qu'hier, vous avez protesté devant le gardien Fabrizi parce que le pain précisément, selon vous, n'était pas bon.

— Cela oui : il est plein de vers, en effet. Mais j'ai parlé au gardien directement, à voix basse ; et, du reste, je n'ai fait ni plus ni moins que ce qu'ont fait les autres. Mais suborner, non. Je ne parle jamais, avec qui que ce soit : demandez-le au gardien !

— Vous êtes malin, je le sais. Mais vous agissez sous main : un mot jeté dans un cercle, au moment opportun, vaut mieux que cent discours.

— Et qui vous a raconté pareille calomnie? — demanda Andrea, à qui le légitime courroux avait immédiatement suggéré un nom unique : Tresoldi.

— Cela ne vous regarde pas. Allez, et attention à vous! J'ai voulu vous prévenir : pas autre chose. Si vous continuez, je pourvoirai.

Andrea rentra à l'atelier, calme en apparence, mais le cœur rongé de colère. En passant devant l'établi de Tresoldi, il se sentit l'impétueuse envie de prendre cet homme par le cou; mais, se dominant, il se tut et, les yeux apparemment tendus sur son travail, il reprit sa tâche quotidienne.

— Là-dedans, il ne suffit même pas de penser à soi — pensait-il amèrement. — Mais que je meurs éborgné s'il m'arrive encore de parler à quelqu'un!

Il garda un absolu silence, en effet, pendant tout ce jour, travaillant sans cesse, sombre et muet, la tête basse. Mais, le lendemain matin, quand il descendit au préau pour la promenade, Antonio s'approcha de lui.

— Qu'as-tu, Andrea?

— Rien.

— Tu es inquiet? tu es triste?

— Pourrais-je être joyeux, là-dedans?

— Je le sais, fit le scribe en soupirant. Il y en a, il est vrai, parmi nous qui rient et qui chantent, mais ce sont gens nés pour la galère — et non pas des hommes comme toi, comme moi!

Il soupira encore, et se tut. Puis il reprit :

— Andrea, écoute, je dois te dire une chose : mais, auparavant, je voudrais être sûr que tu ne la prendras pas en mal : — que tu ne te fâcheras pas contre moi.

— Qu'est-ce? fit le Sicilien presque bourru, s'arrêtant tout court, et fixant l'autre dans les yeux. Le

préambule, en effet, ne lui plaisait pas : il redoutait quelque nouveau conflit.

— Tu as appris que les deux rapiéceurs qui s'étaient disputés avaient été, hier soir, mis au cachot?

— Oui, — dit Andrea avec nonchalance — j'en ai entendu parler à l'atelier; mais, à vrai dire, je n'y ai pas prêté attention.

— Parce que... reprit le Romagnol, s'arrêtant tout hésitant.

— Parce que?... interrogea l'autre, s'assombrissant à nouveau devant cet étrange réticence.

— Parce que, sans aucun doute, il y en a un de l'atelier qui a fait une mouchardise; et je sais que les soupçons se portent sur toi.

— Sur moi?... — s'écria Andrea en sursautant. — Eh bien, elle est bonne, celle-là! Et pourquoi, sur moi?

Il rit nerveusement, grinça des dents et il ajouta, montrant son poing fermé aux murs de la prison :

— Sale galère!

C'est ta visite au chef, qui a éveillé ces soupçons... On a remarqué que Luigi le rapiéceur se promenait avec nous; que tu n'avais rien à demander au gardien-chef; que tu es resté chez lui bien trop longtemps...

— Sale galère! — répéta Andrea amèrement, grinçant des dents, comme un mâtin, au comble de la colère.

— Qu'es-tu allé faire? — demanda Antonio avec douceur.

— Je ne te le dis pas! — s'écria le tailleur, se mordant les poings dans sa fureur impuissante — je ne te le dis pas! Non! Si je m'abaisse à me justifier, même devant toi, que le Christ me foudroie tout de suite!

Misérables! scélérats! Quels sont donc ceux qui ont osé de tels soupçons?

Antonio levait les épaules.

— Tu t'empportes trop — dit-il tristement. — Comment veux-tu que je te les nomme si tu t'empportes ainsi? Veux-tu peut-être que je fasse advenir quelque rixe? Du reste, mon ami, faut-il que je te dise pourquoi je t'ai rapporté ce fait?

Il se tut un peu, puis il reprit :

— Au reste, comme je t'ai dit, ce sont là des cancans sans fondement : des racontars de bagne, venus à la suite de ta visite au chef : — des racontars, et rien de plus!

— Nom de! — cria le Sicilien, qui ne blasphémait presque jamais. — Et je suis peut-être le seul, par hasard, qui aille chez le chef? et Tresoldi, alors, qui y va à chaque instant, et qui y reste des demi-journées à parler avec lui?

— Mais lui, il y va pour raisons de travail — fit sarcastiquement le scribe. Lui il n'est pas capable : on le sait! Mais quand y va l'un de nous, l'affaire est différente... Sans compter... que ce pourrait bien être Tresoldi qui ait insinué ces soupçons sur toi?

— L'as-tu entendu? — demanda le coupeur qui se contenait avec peine.

— Non; lui, non, je te le jure; mais c'était sa digne clique qui parlait ainsi.

— Bruttappelle?

— Ni Bruttappelle, ni Tizio. ni Caïo; je ne veux nommer personne, te dis-je. Mais je présume que la calomnie vient de là.

Andrea n'ajouta pas un mot, et demeura soucieux et sombre. Depuis ce jour, à l'atelier, il n'ouvrait plus la bouche; si on l'interrogeait, il répondait à peine. Son attitude misanthropique et dédaigneuse, qui n'était certes pas faite pour lui attirer les sym-

pathies, éloignait de lui les compagnons. Aussi ses ennemis, Tresoldi, tous ceux qui calomniaient par vice, à tout prix, avaient-ils beau jeu désormais.

— Il est fier comme Artaban, disaient-ils; il se donne l'air d'un prince. Comme s'il n'était pas un bagnard lui aussi!

Le chef cordonnier n'en continuait pas moins ses méchantes manœuvres. Il feignait de le flatter, de lui sourire, tout en le fraudant quotidiennement dans son travail : à lui, il lui donnait à couper toutes les chaussures sur mesure, et réservait à l'autre coupeur celles du magasin, fabriquées sur modèles, et, par-tant, faciles et plus rémunératrices.

Andrea, à la fin du mois, se trouvait ainsi avoir gagné un tiers de moins que l'autre. Il ne disait rien, mais il frémissait. Et Tresoldi l'adulait et se réjouissait en son cœur de le duper de la sorte.

— Le meilleur travail — disait-il — je te le laisse entièrement. Tu es content, Andrea? C'est une belle preuve d'estime que je donne aux yeux de tout l'atelier.

— Assez! — hurla finalement un jour le Sicilien en fureur : sa patience était à bout, et il n'en pouvait plus. — Mais crois-tu donc incapable de comprendre? je me tais, je travaille, et que cela te suffise; ne prétends pas encore faire de moi un imbécile. Tu me voles chaque mois un tiers de mon salaire, voilà ce que tu me fais. Mais, tu m'as déjà causé tant de torts que ce n'est là qu'une simple bagatelle.

— Veux-tu que nous allions ensemble chez le gardien-chef? — interrompit Tresoldi, qui n'osait pas lui dire carrément d'aller réclamer (1).

(1) En prison le fait de réclamer, ou de recourir au directeur, même à très juste titre, est toujours considéré comme un acte d'espionnage. La morale camorriste, qui

— Je ne vais chez personne, cela soit dit pour ta propre gouverne — répliqua Andrea dur et farouche. — Mais si j'étais encore celui d'autrefois, si je n'avais pas juré sur la mémoire de ma mère de ne plus tuer, depuis longtemps déjà, je t'aurais fait sortir cette lame par le dos!

Et ses yeux frémissaient de colère, cependant que sa main brandissait un tranchet long d'un bras. Tresoldi devint muet de peur; il ne l'avait jamais vu dans une pareille furie. Les ouvriers, de l'autre côté de la cloison de grillage métallique, levèrent leurs têtes rases; Fabrizi, au ton surexcité de la menace, s'approcha :

— Que se passe-t-il?

— Rien, chef — dit Tresoldi, à qui le voisinage du gardien avait rendu la parole. — Maître Andrea se plaint de moi. Je croyais au contraire le favoriser en lui confiant le travail le plus fin... Mais puisqu'il n'est pas content.. sois bien persuadé, maître Andrea, que désormais je m'arrangerai autrement : tant à l'un, et tant à l'autre. Est-ce que ça va comme cela?

Le coupeur, irrité, ne répondit pas. Depuis ce jour, Tresoldi tint parole : il distribuait le travail en présence du gardien, et avec une apparente équité. Mais le Sicilien ne tarda pas à s'apercevoir d'un nouveau tour de passe-passe : le chef d'atelier donnait en sous-main à l'autre coupeur un supplément de cuir, si bien que, quand il retirait le matin le travail fait, maître Andrea se trouvait toujours en très mauvaise posture par rapport à son compagnon et rival.

— Cherche à faire plus d'économie — lui disait

y règne, n'admet d'autre justice que celle que chacun peut se faire de ses propres mains. Par conséquent, conseiller à quelqu'un d'*aller réclamer*, équivaut à le qualifier d'espion.

Tresoldi hypocritement, en présence du gardien. — Tu es très habile, et si tu veux, tu peux. Vois, maître Andrea. Encore aujourd'hui, avec la même quantité de cuir, tu as taillé trois paires de souliers de moins que l'autre.

Puis ayant dit cela, il courait en bas dans le bureau du directeur ou du gardien-chef, porter ses plaintes contre le maître coupeur.

— Il connaît son métier, disait-il, mais il est négligent. Il ne fait pas ce qu'il pourrait : il gaspille trop de cuir; il ne se soucie pas de faire des économies pour l'administration... Aujourd'hui encore, avec la même quantité de matière première, il a coupé trois paires de chaussures de moins que l'autre.

Et le pauvre Andrea se sentait accabler, sans cesse, par ses chefs d'humiliations et de reproches. Quelquefois, il lui venait au cœur l'ardente envie de tout raconter au directeur; mais il la refoulait craintivement en lui-même, car, dans sa simplicité naturelle d'homme du peuple, et en vertu d'un préjugé héréditaire de sa race, il s'imaginait que ç'eût été agir en charogne ou, pour mieux dire, faire le mouchard que de se défendre de cette façon. Il ne voulait plus tuer, non, mais il ne pouvait tout de même pas détruire en lui la vieille morale antique sucée avec le lait maternel, morale qui lui disait que contre « l'infamie » de Tresoldi il n'y avait pas d'autre réaction honorable que la violence personnelle et directe — le sang. Tout autre moyen, tout recours à l'autorité, équivalait pour lui à se rendre infâme comme l'adversaire, à se déshonorer pour toujours.

Ainsi combattu entre ces deux sentiments contraires, le pauvre homme souffrait et se taisait, se défendant de son mieux. Très habile dans son métier, il redoublait de zèle, et réussissait souvent à égaler

ou presque le travail de son collègue avec un tiers de moins de cuir. Mais le désavantage demeurait malgré tout trop grand, et les humiliations succédaient aux humiliations.

Un jour, Tresoldi avait eu une altercation avec l'ancien déporté, et avec le Génois, au sujet du travail. Ces deux derniers, encore irrités, s'étaient rapprochés d'un groupe composé de Bon Petit, le filou milanais, La Vieille et Antonio le scribe, qui se soulageaient à voix basse, en menaces et en insultes, contre le chef abhorré.

— Prenez patience, conseillait La Vieille. Cet homme est tout puissant, et mieux vaut le prendre par les belles manières. Ne remarquez-vous pas que le gardien lui-même ne sait pas se faire craindre de lui? Il vous a fait une injustice, je le sais... Mais est-ce qu'il n'en a pas fait à tous?

— Si l'on voulait les énumérer toutes, dit Bon Petit.

— Ah! oui, confirma Antonio. Si l'on pouvait parler, l'on en saurait de belles. Moi surtout qui suis aux écritures, et qui fais les comptes, il ne se passe pas un jour où je n'avale du fiel... Tenez, voulez-vous en savoir une? Sur chaque paire de chaussures fabriquées ici, Tresoldi s'attribue invariablement à titre de chef d'atelier, vingt centimes qu'il vole sur le salaire, déjà si mesquin, des pauvres ouvriers... Le directeur ne s'en aperçoit pas, de cela; s'il le savait, il lui ferait passer un sale quart d'heure...

Ces propos étaient tenus le soir, vers les quatre heures, un peu avant la rentrée des détenus dans le dortoir. Quel fut des cinq, celui qui parla? Pas Antonio assurément; peut-être pas davantage La Vieille. Mais ce qui est certain, c'est que le lendemain matin le directeur était déjà informé de l'abus, et qu'ayant mandé Tresoldi, il lui flanquait une verte semonce.

S'il s'était agi d'un autre détenu c'était inévitablement la punition grave avec la perte de la place. Mais Tresoldi était trop précieux, et il s'en tira avec un simple lavage de tête. Pareille leçon, néanmoins, ajoutée à la perte du bénéfice, lui parut si amère, que quand il rentra peu après dans l'atelier, il était blême de colère.

— C'est la pièce des charognes — clama-t-il à peine entré. — Ils accusent les autres d'infâmes, et ce sont eux, les maîtres de toutes les infamies... Oui, il y en a un là-dedans, qui est allé rapporter au directeur que je retiens vingt centimes sur les chaussures bourgeoises fabriquées ici! Comme si je n'avais pas le droit, moi aussi, d'être payé.

En parlant, il regardait Antonio : il savait que c'était vraisemblablement lui qui avait lancé la nouvelle puisque, comme scribe il tenait les comptes.

— Si quelqu'un l'a rapporté, il a mal agi — dit le Romagnol irrité. — Mais cela n'empêche qu'il ait dit la vérité. Si on ne veut pas que les cochonneries se sachent, il ne faut pas les faire : voilà tout. Du reste, lorsque tu parles de charogne, je te prie vivement de ne pas me regarder.

— Je ne t'ai point nommé — répondit Tresoldi en baissant quelque peu le ton de la voix. — Mais si tu te sens froissé, c'est bien la meilleure preuve que tu n'es pas étranger à l'affaire?

— Attention, Tresoldi, attention à ce que tu dis — cria Antonio en se dressant debout. — Si tu as quelque chose à me reprocher, ne fais pas le lâche, et dis-le clairement.. Allons! cartes sur table! c'est peut-être moi qui ai mouchardé?

— Toi, non — riposta Tresoldi — j'en suis absolument certain. Mais les propos viennent sûrement de toi : le mouchard ne peut donc être qu'un de tes amis.

Il faisait allusion à Andrea, et avait maintenant les yeux fixés sur lui. Mais le coupeur ne leva même pas la tête.

— Cherche qui c'est, si ça t'intéresse de le savoir — répliqua le Romagnol. — Ici, je suis ami de tous et de personne : je ne réponds que de mes actions. Et si j'ai raconté le fait à quelqu'un, je n'ai certes pas agi dans le dessein de te faire du mal; d'ailleurs, je n'ai point l'habitude de servir de complice contre qui que ce soit, et encore moins contre toi.

Tresoldi ne répondit pas, et retourna prendre place derrière son établi. Depuis ce jour, Antonio remarqua qu'il allait souvent s'entretenir avec trois ou quatre Siciliens qui étaient dans l'atelier, et qu'il cherchait à les favoriser par tous les moyens dans le but bien évident d'en faire ses amis : c'étaient tous des condamnés pour meurtre, et, en général, des hommes taciturnes et peu sociables, qui n'étaient bien qu'avec les gens de leur région.

— Ceux-là se sentent entre eux comme les chiens — disait parfois La Vieille avec dédain.

En réalité, ils se tenaient toujours à l'écart des autres, et haïssaient et considéraient comme des étrangers tous les Italiens qui n'étaient pas leurs compatriotes. Si un autre, né dans la Péninsule, venait à se battre avec l'un d'entre eux, il pouvait se considérer comme certain de les voir tomber tous sur lui à la fois : une chose celle-là qui les rendait haïssables à tous.

Andrea s'aperçut qu'à la suite du dernier incident — celui causé par le scribe — ils le traitaient avec une froideur manifeste, et il s'imagina tout de suite que c'était l'effet des calomnies de Tresoldi. Un autre à sa place, se serait froissé et aurait demandé des explications : il se borna à secouer dédaigneusement

les épaules, et à tourner la figure vers le mur chaque fois qu'il rencontrait les yeux de l'un d'eux.

— Ils ne sont pas de la Sicile, ceux-là — pensait-il quelquefois, plein de regret et de passion pour sa noble terre. Eux — la mauvaise vie, fruit de préjugés et d'ignorance séculaire — en sont même la gangrène, la plaie purulente. Donc, qu'importe s'ils me haïssent, s'ils me méprisent : c'est plutôt un honneur pour moi.

Mais en attendant, entre ces hommes contraints à vivre tout le jour côte à côte, se multipliaient les froissements, et croissaient les malaises et les rancœurs : quelquefois Andrea, surtout dans les heures où couché sans dormir dans son lit, il rêvait les yeux ouverts, discutait en lui-même, et se demandait sérieusement s'il devait tuer le chef d'atelier, et la pensée, bien que toujours chassée, revenait avec obstination.

Un soir, Tresoldi avait distribué le cuir aux coupeurs, et chacun d'eux l'avait mis derrière son établi pour s'en servir le lendemain : peu après, avait sonné la cloche qui ordonnait la retraite des prisonniers dans le dortoir. Mais lorsque, le lendemain matin, maître Andrea reprit sa tâche accoutumée, il crut remarquer que la quantité de son cuir avait diminué.

Il le pesa avec soin : il en manquait, en effet, trois kilos. Personne ne pouvait les lui avoir pris en dehors du chef d'atelier qui restait parfois le soir quelque temps dans l'atelier après le départ des cordonniers. Maître Andrea, hors de lui, s'approcha de l'établi où Tresoldi parlait avec Fabrizi.

— C'est toi qui m'a pris trois kilos de cuir ? lui demanda-t-il.

— Moi, non : pourquoi

— Parce que c'est le rouleau que tu m'as donné hier soir — dit le Sicilien d'une voix toute frémissante — et je n'ai pas encore mis la main dessus, depuis

hier... Mais si je ne l'ai pas touché quant à moi, il y en a un autre qui a certainement trouvé le moyen de l'entamer, puisqu'il a, durant la nuit, diminué de trois kilos et plus.

— Diminué? dit-il... Qu'est-ce que tu me racontes là?

— Ne ris pas! s'écria le Sicilien de plus en plus irrité. — Ne ris pas! C'est toi qui me l'as volé : toi, pour me mettre en mauvaise posture, et avec l'espoir que je ne m'apercevrais de rien... Personne n'a mis le pied ici, sauf toi. Tresoldi, gare à toi... Tu vas trop loin vraiment. Tu m'as déjà fait croire inhabile et nonchalant, et maintenant tu veux me faire passer pour voleur... Tresoldi, le gardien est là présent, ne me fais pas parler : sinon, aussi vrai que Dieu est, je raconte tout.

— Mais raconte, et pourquoi? — fit le chef d'atelier méprisant. C'était précisément la menace qu'il désirait, car, étant donné le noble cœur d'Andrea, il savait parfaitement qu'elle resterait inexécutée. — Mais raconte donc : c'est moi qui te le demande. Je ne t'ai jamais rien fait de mal, et pourtant tu me hais : mieux vaut que nous nous expliquions une bonne fois... Tu viens de me traiter de voleur : voyons, qu'as-tu encore à dire de moi?

Maître Andrea ne répondit pas. Ces quelques paroles de soulagement avaient été suffisantes pour le faire rentrer en lui-même. Il le foudroya d'un regard de ses prunelles sombres et fières et retourna, sans ajouter mot, à son établi où il se mit à vaquer machinalement, rageusement, au labeur coutumier. Fabrizi, qui s'était approché pour l'interroger ne réussit même pas à lui faire lever les yeux de son travail.

— Je ne veux pas me laisser aller à des violences — pensait le pauvre homme — je ne veux pas tuer,

non!... Mon Dieu, aidez-moi, faites que je ne perde pas la raison. Mieux vaut encore que je sois malheureux, oui, malheureux... plutôt que l'on puisse me traiter encore une fois de criminel, né dans le mal et pour le mal...

Tresoldi, pendant ce temps, s'était rapproché du groupe des Siciliens.

— Vous avez entendu? leur dit-il tout bas, en souriant. — Il l'a avoué de lui-même!

Maître Turridu — le chef du groupe, celui auquel les trois autres, à table et partout, laissaient toujours la place d'honneur — répondit lentement, pour tous, avec sévérité et suffisance :

— Nous avons entendu, maître : laissez-nous faire.

Deux heures après, en effet, aussitôt la soupe avalée, il vint lentement derrière Andrea, et le toucha sur le bras. Il portait le béret sur l'œil droit, et marchait la tête haute, en se dandinant avec arrogance :

— Maître — lui dit-il gravement en le lorgnant de ses yeux mi-ouverts — nous vous attendons là-bas, sous la fenêtre, pour causer un peu avec vous.

— Je viens tout de suite — répondit le coupeur, sans même le regarder.

Il avait compris; on lui préparait un procès en règle, et l'on s'appêtait sans doute à l'expulser de l'atelier. Rien ne lui répugnait comme de se disculper; mais fuir le jugement de ces étranges magistrats, c'était s'avouer coupable. Aussi dès que Turridu eut tourné le dos, il réfléchit un peu, soupira et le suivit.

— Compère — lui dit Turridu aussitôt assis — nous avons entendu de vous ce matin une phrase qui ne nous a pas plu. Voudriez-vous avoir la bonté de l'expliquer?

Andrea répondit, fier et bourru :

— Pour qui parlez-vous, tout d'abord? Est-ce au nom de Tresoldi, ou en votre propre nom?

— Nous sommes nous, et Tresoldi est Tresoldi — répondit Turridu, que l'ambiguë question avait importuné — Répondez, si vous voulez; sinon, faites comme bon vous semblera.

Andrea, ennuyé et dégoûté, commença. Il dit tout d'abord tous les torts qui lui avaient été causés par le chef d'atelier : la calomnie machinée contre lui, les délations, les fraudes tramées contre son travail : les quatre écoutaient en silence. Mais quand il arriva à l'incident du matin, Turridu l'interrompit :

— Nous croyions avoir mal entendu — dit-il. Alors, il vous semble avoir bien agi en accusant pareillement Tresoldi sous le nez du gardien? il vous semble avoir bien parlé en le menaçant d'infamies comme vous l'avez fait?

— Je l'ai menacé, mais sans mettre à exécution — répondit Andrea en manière d'excuse.

— Qui est capable de le dire est capable de le faire!

— Je ne l'ai jamais fait, pourtant — riposta le coupeur se redressant froissé.

— Tant mieux pour vous, compère, si c'est vrai! — dit Turridu en se renfrognant.

— Du reste, — ajouta Andrea — celui que vous défendez ne mérite pas d'égards; il m'a causé mille torts; il m'a blessé dans mon intérêt et dans ma dignité : — et hier en me volant mon cuir, il tentait encore de me voler mon honneur, car, vous comprenez bien, il se disposait à me faire passer calomnieusement pour voleur.

— C'est possible, mais si cela est, je n'ai pas besoin de vous dire de quelle façon vous deviez lui répondre — interrompit Turridu avec un mépris affecté. —

Les infâmes, on les abat; c'est du moins ainsi qu'agissent les hommes d'honneur; on ne les châtie pas en se faisant leurs émules dans l'infamie.

— J'espère que des infamies, je n'en ai jamais faites, à qui que ce soit — répondit Andrea qui se réprimait avec peine.

— C'est possible. Mais cette menace, dans votre bouche, est très laide, maître! Sans compter que vous êtes allé plus loin que la menace!

— Et où suis-je allé, s'il est permis de le savoir?

— C'est votre manière de faire qui n'est pas belle!

Les trois autres « juges » approuvèrent visiblement, presque ostensiblement, l'affirmation du « président ». Andrea, irrité, se tourna vers eux.

— Et pourquoi, n'est-ce pas beau? demanda-t-il.

— Parce que... ce n'est pas beau — reprit Peppino, un pâtre de Girgenti, qui ne parlait presque jamais —. D'ailleurs, c'est encore vous qu'on soupçonne d'avoir rapporté à la loi (1) l'affaire des vingt centimes que Tresoldi s'appropriait sur le travail.

— Ça, c'est une calomnie — protesta Andrea avec force.

— Possible — dit Peppino avec un sourire incrédule — Vous ne pouvez nier, pourtant que ce bruit ait été mis en circulation par Antonio, et qu'Antonio est votre ami.

— Et vous ne pouvez nier davantage — ajouta Turridu — que les deux rapiécieurs (coïncidence étrange!) ont été jetés dans le cachot précisément le jour où vous étiez descendu chez le gardien-chef.

— Mais ce n'est point moi qui suis descendu chez

(1) Le gardien.

lui — corrigea Andrea — c'est lui qui m'a fait appeler.

— Et pourquoi, s'il est permis de le savoir?

— On m'avait accusé d'avoir été suborneur pour l'affaire des vers dans le pain : Tresoldi, probablement!

— Possible. Le fait est cependant que l'on ne vous a pas puni — reprit Turridu en hochant ironiquement la tête — Et, dites-moi : quand vous alliez en bas rapporter que Tresoldi courtisait Cappuccio, c'est peut-être encore de vers et de pain que vous parliez alors?

— On m'interrogeait ce jour-là, répartit Andrea irrité. Je devais peut-être taire la vérité pour aggraver le sort de Cappuccio?

— Si l'on vous interrogeait, vous saviez bien ce que vous deviez répondre pour ne pas prêter secours à la loi. C'est peut-être agir en homme d'honneur que d'intervenir dans le débat, comme vous l'avez fait?

Andrea soupira et ne répondit pas. A quoi bon résister, en effet, si ne rien répondre, ne prêter aucun témoignage, dussent s'ensuivre les plus abominables injustices, était la morale de ces gens, leur justice, la seule conduite, pour eux, en face de l'Autorité? Mais tout son cœur se révoltait contre une morale de cette espèce que, sans oser encore le dire, il trouvait aussi scélérate qu'absurde.

— Si vous aviez quelque rancune contre Tresoldi, c'est avec vos mains que vous deviez la satisfaire — reprit Peppino — et non pas en incitant Cappuccio. Compère, c'est peut-être le courage qui vous manque? Car mettre un jeune homme devant un homme presque âgé, comme vous l'avez fait, vous, c'est certainement une lâcheté.

Une lâcheté! Andrea sourit amèrement et, pour la

seconde fois, préféra garder le silence; il savait parfaitement, en effet, que la réponse qui lui était venue sur les lèvres aurait aggravé sa situation ou engendré une rixe sanglante : et il ne voulait plus tuer, à aucun prix, ni être tué ainsi, pour de futiles motifs, stupidement, sans défense.

— Une lâcheté! Et c'est lui, Peppino, qui lui lançait pareille insulte à la figure : lui qui croyait avoir agi honorablement, « en homme », alors qu'un an auparavant, exactement dans la même pièce, il avait tué sans combat, et en le frappant, en traître, de trois coups de tranchet dans le dos, un vieillard de soixante ans qui l'avait offensé trois jours auparavant.

Telle était leur étrange mentalité; mentalité qu'il ne fallait pas songer à modifier par le raisonnement, car autant valait se taper la tête contre un mur. Pour eux, en effet, englués dans cette mauvaise vie, le fait déshonorant n'était pas l'homicide, ni la façon dont le crime était accompli, mais uniquement le fait de subir une offense sans la venger dans le sang. Voilà où était, pour ces gens-là, le déshonneur, et pas ailleurs; et Andrea ne le savait que trop bien. Dès lors, à quoi bon les réfuter?

C'est toute leur mentalité qui devait être changée, toute leur éducation qui devait être refaite et assise dès le berceau sur d'autres bases morales. Mais quel serait donc le philanthrope, le saint qui, par l'éducation, la propagande et l'école, guérirait moralement l'une des plus nobles et des plus généreuses régions de l'Italie? qui corrigerait la stupide et bestiale uniformité du code, lequel condamne un berger sarde comme un intellectuel turinois, et qui du pénitencier où se consomment tant de pauvres gens coupables surtout d'ignorance, aurait enfin tenté de faire un établissement d'éducation pour sa réforme morale?

La discussion se prolongea pendant plus d'une heure; mais les principes, sur lesquels s'appuyait l'imputation lancée contre Andrea, élargissaient toujours davantage l'abîme existant entre ses juges et lui. Plus intelligent, moins inculte, et d'esprit plus élevé et plus noble, s'il tentait de s'affranchir des absurdes préjugés moraux imposés par l'« omertà » (1) de ces gens-là, il ne réussissait en fait qu'à s'attirer davantage encore défiances et soupçons. Aussi ne discutait-il pas. Mais eux, de leur côté, lisaient trop bien dans le cœur de cet homme pour ne pas se sentir profondément scandalisés de son « immoralité ».

— Compère Andrea — dit finalement Turridu — je regrette de me voir dans l'obligation de vous donner un conseil : il est préférable que vous vous en alliez volontairement d'ici. Et ainsi nous n'aurons pas l'humiliation et la douleur d'être obligés de chasser un compatriote.

— M'en aller, moi? — se récria le coupeur, dans un élan de dédain et de fierté. M'en aller volontairement? Vous faites erreur, compère : j'ai la conscience propre : me prenez-vous pour Tresoldi? Me chasse qui veut et qui peut : tant pis pour lui, s'il est assez injuste et assez vil pour oser me faire injure en vue de plaire au chef d'atelier, l'homme le plus infâme et le plus scélérat qui soit ici.

Et ils se séparèrent, et ne se saluèrent plus. Deux jours après, Bon Petit, le filou milanais, était conduit au cachot pour avoir chanté, la veille au soir, dans le dortoir : il s'entendit appeler dans sa cellule sou-

(1) Faux principe d'honneur, d'après lequel la plupart des gens de l'Italie méridionale croient déshonorant au plus haut point le fait de prêter secours aux autorités pour appliquer la justice.

terrine par un voisin inconnu qui cognait les joints de ses doigts sur la paroi commune. Il se hâta, naturellement, de répondre de la même façon.

— Qui es-tu? — lui demanda une voix connue.

— Je suis Bon Petit de Milan. Et toi?

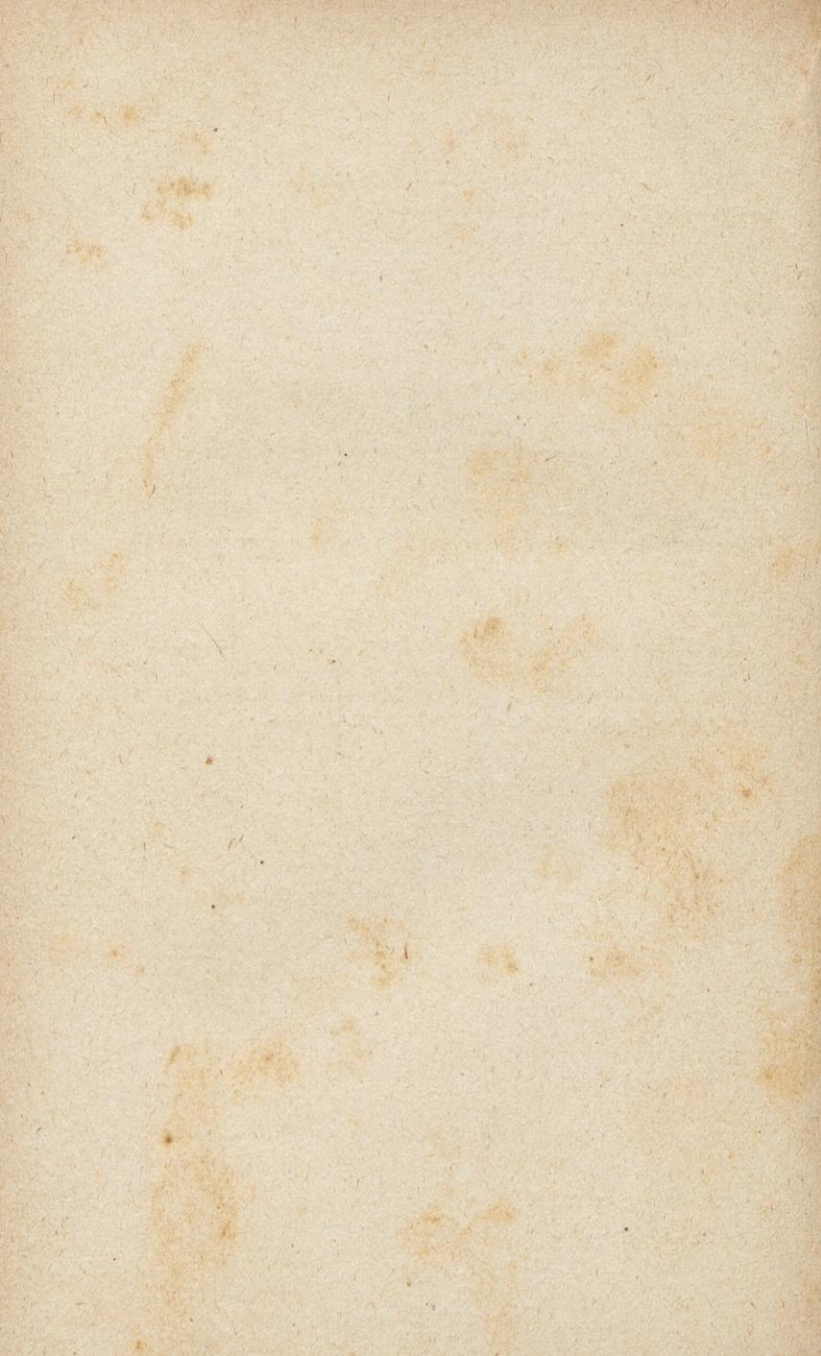
— Cappuccio, de Livourne. Dis-moi, Bon Petit : est-ce vrai que maître Andrea n'est plus à l'atelier?

— Oui, c'est vrai : nous lui avons entonné le « dehors-dehors! » hier matin (1).

— Pauvre maître Andrea! Mais pourquoi, Bon Petit?

— Parce que c'est une charogne; on s'est aperçu qu'il mouchardait. Et ce sont même ses compatriotes qui l'ont mis dehors.

(1) Sorte de mutinerie de courte durée au cri de « dehors — dehors! » et par laquelle les détenus ont coutume de signifier à un détenu qu'ils l'estiment indigne de demeurer plus longtemps leur compagnon d'atelier.



XII

MAL DE NAPLES

Toute rixe qui advient dans l'atelier d'un établissement aboutit inévitablement à la séparation des querelleurs et à un changement de métier; quelquefois même, au départ d'un ou plusieurs prisonniers pour une autre maison de châtiment.

C'est ce qui arriva à la suite des faits que je viens de rapporter. Maître Andrea fut transféré, sur la demande du directeur lui-même, dans un autre pénitencier; Antonio le scribe, au contraire, devenu plus odieux que jamais à Tresoldi, fut chargé de tenir la comptabilité de l'atelier des vanneurs, auquel était destiné Cesarino, dès qu'il aurait fini d'expier son pénible châtiment.

Le nouvel atelier, où fut conduit le jeune Romagnol était situé dans un rez-de-chaussée humide et froid, exposé au Nord, et demi-obscur même dans les jours de soleil. Il était divisé en deux grandes chambres adjacentes et communiquant entre elles par une porte toujours fermée : en haut, dans le mur commun, en vue de faciliter la circulation de l'air, étaient ouverts deux œils-de-bœuf, barricadés comme toute ouverture de prison de barres et de grillages de fer.

Antonio ne tarda pas à s'habituer à sa nouvelle existence. Il était entré là le cœur en proie à de graves préoccupations, mais il s'aperçut que la réalité

était moins triste qu'il ne l'avait prévue. Dans la prison de Saint-Eframe, à Naples, où il avait passé quelques mois avant d'être envoyé au pénitencier, il avait vécu presque toujours seul; mais les quelques jours qu'il avait passés en compagnie lui avaient laissé un souvenir bien douloureux. Depuis lors il s'était imaginé que dans toutes les prisons on vivait comme dans cette pièce, à laquelle il ne savait repenser sans dégoût et sans colère.

A la maison de force, au contraire, dans l'atelier des cordonniers, où il avait d'abord été pendant deux mois, puis dans celui des vanniers, où on l'avait mis maintenant, la vie était plus supportable : il y régnait, au moins en apparence, la discipline la plus sévère et la paix, et les journées y passaient monotones sans doute, mais tranquilles et abrégées par la vie en commun et par le travail.

Antonio était un jeune homme cultivé et intelligent, si bien qu'il ne tarda pas à connaître et à apprécier ses nouveaux compagnons de malheur. Ils formaient — comme toutes les collectivités de détenus — un étrange, indéfinissable mélange d'irrités, de malheureux, et surtout de toqués et d'ignorants, chez lesquels la vie menée forcément en commun met singulièrement en relief le caractère dominant, l'inclination prépondérante en chacun. Il s'y trouve aussi, bien entendu, des méchants; mais on peut affirmer sans erreur qu'ils ne sont pas la majorité.

L'entrée d'Antonio dans la nouvelle société fut accueillie par presque tous avec un visible plaisir. Ceux qui se donnaient l'air « cultivé » virent dans le nouveau venu un de leurs égaux; ceux, par contre, qui se résignaient, par force majeure, à se déclarer illettrés, espéraient trouver en lui un vengeur des humiliations que les faux savants leur infligeaient

sans cesse. Toutes les coteries qui s'agitent et vivent, sans exception, dans toute chambrée de prison, pensèrent pouvoir attirer à elles un nouvel adepte; et même les quelques solitaires, qui ne sont jamais absents non plus dans ces lieux de douleur, espérèrent qu'était venu s'adjoindre à la compagnie un homme, avec lequel il serait possible de parler un quart d'heure amicalement sans se compromettre et sans éveiller de rancœurs dans tel ou tel parti.

Le premier à se mettre en avant, et qui rechercha l'amitié de l'employé aux écritures, fut un jeune homme de la Basilicate : bien qu'il eût appris à lire et à écrire en geôle, il se baptisait déjà « poète » et comme tel il se refusait à accepter la familiarité de certains de ses compagnons de châtiment. Il s'était fait solitaire volontairement, par suite de son orgueil fou et demesuré; il n'ouvrait jamais la bouche sans prononcer le mot « philosophie » — dont il ignorait certainement la signification; parlait de Dante en lui attribuant les plus énormes bêtises et affirmait qu'une fois mis en liberté, il vivrait en faisant l'homme de lettres et le conférencier.

Antonio se fatigua bien vite de lui, bien qu'il ne trouvât dans son âme aucune méchanceté, mais seulement une ridicule et folle vanité. Importuné et tiraillé, il finit par accepter de lire les « œuvres » du poète : c'étaient trois sonnets, dépourvus d'orthographe, de mètre et de sens commun, que l'auteur avait fait précéder d'une note où il affirmait se réserver aux termes de la loi toute la propriété littéraire de ses vers. A peine Antonio les eut-il lus, que l'auteur se hâta de lui demander combien de milliers de lires il pourrait tirer de leur publication; mais le scribe, ayant alors tenté de le désillusionner et de lui ouvrir l'esprit à la vérité, il le prit aussitôt en aversion et ne le salua plus.

Un autre original, en cette compagnie de souffrance, était un homme de peut-être cinquante ans, d'une condition sociale moyenne, et nouveau lui aussi à la prison, comme Antonio. Celui-là, se voyant contraint à vivre en atelier, avec des meurtriers et des hommes de mauvaise vie, crut s'acquérir leur considération et leur respect craintif, grâce à un stratagème qui l'enfouit, au contraire, sous le ridicule le plus profond. S'étant approché un jour d'Antonio, qui travaillait à son établi, il lui fit *ex-abrupto* le discours suivant, avec un sérieux presque solennel, et à voix basse sans doute, mais pas suffisamment pour ne pas être entendu de ceux qui l'entouraient :

— Vous êtes un jeune homme instruit, et vous avez l'expérience de la vie : je voudrais de vous un conseil... Un de mes frères m'a causé un préjudice si considérable, pour une raison d'intérêt, que j'ai résolu de le tuer... Me conseillez-vous d'employer le poignard ou le revolver?

Antonio rit; les voisins rirent; tout l'atelier rit, et bientôt le pénitencier tout entier rit. L'auteur de la bêtise eut un quart d'heure de véritable célébrité.

Mais, à part les détraqués et les extravagants, la physionomie, je pourrais dire, d'ensemble de l'atelier était celle de toutes les chambrées de pénitencier. Les réclusionnaires — une vingtaine — étaient condamnés à des peines différentes, et pour des crimes très divers. Il y avait parmi eux un groupe de Napolitains, sept ou huit, invariablement *camorristes* (1) et voleurs, qui mangeaient ensemble, qui vivaient presque à part, et qui à l'heure de la promenade te-

(1) Affiliés à la *Camorra*, société secrète, et très répandue dans l'Italie méridionale, qui, créée dans un but honorable, il y a très longtemps, est devenue aujourd'hui une redoutable association de criminels.

naient encore de longs conciabules particuliers. Entre eux dominait un certain Francesco dit *Ciccio O'Funnaro* (1), qui portait le béret sur l'oreille et qui, quand il marchait, enfilait ses mains dans la ceinture de son pantalon pour se donner l'air crâne : celui-là, comme presque tous les voleurs, était effronté et cynique, et ne faisait que raconter, en en tirant vanité, l'histoire de jeunes filles honnêtes qu'afin de les exploiter, il avait d'abord trompées, et puis, à force de sévices, contraintes au mal. Avec ceux-là, de temps en temps, mais par affinité morale seulement, faisaient bande commune un Milanais, surnommé Meneghino, et un Pisan qui, pour sa voix criarde et presque féminine, était appelé La Tosca : par contre, quoique à peu près compatriote, se tenait à l'écart un campagnard du Cilento, condamné à trente ans, homme qui incarnait en lui la morale un peu rude et sauvage, mais pas vile, assurément, de la montagne salernitaine, où l'on a horreur de la *camorra*, où l'on hait le vol, et où l'on sent encore une profonde répugnance pour les gestes immondes des exploiters de femmes.

Il y avait aussi un vieux bigot, qui se bouchait les oreilles en entendant des propos obscènes, et envoyait tous les mois un mandat de cinq lires à la Madone de Pompéi : il était condamné à vingt ans pour ignominies et sévices pratiqués sur deux fillettes impubères. Il y avait un ancien brigand de vingt-quatre ans, encore imberbe, et au minois de jeune vierge, qui rougissait chaque fois qu'il parlait, et qui avait été condamné dans cinq procès, pour cinq assassinats, à trente ans de réclusion pour chacun. Il y avait un jeune garçon piémontais du nom de

(1) François le Cordier.

Mario, qui avait déjà beaucoup voyagé dans le monde avec sa mère prostituée et qui connaissait, en dépit de son jeune âge, toutes les maisons de correction et les prisons du royaume; il y avait enfin trois Pouillais, un Romagnol, deux Siciliens, constituant dans l'ensemble l'amalgame le plus varié de figures et de dialectes que puisse offrir un pays multiforme comme l'Italie.

Antonio ne tarda pas à s'apercevoir que ses compagnons d'infortune, dès que fut passée la curiosité des premiers moments, ne s'occupaient presque plus de lui. Exception faite pour le chef d'atelier, qui s'approchait de sa table de temps à autre pour les besoins du travail, on peut dire que, pendant la journée, il échangeait à peine vingt mots avec ses compagnons. Encore presque nouveau dans la maison de châtiment, et incapable de s'adapter sans douleur à une si grande promiscuité, il sympathisait plus avec les meurtriers qu'avec les voleurs : il trouvait chez les premiers, quoique condamnés à de très lourdes peines, un peu plus de sentiment, un peu plus de pudeur, et même ce qui semble impossible, de véritable humanité. Il n'y avait pas de meurtrier, ou presque, aussi barbare que fût le crime qu'il avait commis, qui ne révélât, ou immédiatement ou dans la suite, quelques bons sentiments : l'affection pour la famille, le respect pour les parents, la pitié pour les faibles, et parfois même un amour confus mais sincère de la patrie. Les voleurs, au contraire, presque tous, ne sentaient rien pour personne. Ils ne se souvenaient jamais de leurs familles, se révoltaient contre n'importe quel devoir, se moquaient de toute morale et de toute pitié, se devinaient toujours prêts à se trahir les uns les autres, aussitôt rendus à la liberté, de la pouvoir prostituer : et s'ils avaient

horreur de l'assassinat, c'était uniquement par lâcheté.

Antonio, encore inaccoutumé à la rebutante ostentation de leur cynisme, se rapprochait peu à peu de Paolo, l'ancien brigand, du paysan du Cilento, et de quelques autres meurtriers : ceux-là, en dépit de tous ses préjugés, lui semblaient des hommes, au fond, presque bons — des hommes semblables en tout à ceux qu'il avait connus et fréquentés au temps de sa liberté — égarés par des circonstances exceptionnelles et transitoires mais demeurés, au fond, des êtres pas trop dissemblables de lui-même.

En attendant, il observait et apprenait à connaître, avec une stupeur croissante, cette étrange existence, si singulière pour qui ne l'a jamais vécue. Le soir, un peu avant le coucher du soleil, tout l'atelier, après avoir été soumis à une mintieuse perquisition, était conduit au dortoir. Chaque détenu était enfermé à clef dans sa petite cellule d'un mètre et demi de haut, ou peu davantage, et juste assez longue et assez large pour pouvoir contenir la paillasse, et dans ce trou suffocant et fétide — dit cubicule — il attendait que revînt le jour.

Le cubicule, qui couvrait une surface d'un mètre sur deux, était clos hermétiquement de toutes parts; il ne recevait un peu de lumière et d'air que par une petite fenêtre taillée dans la porte, et haute de vingt centimètres au plus. Sur la fenêtre, en croix, deux barreaux de fer; le détenu ne pouvait donc s'y mettre ni lire; et s'il voulait respirer l'air du corridor un peu moins vicié que celui du cubicule, il devait rester debout près de la porte, dans l'obscurité de sa niche pire que celle d'un chien, la bouche appliquée au soupirail.

Dehors, dans le corridor, devant la très longue théorie des petites portes et des fenêtres barrées, se

promenait le gardien. Quelques détenus, plus fortunés, avaient une grille au lieu d'une porte et la vue extérieure de cette interminable file de petites portes ou de grilles tout près les unes des autres, en quatre et cinq étages superposés, donnait l'idée d'une horrible ménagerie humaine.

Les heures les plus tristes de la journée étaient celles du soir; les détenus essayaient de se distraire en échangeant quelques mots d'un cubicule à l'autre; mais ils ne pouvaient le faire qu'à voix basse sous peine d'être punis et envoyés dans le souterrain. Puis, finalement, sonnait la cloche du silence : et les prisonniers se couchaient sous les grossières couvertures, chacun dans sa tanière sans lumière et sans air, proie des innombrables punaises qui les tourmentaient pendant toute la nuit.

Dans ce dortoir, précisément à côté du scribe, fut placé Cesarino aussitôt achevée la punition qui lui avait été infligée. Un soir où, entre détenus, l'on était à parler de rêves, et de la valeur prophétique que leur attribuait le peuple, La Tosca raconta que la nuit précédente il avait rêvé qu'il s'était fait arracher une molaire cariée dont il souffrait; et Paolo, l'ancien brigand, ayant entendu le récit, intervint.

— C'est là un mauvais présage, s'exclama-t-il. Douleur de dents signifie maladies d'êtres chers. Les molaires représentent les parents, comme les incisives représentent les enfants.

Tandis qu'ils parlaient, La Tosca riait à gorge déployée. Paolo, qui le savait superstitieux, et aveuglément convaincu de la prophétique vérité des rêves, s'en étonna.

— Pourquoi, ris-tu? — lui demanda-t-il. Peut-être que tu n'as pas de parents, toi?

— Sûrement, que j'en ai : ma mère, des cousins, des sœurs...

— Eh bien, cela ne te fait rien, la pensée qu'ils peuvent être malades? que ta mère, certainement déjà âgée, va mourir?

— Mourir? — répartit La Tosca —. Et que m'importerait-il donc qu'elle mourût?

Et, sans presque reprendre souffle, il commença à énumérer, d'une voix nasillarde, que rendait plus désagréable encore la grossière cadence de son dialecte pisan, une suite de griefs et d'accusations contre sa mère, et qui pouvaient se résumer en un seul fait : la pauvre femme, après l'avoir tancé en vain pendant de longues années, avait enfin reconnu incurable sa tendance au mal et ne lui avait plus écrit. Et il se vengeait d'elle maintenant en flétrissant son nom, et en la peignant comme adultère et corrompue, reste de soldats, rebut des derniers bordels de Toscane et de France. Paolo, le brigand, scandalisé, l'interrompit :

— Tu n'as donc pas honte de parler ainsi de ta mère? lui dit-il. Quand bien même tu ne serais pas le fils de l'homme que l'on croit ton père, comme tu l'affirmes, pourrais-tu douter que tu es son fils à elle?

— Son fils! répliqua dédaigneusement La Tosca. Le mot, pour moi, ne signifie rien. Me traite-t-elle peut-être comme elle devrait traiter un fils?

— Si elle ne t'écrit pas, elle a ses raisons, il me semble — reprit l'ancien brigand —. Si tu étais un homme juste, tu devrais reconnaître ton tort, et l'aimer davantage pour la récompenser de toutes les peines que tu lui as causées, pauvre femme!

— L'aimer, moi? s'écria La Tosca. Tiens... Si demain je la voyais étendue là, morte à terre, j'irais sur elle, et je pisserais dans sa bouche!

La phrase brutale et atroce provoqua des invectives et des protestations de la part des détenus les plus voisins. Mais la Tosca insistait en brailant :

— Vous autres, vous aimez vos mères parce qu'elles se souviennent de vous — répétait-il —. Moi aussi, j'aimerais la mienne si elle m'envoyait cinq lires de temps en temps.

— Tu es un lâche, dit l'ancien brigand.

— C'est à moi que tu dis cela, Paolo?

— Oui, c'est à toi! Même le singe, même le chien aiment leur mère. Et toi, qui nous blesses dans le sentiment qui, ici dedans, nous fait souffrir plus que tout autre, tu es au-dessous du singe et du chien : tu es un ver.

— Moi, en tout cas, je n'ai jamais assassiné!

— Parce que tu n'en as pas eu le courage, répondit Paolo avec flegme... Ne te l'ai-je pas dit? Tu es un lâche!

— Ça va bien, fit la Tosca... Demain matin, au promenoir, nous en reparlerons.

Et il devint muet. Les voisins de cubicule qui avaient entendu le défi, se turent eux aussi un instant : puis, peu à peu, le bavardage recommença.

— Cilentano! (1) appela Antonio à voix basse... As-tu entendu? il faut avertir le gardien!

— De quoi, Antonio?

— Demain, à la promenade, tous les deux vont se battre. Il faut avertir le gardien afin qu'il les sépare,

(1) C'est-à-dire « paysan du Cilento » territoire compris entre les villes de Salerno et de Potenza.

en conduisant l'un des deux dans une autre section. Il ne peut, en effet, avoir entendu, car, pendant qu'ils parlaient, il se trouvait éloigné, au fond du dortoir.

— Ne le fais pas, Antonio! recommanda le Cilentano à voix basse, avec autant de circonspection que s'il lui eût confié un secret.

— Et pourquoi? quel plaisir y a-t-il à les laisser se compromettre? S'ils se querellent, comme c'est certain, ils seront tous deux punis, inévitablement!

— Ne le fais pas, Antonio, répondit l'autre d'une voix à peine perceptible.

— Et pourquoi?

— Parce que non. Tous diraient que tu t'es fait pousser la barbe, et personne, ici, ne pourrait plus te voir.

Le scribe, stupéfié, réfléchit un instant. Il ne comprenait pas le langage de son compagnon, et moins encore l'air mystérieux avec lequel il avait dit ces mots. Qu'est-ce que la barbe avait à voir avec le différend de ces deux hommes? Il hésita un peu; puis, il finit par interroger son ami.

— Quoi? tu ne le savais pas? Se faire pousser la barbe veut dire, en prison, faire le mouchard, reprit ce dernier.

— Eh bien? repartit Antonio qui passait d'étonnement en étonnement. C'est donc faire le mouchard que d'empêcher deux personnes de se nuire réciproquement?

— Au bagne, oui, dit l'autre sèchement.

Et il parlait avec tant de prudence, et avec une préoccupation, si manifeste, que le scribe en resta troublé et n'ajouta mot.

Et il avait bien raison, le Cilentino, car si l'un de ceux qui l'entouraient avait entendu les propos échan-

gés par lui avec son voisin, il n'aurait pu dorénavant échanger la parole avec ce dernier, sous peine d'être aussi méprisé et déshonoré que lui.

De ce jour-là, Antonio comprit ce qu'il avait déjà soupçonné, à savoir que le cas qui s'était produit pour le pauvre Andrea n'était point une exception, mais qu'au contraire la morale du pénitencier était une chose qui lui appartenait en propre, et sans lien de parenté avec ce qui, dans le monde des hommes libres, porte le même nom.

Dès lors, il parla peu et prudemment, et écouta attentivement : il désirait s'harmoniser avec le milieu, non pas pour modifier ses propres sentiments, mais uniquement pour les voiler sous un vernis approprié. Et il s'aperçut alors que tout délit prévu par le code avait coutume de soulever dans ce bien triste lieu plus d'admiration que de blâme; et qu'il n'y avait pas d'acte, aussi criminel et honteux fût-il, qui ne trouvât ici des défenseurs. Il s'aperçut aussi que quelques voleurs blâmaient le meurtre, et quelques meurtriers le vol; qu'un grand nombre des uns et des autres blâmaient le viol et l'inceste; et que la plupart se montraient sévères et intolérants pour toute faute qui n'était pas la leur. Mais il s'aperçut surtout que s'il y avait des actions unanimement réprouvées, au moins en apparence, c'était uniquement le mouchardage et la sodomie passive. De l'active par contre, ils aimaient presque tous à se vanter, parce que, pour eux, ce n'était plus une question de perversion sexuelle, mais d'orgueil. Quant aux deux fautes susdites, ainsi que je l'ai déjà noté, il ne se trouvait personne, dans tout le pénitencier, doué d'une effronterie assez audacieuse pour oser les défendre ouvertement.

Ce qui ne signifie nullement, bien entendu, que les individus tachés ne surabondaient point en ce

lieu; et c'étaient précisément ceux qui se montraient d'ordinaire, entre tous, le plus intolérant. Malheur à celui qui ayant soupçonné un fétu dans l'œil de son compagnon ne se hâtait pas et n'avait pas à honneur de le flétrir en le qualifiant de *grosse charogne* ou de *pédéraste*! Et le fétu, avec un peu de zèle et de malveillance, on réussissait à le soupçonner chez presque tous. C'était là le fait tout particulièrement de ceux qui savaient avoir eux-mêmes une poutre dans l'œil. Il suffisait de voir quelqu'un aller dans le bureau du directeur, même pour des motifs plus que légitimes, pour entendre courir les interprétations les plus méchantes relativement à cette démarche et pour taxer sans plus tarder, son auteur *d'infâme*; il suffisait de le voir jeune et imberbe pour le supposer perversi et corrompu. Et à qui était attribuée aussi épouvantable flétrissure, inutile qu'il s'en défendît, ou qu'il s'enfuit, elle le suivait, inexorable et tenace, pendant des années et des années, transportée — qui sait par qui? — d'un bout à l'autre de l'Italie, à travers tous les pénitenciers du royaume.

Arrivé au milieu de cette compagnie de gens beaucoup moins instruits que lui, Antonio tenta quelquefois dans les premiers jours, de l'instruire et de l'éduquer un peu, en lui faisant constater la bassesse involontaire où elle vivait, et les préjugés de son ignorance. Mais il s'aperçut bien vite que c'était peine perdue. Certains, plus intelligents, comme le Cilentano, comprirent bien qu'il disait la vérité, mais ils n'avaient pas le courage de la reconnaître carrément, et d'affronter pour lui la mésestime et le mépris de la majorité. Mais les autres — le plus grand nombre — ne daignèrent même pas discuter avec lui : ils le méprisèrent, et se retirèrent à l'écart. Ils ne continuèrent avec lui que les rapports stric-

tement inévitables puis, un beau jour, sans autre motif, ils ne le saluèrent même plus.

Antonio s'en étonna, et s'en affligea même un peu. Il hésitait cependant à aller carrément à eux avec l'énergie nécessaire, se demandant s'il ne valait pas encore mieux se taire, quand un jour, au cours de la promenade en cour, il prit à part le Cilentano et l'interrogea :

— Mais qu'ont-ils contre moi? Que leur ai-je fait?

— Ils disent que tu es une charogne (1) .

— Moi! — s'écria le scribe plus étonné qu'irrité. — Et pourquoi? à qui donc d'entre eux ai-je nui? Car, il me semble que, pour être mouchard, il faudrait nuire à quelqu'un; et moi, ici, je n'ai jamais fait du mal à qui que ce fût, jamais, pas même involontairement.

— Mais le fait qui t'est imputé n'est pas arrivé ici, mais dans la prison de Saint-Eframe, à Naples. C'est un certain Gennariello, venu récemment de là-bas, qui l'a rapporté..... Allons, dis-moi la vérité : que t'est-il arrivé, là-bas?

— Mais rien, mon ami : du moins, rien qui ne puisse me faire tort. Bien au contraire! J'ai souffert toutes sortes de méchancetés, et je n'ai tiré vengeance de personne!

Le Cilentano souriait, un peu ironique.

— Pourquoi? Tu ne me crois pas?

— Si, je te crois parce que je te sais bon.... Mais tu es un galant homme (2) et par conséquent peu accoutumé à vivre au milieu de nous. Tu auras fait

(1) Un mouchard.

(2) Ce qui dans la bouche d'un Italien méridional signifie « un monsieur ».

quelque chose de mal.... comment dire? — sans le savoir!

— Écoute-moi, — commença Antonio — sais-tu ce qui m'est arrivé? J'étais à peine entré en prison, où je n'avais jamais été, que je fus mis dans une pièce où se trouvaient sept récidivistes. Ceux-ci, qui évidemment étaient déjà d'accord entre eux, commencèrent par m'inviter à jouer aux cartes en mettant comme enjeu un demi-cigare ou un verre de vin. J'acceptai par politesse, et je dus poursuivre contre mon gré et presque de force : ils ne me permirent de me lever que quand ils m'eurent dévalisé de tout ce que je possédais, y compris mon linge et une paire de chaussures..... Puis, ayant su que sur mon livret de dépenses, j'avais un crédit d'une vingtaine de lires, destiné à me procurer les suppléments, ils s'en emparèrent en disant qu'ils voulaient manger en ma compagnie, et commencèrent à disposer de mon argent à leur gré et selon leurs besoins, sans même me consulter..... Je protestai, naturellement; je voulus me soustraire à cette tyrannie, et tous m'entourèrent de leurs menaces : pouvais-je, tout seul, résister à sept? Sans compter que, de temps à autre, en dépit des interdictions du règlement, je voyais entre leurs mains, pris je ne sais où, des couteaux pointus qui, aussitôt qu'ils en avaient fait usage, disparaissaient mystérieusement..... Un jour, je reçus de ma famille un habit neuf : celui des sept, qui paraissait le chef de bande, se l'appropriâ sans commentaires..... On commença à vouloir me traiter en domestique : je devais balayer la pièce, cirer les chaussures, vider les vases; naturellement, je m'y refusais, et les disputes étaient continues..... En outre, comme on voyait que j'étais jeune et septentrional, on se mit à me railler à propos de tout : on alla jusqu'à me faire des proposi-

tions outrageantes..... Alors, comprenant qu'avec de pareilles canailles, il me faudrait en venir aux mains, et que par-dessus le marché j'aurais encore le dessous, j'allai trouver le gardien-chef et le priai de m'accorder une cellule pour moi tout seul : ce que, de fait, j'obtins. Depuis lors, crois-le bien, je n'ai plus eu de rapports avec personne.

Le Cilentano souriait les yeux étincelants d'ironie.

— Qu'as-tu à rire? tu ne me crois pas?

— Certes si. Je suis bien convaincu que tu dis la vérité : dans toutes les maisons centrales des provinces de Naples et de Sicile, arrive ce qui t'est arrivé; et c'est précisément pour mettre fin à cet abus que le gouvernement construit présentement des établissements cellulaires là où il faut une nouvelle maison de force..... (1) Seulement, c'est justement ce fait même d'être allé réclamer auprès du gardien-chef que l'on te reproche, et qui t'a fait qualifier de mouchard.

— Ah, par exemple! s'écria Antonio — Et que devais-je faire alors? Supporter les injures et les méchancetés? Me révolter, et me laisser assommer — seul contre sept et sans armes?

— Mon ami — répondit l'autre en haussant les épaules — je suis du Cilento, et, dans mon pays, comme tu le sais, *la camorra* n'existe point. Que

(1) Le gouvernement ferait beaucoup mieux, au lieu de changer le contenant, d'améliorer le contenu, c'est-à-dire de s'employer à éduquer et à guérir les pauvres victimes dévoyées. Il s'agit donc de bien autre chose que d'établir le régime *cellulaire*! C'est l'enseignement, c'est l'éducation fraternelle qui seuls peuvent remédier à ce triste état de choses. Le régime cellulaire n'a d'utilité que pour les argousins : l'isolement est, en effet, une véritable torture, et les tortures n'amenderont jamais personne.

te dire? Je ne dis certes pas que tu aies tort; mais le bagne, il faut le prendre tel qu'il est. C'est injuste, je le reconnais, mais si quelqu'un parmi nous va réclamer auprès des chefs, on le considère *infâme*.... Ici, l'on n'admet, en faveur de l'offensé, qu'un seul droit : celui de se faire justice de ses propres mains!

— Et quand on n'en a pas la force, comme c'était mon cas?

— Je le sais — répartit le Cilentain sceptique et nullement convaincu. — Tu ne pouvais rien; seulement, c'est là la règle chez les prisonniers. Et remarque bien que si, par hasard, tu avais réagi par la violence, ces sept, après t'avoir assommé, eussent encore été d'accord pour te calomnier, et que, trompé le directeur de la prison t'eût puni. Par exemple, ils auraient raconté que, vicieux et cochon, tu provoquais le plus jeune d'entre eux par des propositions obscènes; ou que tu avais volé l'un d'eux, à qui ils auraient imputé les coups que tu avais reçus..... Sois aussi persuadé qu'ils auraient caché dans ta paillasse quelque objet volé, ou quelque couteau pour te mieux calomnier.....

— Et agir de la sorte ne s'appelle pas être charogne, être mouchard?

— *La camorra* se croit tout permis du reste, je te le disais. Comment espérer en de telles conditions se voir faire justice? Le directeur, je te le répète, n'aurait puni personne autre que toi!

— Mais c'est horrible! — se récria Antonio.

— C'est le bagne, la galère, mon ami — soupira l'autre en haussant les épaules. — Et puisque nous ne pouvons pas le modifier, et que nous devons nous adapter à ses lois, mieux vaut, du moins, que nous ne nous fassions pas taxer de mouchards.

Il souriait, sans conviction au fond, mais avec résignation. Antonio, au contraire, ne réussissait pas à retrouver la paix en raison de cette plus grande impuissance à s'adapter aux choses absurdes qu'ont les esprits éduqués par rapport aux incultes.

Ainsi, peu à peu, il s'instruisait de la morale des prisons : morale de *camorristes* de dernier ordre, que subissent passivement tous les détenus du royaume. Mais, bien qu'il s'efforçât de garder au milieu de ses compagnons, une attitude correcte et polie, de veiller sur lui-même, et de n'importuner personne, l'inimitié du groupe napolitain ne désarmait toujours pas; Antonio ne comptait plus que quatre ou cinq amis, — si toutefois on peut donner ce nom aux quelques-uns qui le saluaient encore : le Cilentano, Paolo, l'ancien brigand, qui avait subi le cachot pour avoir bastonné La Tosca, Cesarino dit Cappuccio, Mario le jeune garçon piémontais, et enfin le vieux bigot, qui usait de sa patience pour venir pleurnicher devant lui sur son innocence.

— Croyez-le bien, Monsieur Antonio, lui disait-il avec une voix et des airs de comédien. — j'ai été assassiné. Ma garce de femme a imaginé la calomnie pour se débarrasser de moi. Tenez, j'ai écrit ce mémoire pour démontrer mon innocence. Veuillez donc le lire, vous qui êtes une personne instruite. Vous vous persuaderez alors de quelles infamies j'ai été victime de la part de cette scélérate de femme....

Et il pleurait comme un veau. Le jeune homme, par politesse, finit par accéder au désir que lui exprimait le vieillard, et lut le manuscrit; mais si jusque-là il doutait encore de l'innocence de cet homme, après, par contre, il demeura archiconvaincu de sa culpabilité. Cet être, du reste, lui répugnait, non pas seulement à cause de son crime, mais à cause de son hypocrisie larmoyante et pétulante : elle arri-

vait presque à lui faire préférer le cynisme éhonté des autres.

Et la vie continua ainsi pendant quelque temps, douloureuse et triste, sans incidents. Un jour que Cesarino était assis près d'Antonio, s'approcha de lui *Ciccio o'funaro* pour lui présenter un petit bouquet de fleurs fait de mie de pain, — art dans lequel, on le sait, excellent les prisonniers.

— Tiens, — lui dit-il. Prends, c'est Alfredo, du premier atelier, qui te l'envoie.

Il souriait, hautain et moqueur. Cesarino éclata de colère, et tout rouge :

— Va au diable, cria-t-il. Je ne veux rien accepter de celui-là.

— Pourquoi, mon garçon? — insista le Napolitain en le raillant. Il ne te plaît pas, Alfredo? Et moi qui voulais te le donner pour mari.

Il dit et, lui tournant les épaules, regagna sa place. Quelques-uns rirent : Cesarino devint blême de rage. Il grommela quelques protestations : mais la colère étouffait les mots dans sa gorge. Puis ayant baissé la tête, il se tut courroucé, et reprit son travail.

Une demi-heure s'était peut-être écoulée depuis cet incident, quand on entendit grincer sur ses gonds la porte qui unissait les deux sections de vanniers. Le gardien du premier atelier, venu sur le seuil, appela à haute voix le matricule porté par le garçon livournaï.

— Qu'y a-t-il? fit ce dernier en accourant près de la porte.

Il vit Alfredo, le Napolitain de la section contiguë, lui offrir debout à côté du gardien, le petit bouquet de fleurs qu'il avait refusé quelque temps auparavant.

— Allons, prends-le mon petit, lui disait-il gouguenard. Sois donc gentil toi qui l'es de tant de manières... Ne t'ai-je peut-être pas choisi comme ma fiancée? Ah, tu t'embellis chaque jour : vraiment, on dirait une figure de la Vierge dans un tableau!

Cesarino, tout tremblant de rage, lui avait déjà tourné le dos en proférant des injures à voix basse.

— Laisse-moi la paix — disait-il — et occupe-toi de tes affaires, je n'ai rien à partager avec toi.

On entendit ça et là, dans le premier comme dans le second atelier, des rires ironiques; le gardien ferma la porte, et Cesarino, plus furieux que jamais, regagna sa place. Les provocations d'Alfredo étaient l'épilogue de racontars récents : le pauvre garçon, qui avait passé deux semaines dans le premier atelier comme apprenti de cet homme, avait voulu passer dans le second pour s'affranchir de ses convoitises. Mais le Napolitain, irrité de ses refus et de son brusque éloignement, s'en était vengé, selon son habitude, en répandant sur son compte d'obscènes calomnies, et en substituant à son surnom de Cappuccio un autre vraiment méchant qui, rappelant la propriété caractéristique du gracieux petit oiseau que l'on appelle bergeronnette ou hochequeue parce qu'il remue continuellement la partie postérieure de son corps, semblait sous-entendre avec une rare fortune, une allusion au triste vice attribué au jeune homme.

— Hochequeue! hochequeue!

Chaque soir, dans le dortoir le surnom était crié de ci, de là, depuis les cubicles les plus reculés, sur tous les tons les plus moqueurs. Cesarino n'aurait eu qu'un seul moyen pour mettre un terme à ces bruits et à ces plaisanteries : recourir à la violence. Mais faible et malingre comme il était, il se savait presque sûr de recevoir des coups de toutes

parts, si jamais il levait les mains : au reste, bien jeune encore, il manquait surtout de cette énergie de volonté qui est l'apanage de l'âge mûr. Ainsi, sans fruit, il s'usait dans sa rage impuissante; et ses vaines protestations ne servaient à rien d'autre qu'à divertir toujours davantage son calomniateur et le peuple méchant des indifférents.

Maintenant, il était assis là, le pauvre garçon, près de la table, et le coude appuyé dessus, il reposait immobile, dégoûté désormais de son travail; la rage fermentait dans son cœur. Ses compagnons le regardaient en dessous, les uns avec curiosité, d'autres avec méchanceté : seul Antonio, qui était à côté de lui, se sentait peut-être animé à son endroit d'une pitié sincère.

— Ne fais pas attention, Cappuccio — lui murmura-t-il — Laisse-les dire, et poursuis ta route. Tôt ou tard, ta conduite suffira à te faire rendre justice.

Il n'avait pas fini de dire cela qu'Alfredo, grimé sur le mur de la pièce voisine jusqu'à la hauteur de la lunette pratiquée dans la paroi, appuya sa figure contre le grillage placé entre les deux chambres. Les détenus du second atelier, qui le virent aussitôt, éclatèrent de rire et poussèrent de joyeuses exclamations.

— Ohé! hochequeue! hochequeue! — cria-t-il tourné vers Cesarino.

Et il lança à nouveau une série interminable d'allusions obscènes et de provocations qui recueillaient tour à tour l'assentiment joyeux et méchant de presque tous ces gens.

— C'est une indignité — dit Antonio au gardien, qui était assis auprès de lui — Parler d'un atelier à l'autre est sévèrement défendu : pourquoi serait-il permis de provoquer de la sorte, et pour la troisième

fois, un pauvre garçon qui n'ennuie personne et qui reste tranquille à sa place?

Aucun détenu n'avait entendu ces mots, prononcés à voix basse. Mais ainsi rappelé à son devoir, le gardien se décidait enfin à intervenir.

— Descendez de là, cria-t-il à Alfredo... Et tout de suite!

Cependant Cesarino, aveuglé par la colère, avait déjà saisi un fond de panier, et l'avait lancé contre son insulteur. Geste irréfléchi, qui n'avait même pas la possibilité de nuire : Alfredo, en effet, était protégé par le grillage et les barreaux, qu'il avait devant la figure. Le projectile, après avoir heurté la petite grille de séparation, était donc retombé à terre sans résultat.

— Ohé, que fais-tu? — cria Alfredo, donnant libre cours à toutes les insultes de son vocabulaire — Pédéraste, pourriture, gros pot d'ordures!

— Descendez!... ordonna de nouveau le gardien qui s'emportait — sinon, je vous fais un rapport.

Et, ayant ouvert la porte qui séparait les deux chambrées, il apostropha violemment son collègue du premier atelier.

— Apprends à faire ton service! — lui cria-t-il. Ces communications ne sont pas permises; et toi, pour les faire parler ensemble, tu leur as même ouvert la porte!

Et irrité à son tour, il referma brutalement la porte. L'incident paraissait terminé; déjà le calme et la tranquillité revenaient. Mais le chef d'atelier, qui entra peu après, apporta, messenger complaisant, une espèce de déclaration de guerre.

— Ce soir, Alfredo défiera Cesarino de se faire porter pour la visite médicale — dit-il — Et s'il

n'accepte pas, il sera proclamé en face de tous, charogne, pédéraste, et lâche!

— Belle prouesse! pensa Antonio en observant la poitrine grêle et la petite figure souffreteuse et pâle du pauvre garçon.

Intimer à quelqu'un de demander la visite médicale, signifiait vouloir en venir aux mains avec lui. Tout contact entre détenus appartenant à des ateliers différents étant en effet entravé, il arrivait qu'à chaque fois qu'il y avait un compte à régler entre deux prisonniers qui ne se trouvaient pas en contact immédiat, le lieu de rendez-vous était la section réservée au médecin, fréquentée indistinctement par tous. Le défi ainsi lancé, les deux adversaires provenant de dortoirs différents se rencontraient dans les couloirs ou dans les escaliers et, là, se battaient — à moins que les gardiens informés de la querelle, n'eussent pourvu à l'empêcher.

Ainsi que le chef d'atelier l'avait annoncé, le soir, au dortoir, Alfredo appela à haute voix le jeune homme.

— Cesarino!... Cesarino!... que disais-tu contre moi, aujourd'hui? Pourquoi m'as-tu envoyé ce panier?

L'autre désireux d'éviter une dispute, ne répondait pas. Alfredo répéta deux ou trois fois la question, mais inutilement.

— Laisse-le donc — intervint avec mépris d'un cubicule voisin, un autre Napolitain. Laisse-le, ce sale lâche, ce puant personnage, ce tas de m.....! Ne sait-on pas peut-être qu'il a peur? Les prostituées sont toutes des poltronnes; et lui il s'est prostitué à tout Livourne.

— Prostitué et tas de m....., c'est toi — répondit enfin Cesarino — Je n'ai pas peur : demain matin,

je me ferai porter pour la visite. Mais sans faire tant d'histoire en public, je croyais qu'il suffisait que vous me l'eussiez fait dire par le chef d'atelier.

— Tu entends, comme il parle fort, cette charognel répondit Alfredo, qui avait la calomnie toujours prête. — Il crie ainsi pour se faire entendre par le gardien. Mais tous les pédérastes sont des infâmes (1); qui ne le sait pas?

C'était lui, au contraire — lui seulement — qui élevait la voix : voyant que le garçon acceptait le défi, le lâche eût été heureux que le gardien le sût et en empêchat les effets. Cesarino répondit avec calme :

— Ça va bien : demain matin nous en reparlerons. Mais attention de venir seul! Je vous connais bien vous autres les camorristes : votre courage consiste à vous mettre dix contre un. Mais si vous venez seul, un à la fois, soyez certains que je ne vous fuirai pas.

Antonio, craignant pour l'adolescent, était tenté d'avertir le gardien qui, étant éloigné, n'avait certes pas entendu; mais il finit par s'en abstenir, par crainte du blâme. Sans accepter la triste et absurde morale des prisons, il commençait néanmoins, quoique à contre-cœur, à la subir et à s'y plier. En se couchant, il soupirait; il lui semblait être vil, et pour chasser le remords de son cœur il eût volontiers affronté lui-même le danger à la place de Cappuccio. Mais entre toutes les formes de courage, le courage civil est assurément la plus précieuse et, par conséquent, le plus rare : il hésita, soupira, et se tut.

L'arrivée du médecin dans le pénitencier avait lieu de très bonne heure, et était annoncée par un

(1) Mouchards.

coup de cloche. A ce signal, le gardien chargé de rassembler les détenus malades courait à travers les dortoirs, et ouvrait les cubicules de ceux qui avaient demandé la visite médicale. Dans la section des vaniers, Cappuccio sortit le premier, et Alfredo immédiatement après lui : sur le palier de l'escalier, entendant l'adversaire qui venait derrière lui, le Livournais s'arrêta.

— Comment oses-tu dire, toi, que je suis pédéraste? — lui demanda-t-il.

Il remarqua que l'autre tenait sa main cachée derrière le dos, et imagina bien qu'il avait quelque arme : peut-être un clou limé et affilé pour balafrer, pour couper la figure, selon l'usage méridional. Mais il n'eut pas peur, pensant que par le poing, les septentrionaux sont, en général, bien supérieurs; et que s'il en assénait un bon coup sur la figure de son ennemi, celui-ci, par suite de l'étourdissement immédiat, n'aurait pas le temps de s'en servir.

— Pas ici, — répondit Alfredo bourru. — Va toujours, mieux vaut dans la cour.

Le jouvenceau lui tourna le dos sans défiance pour poursuivre son chemin. Mais il n'avait pas fait deux pas que le traître, s'étant précipité sur lui par derrière, le frappait de toute sa force sur la nuque avec un gros bocal de terre cuite qu'il avait dissimulé derrière son dos. Le pauvre enfant poussa un cri, et s'écrasa sur le sol : du rez-de-chaussée accourut le gardien de l'escalier et, aussitôt après, deux détenus qui étaient à peu de distance en train de balayer : mais avant leur arrivée Alfredo avait à nouveau frappé sa victime à terre en lui assénant un violent coup de pied sur la figure.

— Tu es un lâche — dit Cesarino en se relevant tout ensanglanté... Tu es un camorriste, et cela suf-

fit; je le presentais que tu agirais lâchement avec moi.

— Et toi, pourquoi n'as-tu pas pensé à t'armer, imbécile que tu es? — répliqua l'autre.

— Je suis Livournais — répondit Cappuccio avec fierté. — Et chez nous on combat loyalement, et non pas en traître, comme tu le fais.

Il dit, et il s'achemina vers l'infirmerie, le buste ployé en avant, et arrosant le sol de sang. Le médecin constata une blessure au menton et une autre à la nuque, et les recousut toutes deux. Puis, l'ayant pansé et lui ayant bandé la tête, il l'envoya dans les souterrains du pénitencier où étaient les cachots.

A peine entré à l'atelier, Antonio trouva Ciccio o' *funaro* discourant au milieu des siens avec chaleur et à voix haute pour se faire bien entendre du gardien.

— Oui, Alfredo a mal fait de le frapper avec le bocal, disait-il. Le jeune homme ne méritait pas tant; quatre coups de pied dans le derrière étaient suffisants. Mais, à part cela, il n'est aucunement vrai qu'il l'ait frappé par derrière; et il serait ridicule de penser que le bocal il l'avait emporté pour s'en servir contre lui. J'ai très bien vu comment ça s'est passé, et Gennariello (1) et le balayeur du second étage l'ont vu avec moi : Cappuccio s'est arrêté sur le palier, et a fait le geste de lui cracher à la figure en lui disant : voilà pour toi, et pour ta prostituée de mère! Alfredo, alors n'a plus rien vu, et l'a frappé à la tête.

(1) C'est un nom tout à fait napolitain. Ciccio o' *funaro* et les autres camorristes s'empressent, par leurs faux témoignages, de mettre Cesarino dans son tort.

— Il a mal fait d'insulter sa mère, s'écrièrent en chœur les camorristes. Les parents n'ont rien à voir dans nos querelles; ici, on ne doit pas les nommer.

— Surtout, une bouche comme celle-là, ajouta *o'funaro*. Car, disons-le franchement : quelle différence y a-t-il entre Cappuccio et une femme de métier? Tout le monde le remarquait bien, l'attitude qu'il avait parmi nous, et comme il s'offrait à tous, et comme il se jetait dans les bras de tous... C'était un déshonneur pour nous, que de le tolérer ici dedans : la plus éhontée des prostituées n'aurait pas pu se conduire plus malhonnêtement. Je le répète : Alfredo a mal fait de le frapper avec le bocal, car ce garçon ne méritait pas tant. Mais lui, naturellement, il ne l'avait pas pris pour s'en servir contre lui, mais uniquement, pour se faire délivrer par le médecin un peu d'huile de ricin. Et si Cappuccio ne lui avait pas fait perdre la raison, il se serait borné à faire ce qu'il s'était proposé : il l'estimait tant qu'il avait résolu de le prendre par une oreille et de lui flanquer deux coups de pied dans le derrière.

— Excuse-moi, mais si les faits s'étaient passés comme tu le dis, Cappuccio aurait été blessé au front, interrompit le Cilentano moqueur.

— Comment! tu en douterais?... se récria *o'funaro*. Si je te dis que j'ai vu — c'est que j'ai vu, de mes yeux vu!

— Tu ne pouvais même pas voir, reprit à son tour Paolo, l'ancien brigand. Le corps à corps s'est produit sur le rebord de l'escalier; or, toi, de ton cubicle, tu ne peux apercevoir que le petit espace du palier, qui se trouve très de la fontaine.

— C'est précisément là que s'est passée la bataille.

— Mais jamais de la vie!

— Je te dis que si!

— Moi, je te dis que non!

— Et moi, je te dis que si! Demande-le à Gennariello. Après Cappuccio en reculant est allé tomber de l'autre côté, près de l'escalier.

— Ton témoignage est donc providentiel —repartit en raillant Paolo l'ancien brigand... Sans lui, le plus grand tort aurait été du côté d'Alfredo. Et comment expliques-tu alors, toi qui as tout vu, que la blessure est à la nuque?

— Oh! c'est bien simple : pour parer le coup, Cappuccio a instinctivement tourné la tête, puis en tombant à terre, sa tête a porté sur l'arête de la rampe, et il s'est blessé au menton.

— Tu as encore vu cela, toi? demanda ironiquement le Cilentano.

— Non, puisque ne t'ai-je pas déjà dit que de mon cubicule on ne peut pas voir l'escalier? Mais comme j'ai vu Alfredo se mettre de côté aussitôt donné le coup de bocal, j'ai tout de suite pensé, puisqu'on m'a dit que l'autre avait deux blessures, qu'il devait s'être fait mal en tombant. Alors j'ai interrogé le balayeur présent au fait, et il m'a confirmé que Cappuccio s'est fait mal par lui-même, comme je te l'ai dit.

— C'est possible, fit Paolo, mécontent et incrédule en se retirant à l'écart avec Antonio et le Cilentain. Au bague on voit tant de miracles, qu'il ne faut pas s'étonner d'un de plus...

Assis ensemble dans un coin de la chambrée, les trois amis s'entretenaient à voix basse et plaignaient le pauvre garçon contre lequel avait été ourdi ce complot infernal. Antonio proposait ouvertement d'écrire une lettre au directeur pour lui exposer la vérité.

— Ne le fais pas, insistaient les deux autres. Si

ceux du groupe napolitain te voient écrire, ils comprendront : et tout le monde sera d'accord pour dire que tu as commis une *infamie*.

— L'infamie, c'est plutôt de calomnier les innocents, ou de les laisser calomnier, répondait le scribe en tapant du pied avec rage. Comment peut-on arriver à dénaturer ainsi toute idée morale? Aimerions-nous peut-être, si nous nous trouvions dans la peau de ce pauvre garçon, qu'on nous abandonnât ainsi à la merci des calomniateurs? et qu'il n'y eût pas un seul homme de cœur prêt à aviser le directeur? Ne voyez-vous avec quelle rapidité, eux, ils ont préparé leurs faux témoignages? Soyez-en bien persuadés, toute la provocation d'hier ne viendra pas à la lumière : les détenus coupables la tairont dans leur propre intérêt, et les gardiens qui l'ont coupablement tolérée la nieront... Ne le croyez-vous pas? Le chef d'atelier lui-même la démentira pour ne pas être blâmé de s'être fait le messager de la nouvelle...

« Quant au corps à corps de ce matin, le gardien du rez-de-chaussée ne peut rien avoir vu puisqu'il se trouvait à l'étage au-dessous; les deux balayeurs qui étaient présents sont l'un napolitain et l'autre sicilien : or, ce dernier, on peut le jurer d'avance, puisqu'il appartient à la *maffia* (1), dira n'avoir rien vu — si toutefois on ne lui a pas déjà fait, comme à l'autre, la leçon... Et, de cette façon, le pauvre Cappuccio restera seul contre tous : la calomnie semblera prouvée; et le directeur lui aussi, un brave homme, tombera dans le traquenard!

Ils discutèrent encore un bon bout de temps;

(1) La *maffia* est une association criminelle très répandue en Italie : elle a ses racines en Sicile, tout comme la *camorra* a les siennes à Naples.

d'accord en principe, ils étaient néanmoins très éloignés les uns des autres dans leurs conclusions immédiates. C'est en vain qu'Antonio tenta de les amener à agir directement et volontairement; il obtint enfin de ses compagnons la promesse que, si jamais le directeur venait à les interroger, ils témoigneraient devant lui de la vérité. Alors, s'étant approché de la grille de l'atelier, il attendit le passage du sous-chef dans le couloir contigu.

— Monsieur le sous-chef! appela-t-il. Voulez-vous avoir la bonté de dire à monsieur le directeur que j'ai besoin de lui parler.

— Cet infâme va certainement se faire pousser la barbe (1), grommela un des Napolitains qui avait entendu.

Et ayant abordé le groupe de ces compagnons, il leur communiqua à voix basse la nouvelle. Ces derniers dans l'impossibilité d'empêcher l'événement murmuraient des insultes et des menaces contre le jeune homme en lui lançant des coups d'œil pleins de rage; mais le scribe faisait mine de ne pas s'en apercevoir. Il n'avait pas peur au sens vrai du mot; mais il sentait qu'il serait stupide au plus haut degré d'entrer en discussion avec de telles gens, et de mettre ainsi sa vie en danger, sans motif sérieux. pour un coup d'œil, pour une parole, pour une castille de bagnards. Condamné comme eux, il se sentait néanmoins supérieur à eux de beaucoup par l'éducation et le sens moral : il lui semblait que si la vie humaine — la sienne comme celle des autres — n'a pas une valeur aussi grande que certains veulent le croire, elle n'est pas non plus une chose si insignifiante qu'on puisse jeter la sienne ou retirer celle

(1) Moucharder.

d'autrui pour un rien, pour un caprice ridicule, un point d'honneur froissé, mais qu'elle vaut au contraire d'être conservée pour des buts plus nobles et des destins plus grands.

Lorsque trois heures plus tard, Antonio fut appelé devant le directeur, il le trouva seul dans son bureau, assis devant sa table de travail. Il avait l'habitude de donner ainsi audience aux détenus en tête à tête, en dehors de la présence importune des gardiens; il était bon, et n'avait rien à redouter des prisonniers. Le scribe en avait déjà connu d'autres qui avaient tout pour faire des bourreaux d'exécution; mais dès le premier jour de son arrivée, tous lui avaient parlé en bien de celui-ci.

— Il est bon; il laisse discourir — lui avaient-ils dit. — Sévère, mais juste. Pour la justice, dans toute l'Italie, il n'y en a certainement pas de meilleur que lui.

Et c'était vrai. Quelle différence avec son prédécesseur qui punissait les prisonniers pour un manquement supposé et qui, leur coupant la parole, ne leur permettait même pas de se disculper. Cette condescendance humaine, cette justice conciliait au directeur les sympathies de tous, et un respect si grand que, lorsqu'il venait de décréter une punition, le détenu, sans qu'il fût besoin de gardes, descendait de lui-même, volontairement, dans les cellules de châtiement. Il était arrivé depuis quelques jours à peine, et il n'y avait personne qui ne l'adorât.

Dès le premier jour, il avait fait enlever de la salle des audiences une cloison de robuste fil métallique qu'y avait fait murer son prédécesseur, car il voulait que les détenus pussent s'approcher de lui librement. Et, à vrai dire, aucun d'entre eux n'avait jamais tenté de lui faire du mal.

— Je sais que tu désirais me parler — dit-il au scribe en le fixant dans les yeux... Que veux-tu?

Nouveau venu au pénitencier, et encore peu habitué aux infinies humiliations de la vie des prisons, de s'entendre tutoyer de la sorte, Antonio souffrit tellement qu'il sentit un nœud dans sa gorge et les larmes lui monter aux yeux. Interdit, il se taisait.

— Que veux-tu? répéta le directeur. Parle librement : qu'as-tu?

Le jeune homme sentit que cette voix n'avait pas un ton insolent, mais qu'elle avait un son plutôt humainement doux et caressant; et il s'efforça de réprimer sa douleur d'homme ayant appartenu à une classe sociale élevée et, partant, inaccoutumé à une familiarité aussi humiliante.

— Je venais à propos de la rixe de ce matin — murmura-t-il.

— Tu voulais déposer comme témoin?

— Oui, monsieur.

— Je l'ignorais, sinon je t'aurais fait appeler. Maintenant, l'affaire est jugée.

— Et... pourriez-vous me dire comment?

A peine eut-il laissé échapper de ses lèvres pareille question qu'il se repentit, prévoyant une réponse hautaine et peu courtoise. Mais le directeur ne se fâcha pas.

— Cappucció trois mois, dit-il. Et Alfredo le Napolitain, cinq jours. Est-ce que ça va comme cela?

— Non, fit Antonio avec violence. C'est pour cela que je venais : pour empêcher une grande injustice. Vous avez été trompé, monsieur le directeur, aucun d'entre ceux interrogés par vous n'a dit la vérité.

Et il commença avec ordre et avec calme, à lui exposer les faits depuis le début, et à lui expliquer comment et pourquoi on ne pouvait ajouter foi aux

gardiens, ni au chef d'atelier, ni aux balayeurs témoins du fait, puisque chacun d'entre eux, pour des raisons toutes différentes, mentait. Le directeur écoutait avec un visible intérêt, et quand Antonio fit allusion à l'accusation portée contre Cesarino qu'on représentait comme souillé d'un vice honteux, il l'interrompit lui-même avec beaucoup de chaleur :

— Ce n'est pas vrai cela. Je le sais : c'est une calomnie. Comme ces dires ne sont pas d'hier, mon prédécesseur, ainsi qu'il résulte d'une pièce écrite, avait chargé de s'en assurer le médecin du pénitencier qui, après examen, a déclaré pareille accusation sans fondement.

Et comme le scribe qui avait fini de parler, se taisait, il ajouta encore :

— Ecoute-moi : ce que tu me rapportes est tout nouveau pour moi; les faits m'avaient été racontés d'une tout autre façon, et l'on m'avait dépeint ce garçon comme indiscipliné, provocateur, insolent. Mais puisque tes paroles me semblent porter l'empreinte de la vérité, je rappellerai les gardiens, sois-en bien certain, je les forcerai à tout dire... Pour moi, c'est une immoralité que de se retrancher derrière la *chose jugée* : les finesses de ce genre, la vraie justice ne veut pas les connaître...

Antonio sortit du bureau du directeur satisfait, et un peu ému. Il ne se rassasiait pas de repenser aux paroles entendues : le devoir accompli brillait maintenant à ses yeux dans une telle splendeur qu'il ne comprenait pas comment il avait pu hésiter si longtemps à l'accomplir, soit par respect humain, soit par lâcheté.

Il revenait maintenant plus content, et la conscience légère, vers la chambrée des vanniers. Mais arrivé à la porte de l'atelier, il trouva sur le seuil Ciccio o'fu-

naro entouré de ses limiers dans une attitude telle qu'il pressentit aussitôt un acte d'hostilité.

— Sous-chef! intima le Napolitain, avec une façon de faire hautaine, au gradé qui se préparait à ouvrir la grille — celui-là ne doit pas entrer dans notre atelier. Si vous le mettez dedans, nous penserons nous-mêmes à le faire sortir!

Ses compagnons faisaient écho en vociférant, en insultant. Antonio pâlit. Le sous-chef demanda avec calme :

— Et pourquoi donc ne le voulez-vous pas?

— Parce que c'est une charogne!

— Oui, oui, c'est une charogne!... crièrent tous les autres. — A la porte — à la porte!

Le sous-chef, irrésolu, hésitait, tentant de les calmer pas des mots à propos. Céder lui paraissait mal, car c'était subir une imposition; mais il lui semblait aussi dangereux d'insister et de faire prévaloir sa volonté, car c'était provoquer une rébellion certaine. Et, s'en tenant à l'adage classique, dans le doute il s'abstint : il laissa le gardien de section en face de ces révoltés et partit rapidement interroger le gardien-chef. Mais Antonio courut derrière lui et le retint.

— Sous-chef, écoutez : c'est inutile que vous demandiez avis aux supérieurs : dans cet atelier, je ne remettrai certainement plus les pieds. Mais laissez-moi dire un mot, et puis je viens de suite.. Oh, un seul mot, soyez tranquille; une minute, et j'ai fini...

Il se retourna vers le groupe des Napolitains qui se tenait près de la grille, et dit avec le plus grand calme :

— Ciccio, je vous pardonne vos injures, aussi injustes soient-elles. Je ne retournerai plus dans l'atelier, soyez-en bien certain; mais, malgré cela, je le répète, vous avez tort. Je vous ai mille fois entendu vous plaindre des magistrats et de la justice, qui vous

condamnent sans preuves, qui se vendent, qui vous corrompent au moyen d'un système de prison absurde, qui vous rendent de force criminel et récidiviste par cette surveillance spéciale qu'exerce la sûreté sur tout délinquant sorti de prison et qui pousse proprement au crime... Mais, dites-moi : comment pouvez-vous vous plaindre de tout cela si, le premier entre tous, vous êtes vous-même incapable de justice? si vous vous employez à créer de nouvelles erreurs judiciaires pour faire punir les innocents et absoudre les coupables? si vous-même vous recherchez les faux témoignages, si vous organisez des complots contre la vérité, et vous efforcez d'égarer la justice de toutes les façons? Pouvez-vous reprocher à d'autres ce qui est votre propre défaut aux yeux de tous? Pouvez-vous vous plaindre des magistrats s'ils rendent d'injustes arrêts en s'appuyant sur de faux témoignages que vous créez vous-même! Et si vous estimez qu'il est permis de se servir de pareilles armes contre les autres — contre un garçon qui ne vous a rien fait de mal. — Comment pourrez-vous prétendre que les autres, demain, ne recourent pas contre vous aux mêmes moyens? Soyez juste, et commencez donc vous-même, vous qui êtes au nombre des opprimés et des persécutés, par donner l'exemple de la droiture et de la justice; commencez donc vous-même, qui êtes une victime, par ne pas en faire d'autres; commencez vous-même qui connaissez le mal, parce que vous le subissez, par faire de la propagande contre lui par l'exemple. A quoi servent vos jérémiades et vos protestations, si vous-même, à la première occasion, vous donnez la preuve que vous êtes plus corrompu que ces magistrats que vous blâmez, et que les témoins à la fausseté desquels remonte toute la faute des arrêts injustes rendus par les juges?

Les Napolitains, ébaubis de cette apostrophe inattendue, l'avaient écoutée presque en silence. Très intelligents, comme tous les méridionaux, ils comprirent de suite que le scribe disait la vérité; mais, malheureusement, ils étaient déjà trop corrompus pour vouloir le reconnaître. Et Antonio, qui s'entendit répondre par des insultes, pensa tristement que vis-à-vis de tels hommes ni le raisonnement ni la violence ne pouvaient désormais l'emporter; il fallait qu'une loi, à la fois sévère et pitoyable, les ayant reconnus incorrigibles, après soit trois, soit cinq récidives, les reléguât, pour le moindre mal du genre humain, dans un lieu sans souffrances sans doute, mais d'où ils ne pourraient jamais plus sortir pour corrompre et contaminer la société des bons.

XIII

ENFER

Transféré dans un nouvel établissement disciplinaire, et toujours en quête de paix, Cesarino y arriva en même temps, et lié à la même chaîne qu'un vieux récidiviste, surnommé le *Stregone* (1). Venu en prison une première fois encore enfant, ce dernier, âgé aujourd'hui de cinquante-quatre ans, se trouvait avoir passé trente-neuf années de son existence dans les prisons.

Les carabiniers les laissèrent tous deux à la porte du bureau de matriculation, et tournèrent le dos. Pendant que le Sorcier entraît chez le gardien-chef, un détenu qui se promenait dans le préau s'approcha de Cesarino à qui l'on venait d'ôter les menottes.

C'était un jeune homme élancé, robuste et très beau, au visage un peu pâle, mais ouvert et loyal : un de ces visages, comme l'on en rencontre bien rarement dans les pénitenciers, où l'habitude de la soumission et des souffrances imprime sur toutes les âmes, et fréquemment sur les visages, le triste masque de l'hypocrisie. Cesarino l'avait à peine vu qu'il l'observa, sans s'en rendre compte, avec le plus bienveillant étonnement : l'inconnu, en effet, soit par une élégance toute naturelle, soit en raison de

(1) Sorcier.

quelque singularité difficile à déterminer, n'apparaissait aucunement misérable et laid sous le malheureux uniforme du forçat.

Mais Cesarino, observateur plutôt superficiel, remarqua seulement que le prisonnier avait de belles mains blanches, comme un vrai « monsieur » et qu'il portait autour du cou une écharpe de très fine toile, fermée devant par deux boutons de nacre : — une élégance rare pour un pénitencier où est interdit tout ornement.

— D'où es-tu ? lui demanda le jeune homme.

— De Livourne.

— Quel métier fais-tu ?

— J'étais au lycée.

— C'est la première fois que tu viens en prison ?

— Oui, j'ai déjà fait deux ans, la moitié de ma peine.

Le jeune homme promena autour de lui un regard de prudence et dit, en baissant la voix :

— Le gardien-chef va te faire appeler maintenant. Dis lui que tu es électricien, et demande-lui une place de lampiste. Il y en a une de vacante : si tu peux l'obtenir, tu viendras avec moi. On y est bien : on circule dans le pénitencier toute la journée, et les semaines passent vite, As-tu compris ?

— Oui.

Le mensonge fut cru, et Cesarino obtint le poste de lampiste comme Alceste, son tout nouveau conseiller et ami, le lui avait suggéré. Il ne se repentit pas de son choix : il était si libre qu'il lui semblait même ne plus être en prison. Et bien qu'il ne sût pour ainsi dire, pas distinguer un accumulateur d'une pile, il ne se trouva pas mal à l'aise dans son métier parce qu'Alceste, tout en le lui apprenant peu à peu, faisait absolument tout par lui-même.

Les deux jeunes gens qui, dès le premier regard échangé, avaient éprouvé une sympathie réciproque, se lièrent rapidement, par habitude et par nécessité de métier, de la plus affectueuse intimité. Ils plaisantaient entre eux tout le jour, circulaient dans le pénitencier vaquant à leurs charges, se racontaient toutes leurs pensées, mangeaient ensemble : le soir vers six heures, ils se retiraient dans la pièce qu'ils partageaient en commun avec cinq cuisiniers, et là, un peu à l'écart, s'entretenaient pendant une heure en d'amicales conversations jusqu'au moment où la cloche du silence les contraignait à se taire et à se coucher sous les couvertures.

Alceste avait maintenant vingt-sept ans. C'était vraiment un « monsieur », ainsi que Cesarino l'avait jugé dès le début. Fils d'un riche propriétaire ligurien et d'une Anglaise, il avait poursuivi régulièrement ses études jusqu'à vingt ans, c'est-à-dire jusqu'au jour où sa nature désœuvrée et son caractère extravagant et sensuel avaient fini par le détacher tout à fait des sages habitudes.

Il s'était fourvoyé alors, pour son malheur, dans une société de viveurs, qui aimaient à gaspiller l'argent, et dont quelques-uns étaient très corrompus. Par sa beauté, son intelligence, et aussi par un certain air de supériorité altier et froid qu'il avait hérité de sa mère, il ne tarda pas à s'imposer entre tous. Il avait surtout le don de savoir inspirer cette sympathie et cette confiance irréfléchie qui n'ont pas besoin d'être suscitées par des artifices vulgaires. Il avait contracté quelques dettes sans trop de difficultés, et toujours plus déréglé, un peu cynique, coureur de femmes, s'était amusé pendant deux ans aux dépens des autres. Lorsque son père eut connaissance de tout, il avait encore consenti à payer; mais quant à faire reprendre à son fils les études, il n'y avait même

pas pensé : il savait qu'Alceste était tenace, et que tout vice, en lui, s'y enfonçait jusqu'à la moelle.

Il espéra au contraire le guérir en l'arrachant totalement à la ville et à cette vie : il lui parla, crut trouver en lui de la résignation et l'envoya en mer. Pendant quelques années, Alceste navigua çà et là à travers le monde. Il alla dans les Amériques, traversa vingt fois l'Océan, rencontra quelques aventures, aima et oublia, avec une égale facilité, plusieurs femmes. Puis il se lassa de sa nouvelle existence, et cette course perpétuelle à travers l'univers lui fit rêver à nouveau la vie sédentaire d'autrefois : une cocotte chilienne, qu'il avait rencontrée à Gênes, finit de le précipiter dans l'abîme. Résolument et froidement, il déclara à son père qu'il ne rembarquerait plus; et il tint parole. Il retomba et cette fois, ne se releva plus. Un an après, ayant épuisé et la patience de son père et le peu de crédit dont il jouissait dans son entourage, il falsifia des lettres de change; il s'en suivit pour lui la conséquence honteuse qu'il était en train d'expier.

Cesarino, qui avait toujours vécu sans autres horizons autour de lui que ceux que peut connaître l'homme qui vit dans la plus monotone pauvreté, se sentit bientôt lié à son compagnon par une admiration tout à fait voisine de l'idolâtrie. Il n'avait vu d'autre, dans les vingt années de son existence, que les pauvres murs de sa chaumière et l'étendue infinie de la mer : il savait lire, mais il avait très peu étudié; il n'avait fréquenté que de pauvres gens, et n'avait jamais pensé aux femmes sérieusement.

En entendant parler son nouveau compagnon, il passait de révélation en révélation, et d'extase en extase. Alceste était si sympathique, et si supérieur en toutes choses, que le pauvre garçon s'étonnait

toujours comment tant de vertus, tant de souvenirs (et combien différents!) et une expérience si illimitée avaient déjà pu trouver place dans l'esprit d'un homme qui était à peu près du même âge que lui.

Cet homme n'avait qu'à ouvrir la bouche pour enchanter et ébaubir sa simplicité; soit qu'il décrivît les merveilles vues dans ses lointains voyages, soit qu'il lui parlât de science, ou soit enfin qu'il évoquât devant son imagination étonnée et innocente des souvenirs d'amour excitants...

Tout d'abord, l'inexpérimenté jeune homme l'avait entendu parler de femmes avec ce désir pusillanime et trouble que donne aux âmes de tous les adolescents la première révélation du sublime et terrible mystère. A certaines expressions de son ami, parfois perverses ou trop laides, il avait même éprouvé dans le cœur un vif sentiment de répulsion et de honte. Puis, assez facilement, il s'était adapté et accoutumé, vaincu par le charme aveugle qu'exerçait Alceste sur lui, et surtout par les appâts de la nature même : il avait fini par rechercher plus avidement ce sujet de conversation entre tant d'autres; et en écoutant d'une oreille toujours aussi insatiable de nouveaux détails, il en vint à goûter la foudroyante passion — inconnue pour lui jusqu'à ce jour — à travers les paroles et les souvenirs de son ami.

★★

S'il était permis d'employer dans le présent cas le mot amour, sans le tacher d'une signification abominable, je dirais que Cesarino était éperdument amoureux d'Alceste. Personne ne peut imaginer à quel degré d'attachement l'amitié conduit certains adolescents, dans un lieu où le contact est continu, et où, faute de femmes, la naturelle et tendre senti-

mentalité de la première jeunesse se résoud en une soumission passionnée, et souvent très pure, à des hommes de préférence mûrs, et doués d'un caractère plus fort, plus mâle, et si possible jovial.

La passion de Cesarino pour Alceste avait précisément comme le véritable amour, la foi aveugle, l'admiration émue, l'insatiabilité, la soif du martyr. Seulement, elle en différait sur ce point : c'est qu'elle était éloignée, et absolument pure, de toute passion charnelle. Si Alceste avait foulé sous ses pieds le jeune homme sans intention de mépris, il en eût éprouvé, en dépit de la douleur physique, une vraie jouissance, tout comme il jouissait et s'enorgueillissait de son amitié; et s'il l'avait voulu tuer, de ses mains il aurait accepté la mort sans proférer une plainte, esclave dans son corps comme dans son âme, résigné et aveugle jusqu'à son dernier soupir...

A lui aussi, comme à tous les amoureux, il suffisait d'un seul mot, d'un regard, d'un geste, pour le faire monter au ciel, ou pour le précipiter dans un abîme de douleur. Un soir Alceste lui avait reproché que le nom de Cesarino était vilain, et il pleura toute la nuit, étouffant ses sanglots sous les couvertures; une autre fois, par contre, la promesse faite par Alceste ce jour-là, plus tendre que de coutume, par hasard — de le prendre avec lui à Gênes lors de sa libération, avait peuplé son esprit de chimères assez étranges et aveuglantes pour lui ôter le sommeil pendant de longues heures. Exactement, tout comme un amant : car Cesarino, je le répète — toute concupiscence mise à part — était vraiment un amant.

Alceste non, Alceste l'aimait tout au plus avec la froideur un peu dédaigneuse et souvent cruelle qui est propre à l'homme qui se sait adoré. Il se jouait de Cesarino comme il se serait joué d'un esclave : il le protégeait aussi, parfois, contre les compagnons de

peine, mais bien plutôt par amour-propre que par affection : il le considérait, en effet, comme sa chose et, comme tel, ne voulait pas qu'il fût touché. Plus son compagnon se faisait humble et s'abaissait, plus son orgueil y trouvait de satisfaction : assez souvent même, une impulsion perverse le poussait à l'avilir et à le faire souffrir, justement pour expérimenter sa propre supériorité.

Quant aux autres détenus, accoutumés aux lascivités les plus dégoûtantes, ils interprétaient méchamment depuis longtemps l'amitié des deux jeunes gens. Mais Cesarino ne s'en préoccupait pas, car il lui suffisait de savoir qu'Alceste l'aimait : D'ailleurs, devenu désormais son inséparable, il se souciait peu ou point des propos moqueurs qui circulaient sur son compte parce que le caractère du Génois, ferme et résolu, coupait les ailes à toute velléité de provocation, et arrêtaient brutalement la moquerie jusque sur les lèvres des plus audacieux. Ainsi, un soir, l'un des cuisiniers ayant, dans le dortoir commun, appelé Cesarino, en plaisantant, « l'épouse » d'Alceste, celui-ci s'était fâché et levant aussitôt la main à la hauteur du visage de l'insulteur, lui avait dit d'un ton menaçant, et presque farouche :

— Que ce soit la première et la dernière fois que tu te permettes un semblable mot. Autrement, et sans autre avis, je te mets la figure dans la m...!

Et il était homme à le faire. Et, depuis lors, le cuisinier n'avait jamais plus ajouté de commentaires malveillants à haute voix.

Ce fut peut-être aussi pour cela, et pour d'autres sorties semblables d'Alceste, que l'ingénu Cesarino ne s'aperçut pas tout de suite que son compagnon poussait peu à peu leur amitié vers une route fangeuse et impure. Il allait le corrompant petit à petit,

l'habituant d'abord, et puis l'adaptant insensiblement, à ses paroles, à ses pensées, à sa moralité sensuelle et corrompue. Néanmoins, le premier jour où il tenta sur lui un acte outrageant, le jeune homme, bien qu'il n'y fût nullement préparé, sut réagir comme poussé par un instinct impulsif du cœur, tandis que sur son visage, qui s'assombrissait pour la première fois contre l'ami, montait, tout à fait inaccoutumée, une bouffée de colère.

— Eh bien, que fais-tu, s'était-il écrié. Je ne les aime pas, ces plaisanteries-là; tu prends vraiment une liberté excessive!

A peine avait-il parlé qu'il s'en était repenti. Mais sur le visage froid et dédaigneux d'Alceste s'était déjà manifesté le sentiment violent de la révolte, comme si l'offensé, c'eût été lui. D'ailleurs, sans plus attendre, il lui avait tourné le dos; et pendant trois jours, il ne lui avait presque pas adressé la parole.

Puis, à nouveau, ils s'étaient réconciliés; et Alceste avait recommencé aussitôt, en signe de domination et de victoire, ses badinages de mauvais augure sans que le jeune homme, trop déprimé et endolori par les journées où il avait subi le dédain de son ami, osât se révolter encore. Il allait ainsi, s'habituant peu à peu non seulement à une honteuse et coupable existence d'esclave, mais encore, qui pis est, à des relâchements de pensée dont il s'était tenu jusqu'à ce jour entièrement éloigné et exempt. Cesarino comprenait fort bien, désormais, ce à quoi Alceste voulait l'amener; mais il se sentait trop faible pour se détacher de lui. Il semblait que le vertige même d'un péril lui sourît, précisément parce que masqué sous le visage de cet homme si aimé. Seul, un miracle d'instinctive répugnance le sauvait encore dans le triste renouvellement de tout lui-même, de la bassesse extrême de s'habituer au honteux désir de cet être-

là, tout comme il s'était habitué à toute pensée, à tout geste, à tout désir, même le plus éloigné de ses propres habitudes.

Un jour qu'il avait suivi le Génois jusqu'au haut de l'escalier de la mansarde où, sur le dernier palier, s'était éteinte une lampe électrique, il eut la confirmation assurée des intentions de son ami. Alceste, ce jour-là, était très gai, plaisantait et riait, racontant pour la milliè^me fois les vicissitudes de son amourette pour Antonia, la cocotte chilienne qui avait porté le dernier coup à son honorabilité.

— Tout me paraissait gracieux dans cette femme, répétait-il. Tout, jusqu'à son nom... Je connais des noms horribles qui, en se féminisant, me semblent presque beaux : Ainsi Antonio et Antonia, ou Antonietta précisément. De même Cesarino, qui est si laid, mis au féminin devient gracieux... J'y avais pensé plusieurs fois : tiens, désormais, quand nous serons seuls, je ne t'appellerai plus que Cesarina... Ainsi toi-même tu me plairais beaucoup plus. Cela te va?

Embarrassé, et porté néanmoins à le satisfaire toujours dans tous ses caprices, mais ne sachant pas encore s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement, le jeune homme ne répondait pas. Alceste reprit, un peu moqueur, mais sérieux.

— Cesarino est un nom si horrible que je ne puis pas le souffrir. Du reste, un nom de femme te sied bien mieux : qu'as-tu de viril, toi? Pas même un poil sur la figure; pas même une aventure amoureuse dans ton passé! Apparemment, certes, tu es beaucoup plus femelle que mâle... Ecoute-moi, Cesarina : nous serons mis en liberté presque en même temps, et, comme je te l'ai dit, je te prendrai à Gênes avec moi... Sais-tu ce que j'ai pensé? je te ferai pousser les cheveux, et je t'habillerai en femme; je suis certain

qu'en te voyant ainsi en corset et en jupon je t'aimerai davantage... Je te louerai un petit appartement, et je t'aurai pour femme, tout comme je faisais avec Antonia : ton vrai sexe, il n'y a que moi qui le saurai...



Un soir, au dortoir, qu'ils allaient pour se coucher, Alceste lui dit à voix basse :

— Demain matin, quand sonnera le réveil, ne te lève pas; j'en ferai autant moi aussi... Tu demandes la visite médicale, et tu te plains d'avoir la fièvre; ainsi personne n'y fera attention.

Cesarino, habitué à l'obéissance, ne pensa pas sur le moment à se révolter. Mais réfléchissant, pendant la nuit, aux motifs qui pouvaient avoir déterminé son ami à lui donner cet ordre, il se convainquit qu'il visait, les cuisiniers sortis, à rester seul avec lui dans cette pièce à l'écart. Son but, en effet, apparaissait évident : les cuisiniers s'étant levés au son de la cloche et rendus au travail, les deux adolescents seraient demeurés seuls et presque sans aucune surveillance, pendant une heure au moins, c'est-à-dire jusqu'à la venue du médecin.

Il comprit comme d'ailleurs, il avait compris depuis longtemps. Mais il sentit obscurément que s'il venait à obéir, sa complicité tacite le compromettrait. Aussi, le lendemain matin, au premier coup de cloche, il sauta du lit.

— Que fais-tu? cria Alceste, qui couchait dans le lit de camp voisin du sien.

— Je me lève.

— Tu avais dit hier soir que tu te sentais mal, répliqua-t-il avec une mauvaise humeur évidente.

— Oui, je l'avais dit. Mais, ce matin, il me semble aller mieux.

Il souriait, le regardait, comme pour se faire pardonner sa désobéissance. Mais le Génois, manifestement courroucé, ne répondit pas : au contraire, voyant que Cesarino persistait dans sa résolution, il jeta à son tour ses jambes hors des couvertures.

Il montrait, clairement, maintenant, qu'il ne faisait pas attention à lui, il parlait avec les cuisiniers, ou tenait les yeux baissés. En vain, l'adolescent tenta deux ou trois fois de lui adresser la parole : il ne désarmait pas et ne répondait pas.

Quand le gardien eut ouvert la porte et les eut tous fait sortir, Cesarino espéra que les nécessités de leurs communes occupations les rapprocheraient l'un de l'autre, ou que du moins leur vie à l'écart des autres lui auraient permis de se justifier devant son ami et de l'apaiser. Il s'approcha de lui, en effet, et lui toucha le bras.

— Alceste... supplia-t-il timidement.

— Va-t-en; tu es un idiot, répondit l'autre, orgueilleux et brutal. Je ne te veux plus avec moi!

Et il lui tourna le dos; et il maintint sa parole, non seulement pendant ce jour, mais encore pendant les jours suivants. Cesarino se consumait de douleur et tentait de le calmer par ses prières : c'était en vain; Alceste ne daignait même pas lui répondre.

— Va-t-en, je ne te veux pas, répétait-il tout au plus. Tu es un idiot, que puis-je faire de toi?

Et les autres détenus qui devinaient, méchants et moqueurs, la colère amoureuse des deux compagnons, et ne voyaient pas Cesarino protégé par la mâle résolution de l'autre, se vengeaient sur ce pauvre malheureux de leur lâche silence en l'insultant maintenant de tous les lazzis les plus honteux que savait inventer leur âme boueuse.

Et les jours passaient ainsi : et le pauvre Cesarino ne savait retrouver la paix. Mais si, chose impossible, il avait pu se consoler du dédain de son ami, les sarcasmes outrageants des autres prisonniers eussent suffi à le replonger dans le plus sombre découragement. Quelquefois il lui arrivait même de penser :

— Puisqu'ils me regardent tous comme un être flétri, ne serais-je peut-être pas moins malheureux si je l'étais vraiment?

Il apparaissait maigri et usé comme si ses jours eussent été des ans. Un soir, un peu avant de se retirer au dortoir, ayant résolu de renouveler encore une fois sa tentative d'adoucir son ami, il s'était approché de lui dans le cabinet où, chaque soir, il venait déposer les outils de son métier.

— Alceste, avait-il supplié d'une voix presque pleurante, faisons la paix; pourquoi ne m'aimes-tu pas? que t'ai-je fait?

— Je ne t'aime ni te déteste, répondit le Génois durement, sans même le gratifier d'un regard. Si tu voulais être mon ami, tu devais obéir; je t'aurais conduit à Gênes, et tu sais bien pourquoi. Tu as refusé : que m'importe désormais ton amitié? Cherche t'en un autre : je ne suis pas habitué à faire le pantin, et je ne le ferai certes pas avec toi!

Et pour la vingtième fois, depuis le jour où avait éclaté le différend, il coupa là la conversation et lui tourna le dos. Toute la nuit il l'entendit s'agiter et se retourner sans sommeil sur sa pailleasse, soupirer et pleurer, se couvrant la bouche avec ses couvertures. Le lendemain matin, au premier son de cloche, voyant que Cesarino, contrairement à son habitude, ne bougeait pas, il tressaillit dans son cœur, et tout palpitant d'espérance inattendue, simula de dormir pour voir ce qu'allait faire son compagnon.

— Tu ne te lèves pas, Cappuccio? demanda l'un des cuisiniers.

— Non... balbutia-t-il. J'attends le médecin : je crains d'avoir la fièvre.

— Et toi, Alceste?

Ce dernier, au lieu de répondre, poussa un long soupir, comme quelqu'un qui s'éveille, se retourna sur son grabat, et resta à nouveau immobile. Le cuisinier n'insista pas : il finit de s'habiller avec ses compagnons, et tous ensemble sortirent de la pièce. A peine les deux jeunes gens furent-ils demeurés seuls qu'Alceste s'assit sur son lit.

— Si tu as cru te moquer de moi encore une fois, tu feras bien de me le dire tout de suite, dit-il d'une voix sourde à son compagnon. Et presque menaçant :
— Je n'entends point faire le bouffon pour toi.

Cesarino, à plat ventre sur sa paillasse, la figure enfoncée et cachée dans son oreiller, ne répondait pas. D'un bond, le Génois fut sur lui et arracha les couvertures et mit son corps à nu, avec une furie amoureuse, qui avait une saveur de vengeance.



Pendant plus de deux mois, depuis ce matin-là, la paix entre les deux jeunes gens ne fut plus troublée. On les voyait courir ici et là tout le jour à travers les vastes couloirs du pénitencier, vaquant à leur métier, et s'attirant les semonces des gardiens pour leur vivacité juvénile. Ils paraissaient même oublier qu'ils étaient dans un milieu de honte, de discipline et de douleur. Ils se poursuivaient en riant, puis s'étant rejoints, luttaient, toujours amis, inséparables plus que jamais, ne supportant d'autre volonté que la leur. Parfois il leur advenait de disparaître pendant des demi-heures, recherchés en vain çà et là

sans que personne ne réussît à savoir en quel recoin de l'immense bâtiment ils allaient se fourrer : mais si promptes et si catégoriques étaient les explications qu'Alceste fournissait chaque fois, en réapparaissant après ces absences, que le gardien-chef ne mettait jamais à exécution la menace fréquemment répétée de leur imposer à eux aussi la compagnie permanente d'un gardien durant le temps du travail quotidien. Du reste — il faut également en convenir — le service de lampisterie n'avait jamais été accompli aussi bien, et avec autant de régularité, que depuis le jour où il avait été confié aux soins des deux amis.

Seul entre tous, le gardien du dortoir voyait d'un mauvais œil les deux lampistes; non pas en raison de l'amitié qui les liait l'un à l'autre, mais uniquement, parce qu'ayant eu quelques prises de bec avec Alceste, il avait été blessé plusieurs fois par ce dernier dans sa susceptibilité.

— C'est inutile que je vous explique, avait répondu un jour le Génois, interrogé sur la réparation d'une conduite électrique, marquant ses lèvres minces d'un insolent sourire de moquerie. — A quoi bon vous expliquer? Vous n'y comprendriez rien.

Le gardien avait fait mine de sourire; mais, piqué au vif, il lui en avait gardé une dent. Et remarquant l'intimité suspecte des deux jeunes gens, il lui arrivait de penser parfois :

— Non, ces rapports ne peuvent pas être propres. Pourquoi donc disparaissent-ils complètement, quelquefois, pendant la journée? Et comment se fait-il que quand l'un est malade au matin et se fait inscrire pour la visite, l'autre aussi se fait porter malade? et que se casse sans cesse la lampe de la mansarde, située au dernier étage, où ces deux drôles peuvent prendre toutes leurs aises, parce qu'il n'y passe jamais un gardien?

Plus il raisonnait, plus il les observait, et plus il était convaincu du bien fondé de son soupçon. Il y avait même quelqu'un dans le pénitencier qui affirmait avoir vu les deux jeunes gens s'embrasser en cachette. Le gardien-chef, averti par l'agent, avait pourtant haussé les épaules.

— Qu'est-ce que cela me fait ? avait-il dit. Tant pis pour eux : ça se finira mal. Si nous les prenons sur le fait, nous les mettrons au cachot : voilà tout.

La facile prévision se réalisa exactement. Un jour où, au réveil, ainsi qu'il arrivait fréquemment, les deux amis étaient restés au lit en protestant qu'ils étaient malades, le gardien feignit d'y ajouter foi, et de les laisser seuls, en s'éloignant à pas lents. Il poussa même la ruse jusqu'à déposer, avec fracas, sur une table éloignée le trousseau de clefs qu'il portait accroché à sa ceinture. Puis, revenu sur ses pas en courant, il se tapit sans bruit derrière la porte du dortoir. Il entendit les propos des deux jeunes gens et, par des mots entrecoupés et murmurés à voix basse, devina leurs gestes : il jouissait et s'attardait. Tout à coup, ayant brutalement ouvert la porte, il se trouva d'un bond au pied du lit où ils se reposaient tous deux impudemment.

— Mais très bien ! s'écria-t-il. Très bien ! C'est parfait !

Cesarino poussa un cri suffoqué, et cacha sa tête sous les couvertures. Alceste au contraire se redressa, venimeux comme un serpent.

— C'est vous que je félicite, répartit-il. Vous étiez donc là par derrière à faire l'espion ?

Le gardien ne répondit pas ; il regagna le couloir et ferma la porte. Il courait faire son rapport.

Quelques minutes plus tard, en effet, les deux

jeunes gens étaient conduits et enfermés dans le souterrain, la prison du pénitencier.



Ils furent punis l'un et l'autre de trois mois d'isolement; mais, aussitôt prononcée la sévère condamnation, le directeur du pénitencier pourvut comme c'est l'habitude constante en semblable cas, au transfert d'un des deux coupables dans une autre maison disciplinaire. Alceste partit un matin escorté par les gendarmes qui étaient venus le prendre jusque dans la cour intérieure de la prison : les quelques détenus qui le rencontrèrent et le saluèrent au passage, crurent le trouver un peu plus pâle que d'habitude, mais les lèvres marquées, comme toujours, d'un sourire méprisant et moqueur.

Cesarino, par contre, resta, en dépit de ses supplications à genoux devant le directeur pour qu'il le fît partir. Il pleura pendant de longs jours et de bien nombreuses nuits : il paraissait inconsolable. Il finit lui aussi par retrouver la paix, car, aussi profonde que soit la douleur humaine, ou vaste l'abîme de la honte, il n'y en a pas que tôt ou tard ne puisse calmer la résignation ou l'habitude.

Certes il imaginait, bien qu'il ne pût l'évaluer à sa juste mesure, l'immense commérage soulevé dans le pénitencier par sa scandaleuse aventure; il pensait toutefois, pour se consoler, que les véritables scandalisés seraient fort peu nombreux, et que si un nouveau Christ avait pu prononcer contre Alceste et contre lui la parole qu'il dit naguère contre la femme adultère, bien peu seraient ceux qui se seraient jugés dignes de lancer la première pierre.

Et c'était peut-être vrai — du moins en ce qui

concernait la faute, beaucoup plus rare, de son compagnon. Mais ce qu'il ne voulait pas considérer, c'était ceci : que l'apparence et le succès jouent toujours un rôle prépondérant dans l'appréciation de la morale publique. Malheur aux vaincus ! Les plus prompts à le flageller seraient encore les plus impudents, tout comme les femmes les plus corrompues sont les plus acharnées à lapider les adultères. Mais il ne pensait pas à tout cela, espérant toujours attendre le directeur, pour obtenir de lui d'être envoyé ailleurs.

Cependant lorsque furent écoulés les trois mois de châtement, il dut se persuader qu'il était aussi insensible à ses prières que s'il avait eu un cœur de bronze.

— Le mal, il ne faut pas le faire, disait-il d'un ton silencieux. — C'est inutile d'en rougir après, ou, pis encore, d'espérer qu'il restera caché.

— Ayez pitié de moi, sanglotait l'adolescent. Comment pourrai-je donc vivre au milieu d'hommes qui ne feront désormais que me provoquer et me couvrir d'injures ?

— De la pitié, j'en ai suffisamment montrée en vous punissant de trois mois seulement, répondait le fonctionnaire... Si quelqu'un vous insulte comme vous le dites, vous n'aurez rien d'autre à faire qu'à me le rapporter !

Le rapporter ! pensait amèrement Cesarino. Oh ! admirable conseil, et plus que paternel ! Il devait donc, au milieu de ses compagnons, ajouter à cette autre réputation qui était désormais la sienne celle d'un mouchard ?

Pendant de nombreux jours, il se refusa à sortir du cachot, incapable encore de se résigner au très douloureux calvaire. Il était dépéri et maigre ; depuis

trois mois, il ne mangeait plus que la petite ration de pain de la prison, et ne sortait plus se promener dans la cour. Sa résistance faiblissait sous le poids des souffrances : il soupirait, presque avidement, après une bouffée d'air pur et quelque nourriture moins triste. Et au fur et à mesure que s'intensifiait en lui avec le besoin, la soif d'aisance presque fébrile que lui donnaient à la fois la faim et cet air de sépulcre dans lequel il vivait depuis quinze semaines, la honte de lui-même, presque par la force des choses, allait aussi s'atténuant.

— Tu es parfaitement maître de mourir là-dedans, lui dit un jour le directeur : je ne me laisserai pas vaincre par tes caprices. C'est à choisir : ou ici, ou au travail. Mais si tu n'obéis — rappelle-toi bien cela! — dans ce souterrain, tu y mourras.

Cesarino se sentait si mal qu'il craignit vraiment d'y mourir. Il obéit.

On le mit dans l'atelier des empaillleurs, le plus grand de tout le pénitencier, puisqu'il occupait d'une manière continue plus de quatre-vingts détenus. C'était une vaste et sombre église, depuis de longues années déjà profanée et enlevée au culte. Par la ruine de ses stucs anciens et la misérable saleté de ses murs elle paraissait en parfaite harmonie avec l'effroyable avilissement de tous ceux qui y écoulèrent désormais la plus lamentable existence. Au fond, presque sous le chœur, là où autrefois se trouvait le maître-autel, siégeait aujourd'hui le gardien : devant lui, disposés en quatre rangées le long de la nef centrale, travaillaient du matin au soir, accroupis à terre dans la boue, les mains souillées et déchirées, les quatre-vingts maudits condamnés à semblable peine. Les plus fortunés gagnaient peut-être 12 centimes par jour, en se fatiguant comme des chiens : à tous, l'humidité du lieu et les méphi-

tiques exalaisons de la paille donnaient une couleur et un aspect de morts : car c'est bien à la mort que l'on pouvait les dire condamnés inexorablement, tous tant qu'ils étaient. Ils n'avaient pas d'air, ils ne voyaient pas de soleil : ils restaient déguenillés au milieu du froid, sans nourriture et affamés, les orbites creusées et de couleur terreuse, ouvertement minés, la plupart, ou par de monstrueuses tumeurs glandulaires qui leur sillonnaient le cou d'horribles plaies, ou par l'infection de la phtisie pulmonaire, qui les envoyait mourir çà et là, lente et tenace, dans tous les plus tristes et les plus douloureux enfers du royaume.

Cesarino retrouva dans l'église le Sorcier, qui était arrivé au pénitencier en même temps que lui, et qui fut content de l'accueillir auprès de lui comme apprenti. Mais aussi triste qu'il se fût imaginé cette vie, le malheureux garçon ne tarda pas à s'apercevoir que la réalité dépassait encore de beaucoup ses plus amères prévisions. L'emprisonnement et le malheur, quand ils ne sont pas tempérés par une véritable force intérieure, durcissent l'âme, et la rendent cruelle; ainsi la férocité mise par ces quatre-vingts hommes à lui reprocher sans cesse sa honte, dépassait en férocité les tortures les plus raffinées. Cesarino s'était imposé de se taire, de se taire toujours; et du reste, il était trop faible et trop timide pour s'imposer au respect de ces gens-là par un acte résolu. Plus que jamais, maintenant, il repensait à Alceste et à sa virile fermeté. Quant au Sorcier, il était inutile d'espérer le voir intervenir par un seul mot en sa faveur. Il avait perdu toute illusion à ce sujet depuis le jour où il avait été avec lui : s'étant plaint en effet, que la sparte coupait et faisait saigner les paumes de ses mains, le vieux déporté lui avait brutalement répondu :

— Ici, si tu veux manger quelque chose, il te faudra gagner les sous à la sueur de ton front. Crois-tu peut-être que d'empailler les chaises soit aussi doux que d'accorder tes faveurs à Alceste?

Cesarino, sorti du cachot affamé et maigre, avait espéré du moins qu'en revenant parmi ses compagnons il pourrait interrompre et varier avec quelques aliments un peu meilleurs le dégoûtant régime de la prison qui le nourrissait, sans aucune variation, depuis plusieurs mois; mais sur cet autre point encore, il avait dû amèrement désenchanter.

C'était en effet une coutume du pénitencier que le maître partageât sa maigre pitance avec son apprenti; mais le Sorcier, qui arrivait cependant à s'acheter tous les jours une écuelle de haricots à l'étuvée, ou un cornet de figues sèches, gardait invariablement tout pour lui-même, sans jamais daigner lui en offrir, pas même par politesse. Et le jeune homme déjà tant de fois humilié, se résignait à ne pas demander et se taisait.

Un jour, pourtant, il remarqua que le Sorcier, caché derrière un tas de sparte, fumait avidement un petit bout de cigare, enfilé sur la pointe aiguisée d'un cure-dents. Très habile à tresser des pailles de diverses couleurs, le vieillard faisait en cachette, quand il en avait l'occasion, quelques petits travaux pour les gardiens, qui le récompensaient précisément de la sorte, avec deux doigts de vin, ou avec une chique déjà à demi mâchée. A l'odeur du tabac, le jeune homme sentit son cœur pris d'un fou désir : bien des fois, en effet, jusque dans les jours de faim la plus désespérée, il eût donné son bien peu de pain pour une pointe de cigare comme celle-là. Il s'approcha de son maître, et lui murmura suppliant :

— Stregone, sois bon! laisse-moi tirer une bouffée à moi aussi!

— Pourquoi pas? — répondit ce dernier en continuant à fumer et en ricanant d'une manière étrange — Crois-tu que je ne serais pas bon à te nourrir et à te procurer le cigare tous les jours, comme le faisait Alceste? Viens avec moi là derrière, et tu verras!

Il lui montrait la nef de gauche, tout encombrée de sparte accumulée là en énormes monceaux et de chaises entassées. Blême, le jeune homme ne répondait pas.

— Tu l'as fait avec Alceste — poursuivit l'autre — et il n'y aurait pas de raison pour que tu rougisses avec moi. Qu'est-ce que cela te coûte? Ne le sais-tu pas qu'avec six mois de cette vie-là, en mangeant seulement du pain comme tu fais, tu deviens poitrinaire? Moi, je gagne peu ici, mais dans d'autres prisons, j'ai déjà ramassé quelque argent, et je puis te donner vingt-cinq livres.... Veux-tu? Et, de plus, la pitance tous les jours tant que tu seras mon apprenti, et un bout de cigare chaque fois que je l'aurai. Veux-tu?

Cesarino tenta de résister; mais la faim et le découragement grandissant, il se sentait lui-même faiblir de jour en jour, et voyait tomber avec ses forces physiques les répugnances morales qui le retenaient encore sur l'abîme de la dégradation extrême. Il avait froid et toussait, persuadé qu'il était déjà phthisique : il s'était mis des idées noires dans la tête, et il lui semblait impossible maintenant de pouvoir prolonger sa vie jusqu'au jour de la libération. Le vieux forçat, sournois et cruel, continuait à le presser de ses offres :

— Tu es un idiot — lui disait-il. — Tu n'as plus que dix mois pour être libéré, mais tu n'y arriveras pas, puisque tu veux, de force, sortir de prison les pieds en avant. Si tu étais un garçon honoré, je comprendrais : l'honneur vaut quelque chose pour nous aussi prisonniers, et souvent même nous n'y tenons pas moins que les hommes libres. Mais tu es déjà déshonoré, et tout le monde le sait : un ou deux ou dix, qu'est-ce que cela te fait ? avec vingt-cinq lires que je te donnerais, tu ferais le seigneur pendant au moins deux mois....

Poussé par la faim, le jeune homme céda. Et le vieillard, de son côté, tint parole ; mais pour tirer compensation de son argent, il précipita sa victime dans un abîme de dégradation tel qu'il lui fit presque perdre jusqu'au dernier reste de honte. Moins chaud qu'Alceste, et très rusé par suite de l'expérience que lui avaient acquise ses quarante années de bagne, le Sorcier réussit pendant un certain temps à cacher à tous sa passion fortunée qu'il soulageait ainsi, ouvertement, presque sous les yeux de tous. Et continus étaient les enseignements qu'il suggérait, à voix basse, à son disciple et ami.

— Sois sérieux avec tous, ne souris jamais, ne plaisante avec personne. Gare à toi : tu serais découvert aussitôt. Un jeune comme toi, c'est comme une chienne impure : partout où elle va, les mâles courent derrière. Mais si, au contraire, on te voit sérieux, jusqu'à enlever à tous la plus légère espérance, alors personne ne te suivra, car, ici, personne n'aime à perdre son temps et à être berné.

Il disait la vérité, sous l'influence peut-être du danger qui le menaçait, et peut-être aussi d'un sentiment d'abjecte jalousie. Mais cette dernière passion, qui lui avait suggéré des miracles d'hypocrisie et d'adresse, fut aussi celle qui, pour un ou-

bli plus rapide qu'un éclair, révéla à ces quatre-vingts *méchants* qui l'entouraient sa flamme secrète et immonde.

Il n'avait, en effet, jamais défendu l'adolescent contre la plaisanterie et les injures des autres, et cela, précisément pour ne pas être suspecté. Mais un jour un Barésien, surnommé l'Africain en raison de la couleur de son visage, était passé près de Cesarino et avait caressé du bout des doigts sa gorge imberbe, le vieillard, qui avait assisté souriant à mille outrages, n'eut pas réprimer un éclat de rage.

— Va-t-en de là — avait-il crié en bondissant debout — Sinon... — je te jure sur le sang du Christ! je t'égorge comme un veau.

Et il avait brandi un tranchet, encore indécis s'il devait on non exécuter tout de suite sa menace. L'Africain, pâle et irrésolu, avait fait deux pas en arrière tandis que plusieurs de ceux qui étaient présents se jetaient entre eux :

— Que m'importe ce sale garçon? — continuait le Sorcier qui, ayant déjà compris son erreur, tentait en vain de se reprendre et de voiler. — Que m'importe donc qu'il soit le dépotoir de tout le pénitencier? A quatre pas de moi.... je le laisse à qui le désire! Mais ici, sous mes yeux, je ne supporterai pas de pareilles scènes parce que le traiter, là, en chienne, c'est exactement comme si l'on me traitait de maquereau!

L'affaire, pour le moment, n'eut pas d'autre suite. L'Africain subit la menace par peur, et feignit d'ajouter foi. Plus tard même, quelqu'un s'étant interposé, il se réconcilia avec son ennemi pour mieux le leurrer. Mais désormais il avait compris, et il était si sûr de ne point se tromper qu'il ne quittait plus des yeux les deux détenus.

Pendant trois jours il les observa, les épia sans arrêt, avec une patience de bagnard assoiffé de vengeance. Et il remarqua un fait qui lui avait toujours échappé jusqu'à ce jour, comme il avait échappé aux autres détenus : c'est que quand Cesarino allait prendre une brassée de sparte sous la nef de gauche, en s'enfonçant dans le dédale des tas de paille et des chaises amoncelées, le Sorcier quittait presque aussitôt sa place à son tour pour se diriger apparemment vers le fond de l'église où étaient les latrines.

La coïncidence, notée une première fois, le frappa; une seconde, le fit soupçonner fortement; enfin, une troisième, lui donna la certitude. Alors il prit à part quelques-uns de ses plus fidèles compagnons et les mit au courant de son secret.

— Ils se retrouvent là dedans — insinua-t-il, en montrant la nef de gauche. — Le Sorcier le rejoint là, en passant par le fond..... Mais si demain je les surprends comme je les surprendrai certainement, cette sale pourriture devra faire les comptes avec moi!

Ils se concertèrent, et attendirent vigilants et anxieux, comme des loups aux aguets, le moment du rendez-vous quotidien. Le lendemain, un peu après midi, alors que tous les détenus, ayant absorbé l'écuëlle de soupe, étaient déjà repartis au travail, Cesarino, sur un signe du maître, se leva et disparut sous la nef de gauche, au milieu du labyrinthe des encombrements et des chaises entassées. Quant au Sorcier, qui s'était levé lui aussi, il tourna le dos en même temps que lui pour se diriger d'un tout autre côté.

— Attention! — murmura l'Africain, sans même lever la tête. — Nous y sommes.

Il glissa un long tranchet dans la manche de son veston, et se leva lentement, comme affairé, tout en regardant autour de lui. Son voisin s'était levé en même temps que lui, et armé à son tour : trois autres, de divers points de l'église, avaient fait le même mouvement et se dirigeaient maintenant vers un même point déterminé, sous la nef de gauche.

Ces allées et venues, du reste très fréquentes pendant le travail, n'avaient surpris personne : quant au gardien, assis là-bas au fond près du chœur, les coudes appuyés sur une table, il était plongé, comme tous les après-midi, dans la lecture du journal.

— Compère, un peu pour chacun — s'écria, l'air moqueur et arrogant, l'Africain qui arrivait derrière le Sorcier précisément au moment où il révélait de la manière la plus manifeste son ignoble faute. — Qu'en dites-vous, compère? Un peu pour chacun ne fait de mal à personne..... Et toi, ne bouge pas de là — ajouta-t-il en se retournant vers Cesarino — si tu ne veux pas que ce tranchet ne te sorte par le dos.

Le forçat, irrité et surpris, avait eu un sursaut de révolte et de colère, et s'était dressé comme frappé par un coup de fouet. Mais ces cinq tranchets qui l'entouraient paraissaient si peu rassurants qu'ils n'admettaient pas de réplique. Très avisé, maître de lui, et habitué depuis longtemps en galérien consommé et expérimenté à dissimuler, il comprit à l'instant que l'unique moyen de ne pas manifester de lâcheté était de consentir aussitôt, de la façon la plus absolue, et sans rancœur apparente.

— Stregone!..... Stregone!..... implorait Cesarino, pleurant et épouvanté.

— Ils ont raison — lui répondit d'un ton bourru le bagnard... — Qu'est-ce que cela te coûte, à toi?

Putain tu es, et putain tu restes. Un peu pour chacun : entre amis on ne fait pas de particularités.

— Donc, en avant! — ordonna l'Africain au garçon en le menaçant.

Et comme il résistait en pleurant, d'un violent coup de poing sur la nuque, l'homme le renversa sur le tas de sparte. Pendant ce temps, l'un des quatre restés en arrière était sorti de la cachette pour accourir vers les travailleurs et les informer de l'événement; et la nouvelle s'était répandue à travers l'église, plus en gestes qu'en paroles, avec une rapidité inimaginable.

Tout ce peuple savait désormais, et échangeait des propos et des commentaires, au moyen de quelques mots glissés à voix basse et surtout de fugaces regards : étroitement uni pour cacher, solidaire dans l'infamie, tout prêt à défendre la commune luxure contre toute intervention hostile. Tous, je le répète, sans en exclure les vieillards, les impuissants et les mouchards : le gardien qui, seul dans cette masse d'hommes, ne s'était aperçu de rien, était désormais surveillé par cent yeux et cent volontés bien résolues à défendre contre lui ce repaire de honte par les armes de l'artifice le plus raffiné.

Déjà, de ci de là, avec une indifférence simulée, quelques-uns se levaient, s'attardaient un peu tout d'abord, puis, arrivés à la rangée des colonnes, s'avançaient rapides vers le point convenu. Sur le corps de la victime sanglotante, les tours succédaient aux tours, sans interruption, les violences aux violences : pas un n'éprouvait de la pitié. Chacun de ces êtres, irrités par le malheur et les souffrances endurées, voulait ajouter son outrage, et soulager sur ce malheureux corps demi-nu sa bestialité ardente, comprimée pendant des années et des années sous le

manteau de plomb d'une atroce chasteté forcée, corruptrice et contre nature.

Maintenant, livide et haletant, Cesarino ne pleurait presque plus : il râlait, sur le point de tomber à terre évanoui. Et le massacre de son pauvre corps, bien loin de prendre fin, semblait s'intensifier toujours davantage sous le poids d'une brutalité sans cesse renouvelée et croissante.

Et à chaque courte interruption des horribles sévices se répétait la même scène : un tressaillement d'espérance chez la victime, auquel répondait une nouvelle menace, un blasphème, et le nouveau déchaînement le plus violent de l'infâme torture.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... de grâce... laissez-moi.

Un cœur s'attendrit enfin; une voix, timbrée du plus pur accent milanais, recueillit la prière, et osa s'élever en faveur de ses larmes.

— Assez, cria-t-il. En voilà déjà vingt-huit! Mais vous voulez donc le tuer, le pauvre malheureux?

Au moment où il disait cela, Cesarino qui avait presque perdu toute connaissance, glissant du tas de sparte sur lequel il gisait à plat ventre, roulait à terre. A la protestation du Milanais, fit écho un blasphème, une réponse coléreuse :

— Alors, toi oui et moi pas? — intervint l'un de ceux qui étaient présents — Tu fais le généreux parce que tu es satisfait maintenant; mais qu'il y en ait vingt-huit ou qu'il y en ait cent, moi aussi, je dois me satisfaire. Du reste, c'est toi qui l'encourage à faire le moribond... Pour le remettre d'aplomb, voici ce qu'on fait!

Il se courba, et avant que l'autre put l'arrêter, il planta une épingle dans les chairs dénudées de la victime. Celle-ci sursauta, en écarquillant les yeux comme un fou : elle jeta un cri d'épouvante horrible,

puis retomba évanouie : mais les échos de la voix avaient porté loin, et déjà quelques-uns de ceux qui l'entouraient, prévoyant l'arrivée prochaine du gardien, s'éclipsaient en hâte.

— Tu le défends parce qu'il est de ton pays, grommela celui qui avait piqué Cesarino. Il avait désormais perdu tout espoir de pouvoir satisfaire sa passion : aussi, il raillait et provoquait le Milanais qui s'était penché pour porter secours à Cesarino et qui s'essayait déjà avec le Sorcier à réparer le désordre dans son habillement. Beau compatriote en vérité ! Ah, ah!...

— Moi, son compatriote ? Répète-le !

— Pourquoi pas ? Vous êtes des *tische-toche* tous les deux (1)

Un rugissement sourd, un bond de bête fauve, une tempête de coups : deux corps enchaînés ensemble roulaient à terre, entraînant avec eux, dans la violence du choc, la masse des assistants.

Mais la figure blême et l'œil méchant, ils étaient déjà séparés, arrachés de vive force l'un à l'autre : la foule complice les entraînait, les éloignait. On entendait en effet s'approcher, paresseux et somnolent, le pas du gardien dont l'attention avait été réveillée par le hurlement ; le tintement rythmique des clefs annonçait son arrivée en ce lieu.

— Eh bien, mais qu'est-il arrivé ? demanda l'a-

(1) Par ces mots les méridionaux indiquent, non sans un certain mépris, un Italien né au delà des Abruzzes. En effet, ces paroles n'ont, à proprement parler, aucun sens : celui qui les émet toujours en chargeant par manière de ridicule, n'a d'autre intention que d'imiter le son du dialecte toscan qui est aussi odieux aux Napolitains que la cadence du dialecte napolitain est odieuse aux Italiens du Nord.

gent en s'avancant vers le petit groupe de ceux qui étaient restés là.

— Rien, chef, répondit le Sorcier, en souriant. Ce nigaud de Cesarino avait pris sur ses épaules une trop lourde charge de sparte : il est tombé dessous, et a crié. Il pouvait se faire mal, mais c'est sa faute. Qui lui avait dit de prendre un tel poids?

L'INFIRMERIE

Tout fiévreux, Cesarino fut conduit à l'infirmerie où il resta quelques jours dans un état de prostration indicible. Il toussait davantage et éprouvait maintenant une sorte de malaise continu dans le dos, comme une douleur qu'il avait déjà observée depuis un certain temps près de l'omoplate. L'appétit avait totalement disparu, peut-être par suite des odeurs nauséabondes qu'il sentait autour de lui, et surtout de l'état d'âme où il se trouvait.

Il était devenu la risée du pénitencier : les gardiens et le directeur lui-même connaissaient dans tous les détails, grâce aux confidences qu'ils avaient reçues, l'effroyable aventure qui lui était advenue en ces derniers jours. Ne l'ayant point saisi sur le vif, ils ne lui infligèrent néanmoins aucune punition; mais ils faisaient déjà les démarches nécessaires pour son transfert dans un pénitencier où il pourrait achever d'expier sa peine dans un état de réclusion cellulaire absolue.

Cette mesure, au fond, serait aussi considérée par lui, qui n'avait plus que cinq mois à faire pour recouvrer sa liberté, comme un véritable bienfait : l'isolement le soustrairait au moins aux cruels sarcasmes de ses compagnons de douleur.

Avili et fiévreux comme il était maintenant, il

ne réussissait pas encore à inspirer de la pitié : on eût dit que ses voisins de lit — même les vieillards décrépits et les moribonds — ne pouvaient trouver de soulagement à leurs propres souffrances qu'en déversant sur lui leurs railleries continues et implacables.

Résigné à tout, et la pensée fixée sans cesse sur le jour désormais prochain de sa liberté reconquise, il ne répondait pas, il ne se révoltait pas. Il n'avait jamais nourri tant de préoccupations pour lui-même et pour sa santé : il était tourmenté de tristes pressentiments : il lui semblait que ce jour — le jour de la libération et du miracle — ne devait, ne pouvait plus venir. Et l'anxiété angoissante lui donnait de vrais cauchemars, qui lui enlevaient le sommeil, et lui faisaient voir son mal toujours plus grand, énorme.

Un jour, après une de ses quintes de toux habituelles, il sentit dans sa bouche une saveur douceâtre. Il n'y prêta pas attention, et se contenta comme à l'ordinaire, de porter son buste en avant, au-dessus du crachoir. Mais quelle ne fut pas son émotion en voyant un crachat chargé de sang rouge et épais ! Il frissonna, retomba la tête sur l'oreiller, éclata en sanglots : il lui semblait être désormais condamné à mort. Et en pleurant il se penchait encore sur le crachoir comme pour s'assurer que le triste fait était bien une réalité, et non pas une chimère, une hallucination due à sa frayeur. Chaque expérience apportait à ses espérances une nouvelle désillusion, et ses sanglots grandissaient sans cesse.

Un sous-chef, qui passait par le corridor, entendant ses gémissements, entra et s'approcha du lit.

— Qu'as-tu, Cesarino ?

Il ne répondit pas : mais un autre détenu parla pour lui.

— Ne t'effraye pas, lui dit l'agent d'un air convaincu. Ce sang ne signifie rien : il peut venir, par suite de la toux, du nez ou de la gorge. Moi aussi j'en ai craché, il y a trois mois, et je m'en suis tiré avec un peu de peur.

Ces paroles soulagèrent un peu Cesarino, mais avant que vînt le soir, le même phénomène se renouvela plusieurs fois. Il ne dormit pas de la nuit : son esprit était ballotté entre la terreur de la mort et l'espérance réveillée en lui par le gardien : l'espérance, qui est l'unique et véritable amie fidèle de l'homme, l'espérance qui n'abandonne jamais, même les êtres enfouis vivants, même ceux qui sont déjà la proie des spasmes de l'agonie.

Le lendemain matin, de bonne heure, il entendit la cloche qui, par trois coups, annonçait la visite du médecin : — visite hâtive ou, pour dire mieux encore, véritable course à travers les interminables couloirs de la prison.

— Monsieur le docteur! monsieur le docteur!

— Que veux-tu?

— J'ai craché du sang hier.... Voulez-vous être assez aimable pour me visiter.....

— Mon garçon, répondit le médecin en haussant les épaules, qui donc n'a jamais craché le sang, ici dedans? Sois raisonnable : est-ce que je peux visiter six cents malades tous les matins?

Il avait raison, lui aussi, le pauvre homme. Il n'y avait peut-être pas un seul détenu, dans tout l'établissement, qui ne fût pas malsain : qui n'eût pas, pour le moins, des malaises et des infirmités. Et comment aurait-il pu les visiter tous, comment aurait-il donc essayé d'accomplir consciencieusement son devoir de médecin et d'homme charitable, si l'Etat le rétribuait à peine quelques dizaines de lires chaque

mois? Cette course matinale à travers le pénitencier, n'était pour lui qu'un surplus de travail destiné à arrondir ses gains professionnels. Tout comme ces six cents misérables enfermés là n'étaient rien autre, pour le reste de la société, qu'un appendice négligeable, qui aurait pu être aussi défait et détruit par la mort, sans que personne ne s'en fût inquiété.

Mais Cesarino insistait si pitoyablement, que le médecin, de mauvais gré, le fit asseoir, et appliqua l'oreille contre son dos.

— Oui, tu es... un peu faible de poitrine, lui dit-il en se relevant. Mais ne t'inquiète pas : tu es près de recouvrer la liberté, et tu pourras alors avec des précautions, te rétablir tout à fait. En attendant, je suis dans l'obligation de te faire mettre au premier étage : car, ici, comme tu le sais, c'est la section réservée aux opérés, et je ne puis en aucune façon t'y laisser.

Cesarino frissonna : la section de l'infirmerie, située au premier étage, était tout ce que l'on peut imaginer de plus atroce : elle était réservée aux tuberculeux du dernier degré et, en général, aux maladies chroniques qui attendaient un transfert ou la mort.. Il avait eu l'occasion d'y mettre un jour les pieds et s'était senti le cœur serré d'épouvante : on avait l'impression en entrant dans ces cellules petites et basses, de se trouver au fond d'un puits. Le salpêtre croissait sur les murs : les petites fenêtres qui donnaient sur une petite cour sombre, étaient entravées par un double grillage de fer métallique et par de très hauts treillis de bois qui arrêtaient presque entièrement la pénétration de l'air et de la lumière. La section chirurgicale, au contraire — celle du second étage — était un peu meilleure : dépourvues de jalousies, et plus près des toits, les fenêtres laissaient

d'ordinaire filtrer la lumière du jour et parfois même le soleil.

— Mon garçon — répétait le médecin à Cesarino qui, aussitôt la sentence entendue, s'était repenti d'avoir demandé à être visité par lui — comment veux-tu que je fasse pour te laisser ici? Je t'avais mis dans cette section tout à fait provisoirement, et parce qu'il y avait un lit inoccupé. D'ailleurs, je fais encore preuve à ton endroit d'égards tout spéciaux en te laissant à l'infirmerie. Il y en a cent autres dans les mêmes conditions que toi, qui voudraient être aussi hospitalisés : mais que puis-je y faire, s'il n'y a pas de place pour tous?

Il avait raison, le médecin : sans nul doute. Ce n'était pas sa faute : il ne pouvait faire davantage. Vingt fois il avait écrit au ministère, décrivant le misérable état de ses malades qui mouraient dans des conditions plus lamentables que les chiens : mais que faire, puisqu'il ne pouvait jamais obtenir d'autre réponse que le « manque de fonds » nécessaires à toute amélioration?

Cesarino, plutôt que d'entrer vivant dans la tombe du premier étage, préféra supplier le directeur de le remettre au travail : ce qui lui fut accordé. L'ordre du transfert tardait, en effet, à arriver : d'ailleurs, comme l'avait dit le médecin, les malades ne manquaient pas, et à la place rendue vacante pouvait être hospitalisé de suite un autre malheureux.

On le mit cette fois dans l'atelier des tailleurs du pénitencier, qui occupait au rez-de-chaussée une grande pièce sombre et basse dont les deux fenêtres donnaient sur le portique du préau intérieur, et que jamais n'égayait, dans tout le cours de l'année, le plus léger rayon de soleil. Les détenus travaillaient presque tout le jour à la lueur des lampes pendues au plafond : ils étaient là près de quarante, et étaient

rétribués de salaires si dérisoires que la confection d'une paire de pantalons leur était payée à quatorze centimes et demi, à *partager avec le Gouvernement*!! (1)

L'entrée de Cesarino dans l'atelier fut accueillie avec le plus vif mécontentement, soit parce qu'il semblait à tous qu'il « déshonorât » les autres par sa présence, soit parce que la nouvelle de sa maladie s'étant déjà répandue, tous en redoutaient la contagion. Il fallait tout d'abord trouver un ouvrier qui consentît à le prendre comme apprenti : mais personne n'en voulait près de soi; de tous les établis on le repoussait même avec dédain.

— Alors, nous aussi, on nous prend pour des dévergondés, — protestaient avec colère les plus audacieux en s'adressant au gardien qui accompagnait le garçon — pour vouloir mettre en notre société un être aussi dégoûtant que celui-là?

Le menace d'une punition finit toujours par avoir raison de ces quelques revêches; et, bon gré mal gré, Cesarino trouva également un maître. C'était un jeune Calabrais, bon au fond, mais obligé de se montrer lui aussi cruel et dédaigneux vis-à-vis du pauvre garçon pour ne pas encourir le blâme et le mépris de tous les autres, qui auraient interprété méchamment toute bonté à l'égard du malheureux enfant. Malade comme il était, il ne pouvait même pas l'aider à vivre en lui donnant un peu de sa pitance : un jour cependant où, prétextant qu'il n'avait pas faim, il lui avait offert une pomme de terre cuite à l'eau, aussitôt un voisin de lui dire à voix basse :

— Que de prévenances! Dieu crée les êtres, puis les accouple!

(1) Véridique.

Et il en était résulté une rixe furibonde qui ne fut pas loin de s'achever dans le sang.

Ainsi le maître lui-même, à l'égard des autres, le maltraitait et l'humiliait sans cesse : il lui enseignait peu, et de mauvaise grâce, et le contraignait à travailler (à son bénéfice comme il était de règle pour tous les apprentis) alors même que le pauvre malheureux apparaissait épuisé par l'hémoptysie et la fièvre.

Cesarino passait des jours, en comparaison desquels on pouvait dire beau le temps qu'il avait passé parmi les empailleurs. Jamais un instant de paix, jamais une bonne parole, jamais la moindre nourriture qui ne fût répugnante. Faute de crachoir, on avait l'habitude maintenant de lui jeter à terre, près de son escabeau, une poignée de sciure qui, le soir, quand le balayeur nettoyait l'atelier, laissait tout le plancher infecté de sa puanteur et de son sang.

Il y avait au milieu de la grande pièce, pour réchauffer les fers à repasser, une espèce de poêle en fonte, où, faute de charbon, l'on brûlait du bois; mais le tuyau de fer blanc, étant insuffisant pour absorber le produit d'une combustion pour laquelle il n'avait pas été fait, remplissait l'ambiance d'une fumée dense, continue et âcre, qui, par suite de manque de courants d'air, ne pouvait sortir par les deux fenêtres, absolument insuffisantes pour un local aussi vaste.

Les yeux fatigués et horriblement brûlés, la tête lourde et étourdie par le bruit assourdissant de quatre machines à coudre et quarante fers à repasser qui martelaient sans cesse les établis, le soir venu, les détenus sortaient de l'atelier si épuisés et énervés qu'ils croyaient sentir leur tête éclater.

De plus, comme l'établi de Cesarino se trouvait précisément à côté de l'une des fenêtres que l'on ne

pouvait jamais fermer en raison de la fumée, bien que l'on fût alors dans les mois les plus froids de l'année — le malheureux poitrinaire était contraint de rester assis toute la journée sans bouger, dans le froid le plus intense, et presque sans rien pour se couvrir. Il ne possédait pas de tricot; et l'étoffe avec laquelle on faisait les vêtements des détenus, autrefois moelleuse et pesante, était devenue — du fait d'une abjecte laderie administrative — si mince, que les détenus mouraient de froid. Et il était bien défendu, sous peine de punition immédiate, de s'approcher du poêle, ne fût-ce qu'un instant, pour se réchauffer.

Cette vie de souffrance, commencée pour Cesarino vers le milieu de novembre, se continua sans variante pendant plus de deux mois. Sa libération était proche désormais : il devait sortir de prison le vingt avril. Mais il se sentait si épuisé, et si accablé de mélancolie et de tristes pressentiments, qu'il ne semblait éprouver aucune jouissance à la pensée de la liberté qu'il allait enfin bientôt recouvrer. Souvent (et surtout vers le soir) sa chair était brûlante de fièvre; et pourtant il se taisait, un peu par honte, et un peu à cause de la frayeur que lui inspirait ce premier étage de l'infirmerie, tombe de vivants, asile de condamnés à morts. Néanmoins, au milieu des hauts et des bas, il se sentait faiblir chaque jour davantage lentement mais continuellement.

Un soir, le travail terminé, il était descendu avec ses compagnons dans la cour dite du couchant, qui se trouvait un peu en contrebas du pénitencier, et au-dessus de la colline au sommet de laquelle s'élevait l'immense édifice. Il n'aimait pas cette cour du couchant : parce que, pour en revenir, elle l'obligeait à gravir quinze à vingt marches très élevées qui, étant donnée sa faiblesse, lui causaient une oppression

énorme. D'ordinaire même, en sortant de l'atelier, il obtenait des gardiens l'autorisation (quand il savait que la promenade devait se faire dans cette cour) de se retirer au dortoir, d'y attendre, couché sur sa paille, ses compagnons. Mais ce soir-là, il sentait un si grand besoin de respirer une bouffée d'air qu'il descendit à la promenade avec les autres.

Au reste, il avait l'impression de se trouver un peu moins mal que d'habitude. Quand sonna la cloche, il suivit ses compagnons vers les degrés fatigants qui conduisaient au corps principal du bâtiment et, emporté par sa vivacité d'adolescent, il s'achemina presque en courant.

Mais arrivé au haut de l'escalier, un vertige le prit, qui le fit s'écraser sur le sol. Ses compagnons, émus cette fois, s'empressèrent autour de lui : il avait les yeux clos et semblait évanoui, à peine un léger gémissement sortait-il de ses lèvres au milieu de l'énorme flot de sang qui maintenant coulait de sa bouche, et qui avait déjà souillé son cou et sa poitrine.

Le gardien de service accourut et fit carillonner le timbre pour avertir le sous-chef : celui-ci de courir aussitôt chez le gardien-chef, et ce dernier à son tour chez le directeur. Vingt minutes plus tard, lorsque les détenus infirmiers, enfin appelés, descendirent et soulevèrent de terre le malheureux, il ne sembla point encore avoir recouvré ses sens.

Quand il ouvrit les yeux, il ne se rappelait presque plus ce qui s'était passé; il fut tout étonné de se retrouver dans une pièce qui n'était point familière à ses yeux, et d'être étendu sur un lit de camp qui n'était pas le sien. Sous son nez, il sentait une odeur puante et insupportable dont il ne réussissait pas à déterminer l'origine. Il promena autour de lui un regard éperdu. Il vit, dans un lit voisin du sien, un

autre homme dont seuls émergeaient hors des couvertures un front de cire et des yeux brillants de fièvre.

— Qu'est-il arrivé? lui demanda Cesarino. Comment se fait-il que je sois ici?

— Tu t'es senti mal, lui répondit le malade, et ils t'ont donc porté ici dans le « puits ».

Cesarino reconnut alors immédiatement : il se trouvait dans l'infirmerie du premier étage, celle des tuberculeux au dernier degré, des incurables et des moribonds. Il tournait la figure avec angoisse de tous les côtés.

— Quelle infection! murmura-t-il. Mais que m'a-t-on donc mis sous le nez?

Un détenu infirmier, qui était debout à côté de lui, lui répartit durement d'un ton de voix irrité et méchant :

— Tu te trompes, mon vieux : pas de puanteur ici. Ne commence pas à inventer des histoires. Nous t'avons mis du linge et des couvertures toutes fraîches, comme à tous.

Le jeune homme se tut, et ferma les yeux pour ne pas le voir. Il ne savait déjà que trop par expérience que ces infirmiers étaient la plus scélérate engeance qu'il y eût dans le pénitencier, et qu'ils étaient bien pis encore que tous les gardiens et tous les argousins, eux qui, précisément, auraient dû avoir plus de compassion que tout autre pour leurs compagnons.

Profitant de la coupable négligence du gardien chargé de les surveiller, et, insensibles aux souffrances des malades, ils les vexaient de mille façons : ils leur volaient d'abord tout ce qui était possible, à commencer par le régime spécial fourni par l'administration : — ils s'appropriaient les œufs et la petite tranche de viande, que concédait à ces malheureux le règlement, pour l'exploiter avec le mastroquet;

— Ils buvaient le bouillon des malades et le remplaçaient par de l'eau; — ils n'opéraient jamais les désinfections ordonnées par le médecin; — ils vidaient plus ou moins, selon leur bon plaisir, le baquet de bois, rempli d'ordures, qui, placé au beau milieu de chaque chambre, servait aux nécessités des malades — et faisaient mourir de froid ces pauvres victimes, car, au lieu de trente kilos de bois qu'ils auraient dû recevoir journellement pour le poêle de l'infirmerie, ils n'en prenaient que cinq ou six au plus, et se faisaient donner en échange par le fournisseur de la prison, leur complice, quelques petits verres d'eau-de-vie ou un peu de tabac, qu'ils fumaient plus tard en cachette.

Le médecin ignorait toutes ces choses, comme les ignorait aussi assurément le directeur. Les malades ne pouvaient pas se faire justice par eux-mêmes, par crainte d'empirer leur triste sort, ou parce qu'épuisés par la maladie, et ils ne pouvaient songer moins encore à réclamer, sous peine d'être traités de mouchards, d'après la scélératesse morale de la prison. D'ailleurs, si même ils avaient réclamé, on ne les eût pas crus, vu que le gardien coupable d'une négligence aussi criminelle dans l'accomplissement de son propre devoir, les eût démentis pour ne pas être puni lui-même.

Cesarino passa toute la nuit en proie à l'abattement le plus désespéré. Ce lieu horrible, ces visages inconnus, cet abandon absolu, l'éloignement de toute personne, douée — au moins en apparence — d'un cœur, lui faisaient sentir plus que jamais l'immense désolation de cette agonie sans aucun réconfort.

Et cette infection, cette infection atroce et intolérable, qu'il ne savait imaginer d'où elle provenait, lui donnait un dégoût assez intense pour lui enlever, par la nausée, le sommeil. C'était au point qu'il lui arri-

vait parfois, pour chasser de ses narines, au moins pendant un instant, l'obsession de cette puanteur, plus horrible que toute autre, et dont il ne parvenait pas à préciser la nature, de se pencher la tête sur le baquet mal fermé, sale et dégoûtant.

Un moment à peine, un peu avant onze heures du soir, vaincu par le sommeil et la faiblesse, il ferma les yeux : mais il ne tarda pas à se réveiller en sursaut par suite des coups subits qui lui brisaient le cerveau. C'était la ronde qui ouvrait toute grande la fenêtre en dépit du froid glacial de l'hiver et qui frappait les barreaux avec une massue de fer, ainsi qu'elle le faisait trois fois, chaque nuit, comme pour outrager la pitié que l'on doit aux agonisants.

Au retour des premières lueurs du jour, Cesarino descendit de son lit pour tenter de connaître la cause de cette odeur puante qui, pendant toute la nuit, avait été pour lui un intolérable tourment. Il regarda sous le lit de camp, en examina les fers sales et rouillés : rien. Il rejeta alors l'oreiller et tira en bas les couvertures et l'édredon pour découvrir la pailleasse. Tachée de la tête aux pieds, en différentes couleurs, par les déchets et évacuations de toutes sortes de malades qui avaient reposé dessus pendant des années, l'enveloppe de la pailleasse renfermait des feuilles de maïs, souillées, d'innombrables fois sans nul doute, des ordures les plus nauséabondes. Gras et noirâtres, les draps portaient, eux aussi, des traces de plaies purulentes et de sang : enfin, la couverture de laine marron était encore, d'un côté, toute salie et toute humide d'une matière gluante qui sentait la gangrène et l'iodoforme, et mille fois plus répugnante que les excréments eux-mêmes.

Immobile, effaré, Cesarino regardait toute cette saleté : son cœur palpitait d'émotion et de courroux. A qui s'adresser, à qui donc demander justice? Son

voisin de lit — l'homme au front de cire et aux yeux fébriles — comprit, en le regardant, ce qu'il ne disait pas encore.

— Je suis ici depuis plusieurs mois, murmura-t-il, et dans ce lit rien n'a jamais été changé... Ce sont les infirmiers, ces assassins, ces bourreaux qui font la loi de concert avec le fournisseur du bague... Ils lui font épargne des frais de blanchissage, et en reçoivent en retour un bout de cigare de temps en temps...

— Mais qui était dans ce lit avant moi? demanda le garçon.

— C'était 2364, qui est mort avant-hier. Il avait un mal... mais, comment diable! appelait-on ce mal?... Son corps, dans les derniers temps, n'était qu'une plaie, et sa chair se collait aux draps...

Au moment où il disait cela vint à entrer dans la pièce l'infirmier-chef. Cesarino, encore hors de lui, l'accabla d'amers reproches en lui montrant la paillasse et la couverture qu'il avait sous les yeux.

— Qu'as-tu à dire, toi, salaud, gros dégoûtant? lui répondit l'autre en venant lui mettre le poing sous le nez. Ces draps sont sales? Cette couverture est sale? C'est toi, qui les a salis, cochon : toi, pourri comme un fumier et troué comme un panier percé, qui ne t'aperçois même plus de ce qui te sort du corps. Dis-lui au médecin, dis-le lui donc puisqu'il va passer tout à l'heure, et tu verras, la belle figure que je te ferai faire devant lui. Tu devrais au moins avoir la pudeur de ne pas te plaindre, gros cochon, toi qui es la risée et la honte de tout l'établissement.

Et il partit en claquant la porte. De son côté, Cesarino, dans l'effort qu'il avait tenté en répondant pour dominer la voix de son adversaire avait été pris d'une quinte qui l'avait fait retomber exténué sur le lit.

— Pauvre garçon! murmura son voisin en voyant à nouveau son crachoir tout rouge de sang, pauvre garçon! Reste tranquille, ça vaut mieux, crois-moi... Tu seras libre sous peu: Tu ne dois pas mourir enragé là-dedans pour faire plaisir à ces assassins... Ecoute-moi plutôt : je suis désormais habitué et résigné à tout... et je n'ai pas l'espoir de recouvrer la liberté ni de vivre... Veux-tu mes draps? Ce fut le gardien-chef lui-même qui me les fit changer, il y a une dizaine de jours, et ils sont presque propres. Les veux-tu, mon garçon? Il faut bien que nous nous secourions entre nous, pauvre malheureux...

Les larmes aux yeux, Cesarino accepta et aida le malheureux moribond à descendre de son lit pour échanger draps et paille avec lui. Il trouva ainsi, couché, une paix relative; mais, loin de s'améliorer, son état empirait de jour en jour, et l'hémoptysie et la fièvre allaient toujours croissant. Une fois, — il n'était plus qu'à un mois à peine de sa libération — il eut une crise si violente qu'il perdit les sens. Quand il revint à lui, il lui sembla se rappeler qu'on l'avait soulevé et transporté : et il s'aperçut alors qu'on l'avait changé de pièce, en l'éloignant de ses compagnons de douleur, et en le reléguant dans une petite cellule isolée, où il n'y avait qu'un seul lit de camp.

— Sous-chef! sous-chef!

Il criait et pleurait; et comme, tout en n'obtenant pas de réponse, il apercevait, à travers le judas de la porte, deux pupilles qui l'observaient, il descendit du lit, et s'étant approché en chancelant, se mit à frapper de ses poings fermés le battant.

Le sous-chef — car s'était précisément lui — ouvrit la porte et entra.

— Pourquoi m'a-t-on mis ici? cria Cesarino en pleu-

rant. Je ne veux pas rester seul; je veux retourner avec mes compagnons.

— Nous l'avons fait pour te donner plus de tranquillité, répondit l'agent pour le consoler. Seul, tu pourras mieux te reposer.

— Ce n'est pas vrai! hurla Cesarino désespéré. Croyez-vous que je ne le sache pas? C'est la chambre des moribonds! Mais je ne veux pas mourir... non, je ne veux pas. Je sors dans trois semaines... Je veux retourner chez moi... et revoir ma maman.

Ce qu'il disait le pauvre garçon était vrai. Pour épargner à ces malheureux malades le spectacle d'agonies déchirantes, le médecin avait l'habitude, sous un prétexte ou sous un autre, de reléguer les malades sur le point de mourir dans cette pièce à part qui était ainsi la véritable antichambre de la mort. Mais ce que tout le monde comprenait parfaitement n'en constituait pas moins, pour le malheureux contraint à rester seul, une effroyable souffrance.

Cesarino passa deux jours entiers à pleurer : puis, il finit pas s'apaiser un peu, peut-être parce que de plus en plus privé de forces. Les jours passaient, et il ne mourait pas. Le médecin levait les épaules, ne sachant plus que penser.

— S'il arrive au terme de sa peine, disait-il quelquefois, comment ferai-je pour le mettre dehors en pareil état?

Et il pensait en lui-même — lui qui de ces cas en avait déjà vu plusieurs — combien criminelle et barbare était la loi pour refuser quelques heures de paix, et un court instant de soulagement, à un malheureux, condamné indubitablement à mourir. Pourquoi donc ne pas le libérer — au moins, maintenant qu'il était moribond? pourquoi exiger qu'il finît sa vie là-dedans, en paria et sans espoir, dans cet épouvantable iso-

lement du cœur, loin de toute pitié, lui qui avait déjà tant expié, et qui ne pouvait plus dorénavant nuire à ses semblables — lui, beaucoup moins scélérat que les *bons*, que les *honnêtes*, implacables à le torturer jusqu'à l'agonie, jusqu'à la dernière goutte de son sang?

La mère de Cesarino, que le directeur avait avertie de l'état de son fils, lui écrivit une lettre que le pauvre garçon lut avec peine, les yeux mouillés de larmes :

« Cesarino, mon pauvre enfant, lui disait-elle, pourquoi te décourager maintenant que tu arrives aux derniers jours de ta peine? Aie confiance, et tu verras que Dieu t'aidera. Je n'ai pas le moyen d'accourir auprès de toi, qui es si loin : je préfère garder le peu d'argent que j'ai pour réparer tes forces quand enfin je t'aurai encore dans mes bras. Mon cher enfant! je t'ai déjà préparé ma chambre, où il entre plus de soleil que dans la tienne; j'y ai mis un petit poêle : je t'ai acheté du bon vin, et je te ferai manger de la viande pour te nourrir... Et je te garde aussi en réserve tous les baisers que je t'aurais donnés dans toutes ces années... »

Après avoir lu les tendres paroles de sa mère, le garçon se sentit le cœur un peu plus réconforté. Elle disait vrai la lettre : et pourquoi donc devrait-il mourir? Il lui semblait maintenant qu'à peine hors de cet horrible lieu il guérirait à l'instant de tout son mal même physique. Pouvait-il encore souffrir, en effet, chez lui, près de sa chère maman, avec le soleil sur le balcon?

La lettre parlait de Dieu. Le garçon pensa que depuis plus de deux ans il ne s'était pas confessé. Il appela le gardien.

— Pourrais-je avoir l'aumônier, aujourd'hui?

— Il ne vient pas aujourd'hui. Mais il peut se faire qu'il soit là demain matin.

— Pensez-y, s'il vous plaît.

— J'y penserai, soyez tranquille.

Mais le lendemain matin, les tailleurs, dont la fenêtre donnait sur l'escalier de l'infirmerie, virent passer deux balayeurs qui avaient sorti de la chambre mortuaire une bière couverte d'une toile cirée noire.

— Qui est mort ? demandèrent certains.

— Cesarino, répondit le gardien, dans les premières heures de la soirée. La ronde de onze heures l'a trouvé déjà froid.

— Pauvre garçon ! murmura le Calabrais, qui était bon, quel malheur pour lui de mourir ainsi à la veille de sa libération ! Et sa pauvre maman !

Les autres, un peu troublés eux aussi, qui tant de fois avaient tourmenté de son vivant Cesarino, ne répondirent pas. Tous, en effet, — même les plus brutaux, les plus cyniques, les plus méchants — songeaient à l'épouvantable horreur de finir ainsi sa vie, seul, sans espoir, dans la sombre angoisse de ces murs — enfer des vivants — loin d'une mère, que peut-être quelques-uns d'entre eux ne reverraient désormais jamais plus.

FIN



Ce n'est que pour en rendre la lecture plus aisée que j'ai donné à la description de la vie des prisons, faite dans les pages précédentes, la forme un peu moins monotone d'un récit, qui toutefois, du premier au dernier mot, est tiré scrupuleusement de la vérité.

Que le lecteur (à qui, je l'espère, ce livre aura fait connaître un horrible monde ignoré) soit assez bon pour me suivre encore dans la courte dissertation que je ferai sur la législation des prisons. Il ne serait pas juste qu'il m'abandonnât ici; il ne serait pas humain que, maintenant qu'il connaît l'immense douleur qui s'agite dans les pénitenciers, il se refusât d'en écouter, jusqu'au bout, l'appel désespéré et condensé dans les pages qui vont suivre.

Certains diront sans doute, qu'un cri comme celui-là aurait dû être poussé par un homme doué d'une plus grande autorité, sinon d'une expérience plus personnelle. Mais la vérité, malheureusement, c'est que personne ne s'occupe des prisonniers. Il ne faut pas attendre cette protestation des détenus eux-mêmes, car ils sont absolument incapables, même libérés, de se secourir les uns les autres, ni des fonctionnaires chargés de régler leur destinée, car ils sont liés de mille façons et rendus indifférents par l'habitude. Or, en dehors de tous ceux qui appartiennent à ces deux catégories de personnes, pas un seul homme ne pénètre dans le monde des réclusionnaires... La plupart des êtres libres, qui aperçoivent les tristes murailles gardées par des sentinelles en armes, ignorent même bien souvent que ces murs élevés abritent une « maison de châtiment »; et si même, par hasard, ils le savent, ils s'imaginent toutefois être si loin de ce

monde ignoré et méprisé qu'ils ne se retourneraient même pas pour y jeter un regard, s'ils le pouvaient...

Illusion, je le répète; mais à quoi bon en parler? Illusion, en tout cas, qui explique et justifie le coupable oubli de tous, et dont je ne donnerai qu'un exemple. Ecoutez :

Il y a quarante ou cinquante ans, régnait encore, parmi les prisonniers, la plus déplorable et la plus honteuse promiscuité. Ce fut alors que quelques philanthropes, imaginant les répugnances naturelles que les moins corrompus devaient éprouver au contact des plus mauvais, proposa la réclusion cellulaire : c'est-à-dire l'isolement absolu de tout détenu dans sa cellule où, livré à rien d'autre qu'à sa conscience et à quelques bonnes lectures, il pût penser, se repentir, s'amender...

L'idée sembla juste, et plut. Des prisons cellulaires surgirent dans tous les pays civilisés du monde; on institua des bibliothèques circulantes dans les pénitenciers; il y eut même des âmes charitables, qui se proposèrent d'occuper une partie de leur temps à visiter les prisonniers.

Mais la réalité, hélas! brisa et détruisit les saintes illusions des humanitaires, qui avaient proposé la réforme. Poussés par la générosité de leur cœur, ceux-là avaient cru très bien raisonner; mais ils avaient oublié une donnée de fait d'une importance capitale, à savoir : que l'homme, étant par nature un être social, ne peut absolument pas vivre isolé! C'est si vrai que la *réclusion cellulaire*, imaginée par les philanthropes, ne devint ni plus ni moins qu'une arme, pour renforcer la souffrance des victimes, laissée par la civilisation au bon vouloir des argousins.

Or, le Parlement italien s'étant réuni vers la fin de l'année 1909, il advint qu'un député, enflammé — je ne sais comment — d'une sainte pitié pour le

peuple oublié de réprouvés, s'éleva avec fougue contre cette torture moderne raffinée qui ne tend à rien moins qu'à déchirer l'âme au lieu des chairs.

— Vous avez institué le régime de la réclusion cellulaire, dit-il aux ministres, dans un but d'humanité. Mais puisque les faits ont démontré que, bien loin de coopérer à la résipiscence des méchants, cette solitude n'a d'autre effet que de créer des fous, des désespérés et des suicidés, pourquoi la maintenez-vous ?

Des applaudissements unanimes saluèrent ces mots ; dans toute la Chambre il n'y eut pas une voix discordante : les désastreuses conséquences de ce régime épouvantable étaient, en effet, bien connues de tous. Et plus que tout autre les ministres se réjouirent de ce langage : des promesses solennelles circulèrent aussitôt qui, apprises dans les pénitenciers, firent verser des larmes ardentes de joie : cette torture allait enfin être abolie !

Hélas ! dix ans sont passés ! et elle existe toujours. Bien plus, de toutes les prisons que l'on bâtit — de toutes sans exception — l'on en fait aujourd'hui encore des établissements cellulaires...

Cruauté, direz-vous. Oh ! non ; mais bien plutôt oubli, comme je l'affirmais un peu plus haut. Aux prisonniers, personne ne pense. Et ceux qui devraient y penser par nécessité de fonction — je parle du directeur général — s'en moque absolument. Voilà la vérité.

Tout ceci, je le dis pour me justifier d'avoir voulu, malgré mon peu d'autorité, traiter pareil sujet. Au reste, je me hâte de le dire : je n'exposerai ici que ce que m'aura suggéré l'expérience des prisons, que les jurisconsultes n'ont pas. D'autres, espérons-le, parleront le langage de la science.



